HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME QUARANTE-HUITIEME.

HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-HUITIEME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

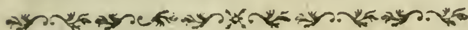
M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

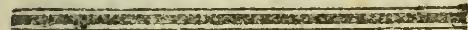


HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TROISIÉME PARTIE.



LIVRE CINQUIÉME.



SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Origine, Monarchie, Chronologie, Cour impériale, Revenus de l'Empire, & Gouvernement des anciens Mexiquains.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Histoire Mexiquaine d'un Déluge universel.

Les anciennes Histoires des Mexiquains rapportent, dit-on, quelques circonstances d'un Déluge qui fit périr tous les Hommes & les animaux, à

Descript. de la Nouvelle Espagne.

l'exception d'un Homme & d'une Femme, qui se sauverent dans une de ces Barques qu'ils nomment *Acalles.* L'Homme, suivant le caractere qui exprime son nom, s'appelloit *Coxcox*, & la Femme *Chichequetzal.* Cet heureux couple arriva au pié de la Montagne de Culhuacan, une de celles qui environnent la vallée du Lac. Il y mit au monde un grand nombre d'Enfans, qui naquirent tous muets, & qui reçurent un jour la faculté de parler, d'une Colombe qui vint se percher sur un arbre fort haut. Mais l'un n'entendant point le langage de l'autre, ils prirent le parti de se séparer. Quinze Chefs de famille, qui eurent le bonheur de parler la même langue, s'unirent pour aller chercher une nouvelle Habitation. Après avoir erré pendant l'espace de cent quatre ans, ils arriverent dans un lieu qu'ils nommerent Aztlan; & de-là, continuant leur voyage, ils vinrent d'abord à Chiapultepeque, ensuite à Culhuacan, & pour terme, au bord du Lac où ils fonderent une Ville qui est aujourd'hui Mexico. On trouve dans Carreri la copie d'un ancien Tableau du Pays, qui contient leur route, avec les hieroglyphiques qui marquent les noms des lieux, & d'autres singulari-

tés (1), dont chacune porte ſon explication. L'objet de l'Auteur Mexiquain étoit de faire voir que ſa Nation étoit auſſi ancienne que le Déluge, & que la ville de Mexico avoit eu ſon origine dans l'année que ſes Habitans nommoient *Omecagli*, qui répond à l'an 1325 de la création du Monde. Mais cette Chronologie ne peut être exacte, puiſqu'elle met ſi peu d'années entre le Déluge & la fondation de leur Ville.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Il paroît évident à tous les Hiſtoriens Eſpagnols (2), que les premiers Habitans de la Nouvelle Eſpagne ont été des Sauvages qui habitoient de rudes Montagnes, ſans cultiver la terre, ſans Religion & ſans Gouvernement, ſe nourriſſant de leur chaſſe & de racines, d'où leur ſont venus les noms d'Otomies & de Chichimeques, & dormant dans des grottes ou des buiſſons. Les Femmes s'occupoient des mêmes exercices, & laiſſoient leurs Enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui, dans le Nouveau Me-

Origine que les Hiſtoriens donnent aux Peuples de la Nouvelle Eſpagne.

(1) Carreri obtint cette Copie à Mexico, de Dom-Charles de Siguenza, qui conſervoit précieuſement le Tableau. La ligne marque le chemin des Fondateurs, les figures voiſines ſont les lieux où ils s'arrêterent ; les cercles, le nombre d'années qu'ils y paſſerent.

(2) Herrera, Décad. 3, Liv. 2, Gomara, Liv 2. Acoſta, Liv. 6. & 7.

xique, des Hommes de cette race, qui se prétendent descendus de Coxcox & de Chichequetzal, & qui sont restés dans un Pays stérile & montueux, sans penser à chercher des habitations plus douces. Ils vivent aussi des Animaux qu'ils tuent dans leurs Chasses, & ne s'assemblent que pour voler & tuer les Voyageurs. Les Espagnols n'ont pu les subjuguer dans l'épaisseur des Bois qui leur servent de retraite.

On donne le nom de Navatlaques, pour les distinguer des Chichimeques, à cette race d'Hommes plus polis & plus sociables, qu'on fait descendre de sept des quinze Chefs qui se déterminerent à chercher de meilleures terres. Ils vinrent, suivant les mêmes Historiens, d'un Pays éloigné vers le Nord, qu'on prend pour celui qui porte aujourd'hui le nom d'Aztlan, ou Teukul, dans le Nouveau Mexique. Quelques-uns les font sortir de cette Contrée en 820, & les font errer l'espace de quatre-vingt ans, avant que d'arriver à Mexico, où ils s'arrêterent en 900. Mais ces suppositions s'accordent mal avec le Tableau & les Histoires Mexiquaines. La raison, qui les obligeoit de s'arrêter par intervalles, étoit leur soumission pour une de leurs

Idoles, qui leur ordonnoit de peupler certains lieux, & qui régloit ensuite le tems de leur départ. Ils n'arriverent pas tous ensemble au Lac de Mexico. Les Suchimilques, dont le nom signifie Jardiniers de fleurs, furent les premiers qui se logerent sur la rive méridionale, où ils fonderent une Ville de leur nom. Les seconds furent les Chalques, c'est-à-dire Peuples des bouches, qui vinrent long-tems après, & qui fonderent une Ville de leur nom, assez proche de Suchimilco. Les Tepeaneques, ou Peuples du Pont, vinrent ensuite, & peuplerent si heureusement, que leur principale Ville fut nommée *Azcapuzalco*, c'est-à-dire Fourmilliere. Les Fondateurs de Tezcuco, nommés *Culhuas*, ou Peuple bossu, parce qu'ils avoient une Montagne bossue dans leur Canton, s'établirent vers l'Orient. Ainsi le Lac fut environné par ces quatre Nations. La cinquiéme qui portoit le nom de *Tatluques*, trouvant à son arrivée toute la Plaine remplie, se retira au-delà des Montagnes, dans un Canton très-fertile, où elle fonda la Ville de Quahuac, qui signifie *Aigle*, & que par corruption, on appelle aujourd'hui Guernavacca. C'est à présent la principale Place du Marquisat del Valle,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dont on a déja remarqué que Charles-Quint fit présent à Cortez. La sixieme Nation fut celle des Tlascalans, ou Peuple du Pain, qui passant les Montagnes vers l'Orient, alla fonder plusieurs Villes, dont la Capitale fut nommée Tlascala. Les anciens Sauvages, qui portoient le nom de Chichimeques & d'Otomies, voulurent s'opposer à son établissement ; mais ils furent vaincus dans cette entreprise, & voyant vivre les six Nations dans une intelligence qu'ils attribuerent à la sagesse de leur Gouvernement, ils commencerent à changer aussi de mœurs & d'usage. Ils bâtirent des cabanes, Ils reconnurent des Supérieurs ; sans quitter néanmoins leurs Montagnes, & sans lier aucun commerce avec leurs Voisins. On croit que c'est d'eux que les Habitans de toutes les autres Provinces tirent leur origine.

Les six Nations étoient en possession depuis 302 ans, suivant Acosta (3), des Etablissemens qu'elles avoient choisis, lorsque celle des Mexiquains, qui tiroit ce nom de *Mexi*, son Chef ou son Prince, partit du Pays qu'elle avoit occupé jusqu'alors, sur un oracle de

(3) *Ubi suprà*, Liv. 7.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

l'Idole Vitzilipuztli, qui lui avoit promis un grand Empire. Quatre Prêtres, Interpretes des volontés de l'Idole, faiſoient arrêter en divers lieux cette Troupe errante, pour cultiver pendant quelque tems les terres, & commencerent l'uſage de ſacrifier des Victimes humaines. En partant, ils laiſſoient derriere eux les Vieillards & les Infirmes, qui n'en peuplerent pas moins pluſieurs Cantons. Les Mexiquains s'arrêterent, entr'autres lieux, dans le Pays qu'ils nommerent Mechoacan, c'eſt-à-dire Pays de Poiſſon, parce qu'il s'y en trouve beaucoup dans ſes Lacs. Après y avoir fondé pluſieurs Habitations, ils paſſerent à Molinalco; & de-là s'étant rendus à Chapultepeque, ils s'y fortifierent avec tant d'audace & de ſuccès, qu'en peu de tems ils réduiſirent les ſix Nations, ſur-tout les Chalques, qui entreprirent de leur réſiſter. Le temps, fixé par l'Oracle arriva. Vitzilipuztli leur ordonna, par la bouche des Prêtres, d'établir le Siege de leur puiſſance dans un endroit du Lac où ils trouveroient une Aigle, perchée ſur un figuier qui avoit pris racine ſur un Rocher. Ils en virent une, que les Prêtres avoient ſans doute obſervée avant eux. A cette vue, ils s'inclinerent tous; & ce fut

Fondation de Tenuchitlan ou Mexico.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dans ce lieu même qu'ils commencerent à bâtir leur Ville à laquelle ils donnerent le nom ne Tetnuchitlan ; c'eſt-à-dire, dans leur langue, le Figuier ſur un Rocher. De-là vient que juſqu'à préſent les armes de Mexico ont toujours été une Aigle, regardant le Soleil, les aîles éployées, tenant un ſerpent dans une de ſes griffes, & l'autre patte appuyée ſur une branche de figuier des Indes (4). On éleva un temple pour l'Idole; & la ville fut diviſée en quatre quartiers, dont les deux principaux prirent les noms de Mexico & de Tlateluco. Les Eſpagnols conſervent encore cette diviſion, ſous les noms de Saint-Jean, de Sainte-Marie la ronde, de Saint-Paul & de Saint-Sebaſtien.

Formation de la Monarchie, & ſucceſſion de ſes Rois.

Les Mexiquains, ayant perdu leur Chef, & ſentant l'importance d'un ſage Gouvernement pour s'affermir dans leurs poſſeſſions, élurent Acamapichtli, né parmi eux d'un de leurs Princes & d'une Fille du Roi de Cuchuacan. Ils continuerent néanmoins de vivre en forme de République, après avoir conſenti, pour éviter la guerre dans l'origi-

(4) Cependant Charles-Quint y en joignit d'autres, qui ſont un Château d'or, en champ d'azur, pour ſignifier le Lac, avec trois Ponts, ſur deux deſquels ſont deux Lions rampans ; en pointe, deux feuilles de figuier ſinople, en champ d'or.

ne de leur Ville, à payer un tribut au Roi des Tepeaneques d'Azcapuzalco, comme les derniers qui s'étoient établis dans cette Contrée. Mais bientôt ils acquirent tant de puissance & de gloire, que leur prospérité réveilla la jalousie de leurs Voisins. Le Roi d'Azcapuzalco, cherchant des prétextes pour rompre la paix, leur fit déclarer que le tribut ne lui suffisoit point, & qu'il exigeoit d'eux des materiaux pour bâtir sa Ville, avec une certaine quantité de plantes nées dans l'eau même du Lac. Le premier de ces deux ordres fut exécuté, mais le second paroissoit impossible. Cependant l'industrie des Mexiquains leur fit imaginer de porter au Roi un jardin flottant, plein de légumes (5). Ce Prince extrêmement surpris de leur adresse, les mit encore à l'épreuve, en leur demandant une Canne, couvant des œufs, qu'il vouloit voir éclore au moment qu'elle lui seroit présentée. Il fut obéi ;

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Acamapitchli.

(5) Que ce récit soit fabuleux ou non, Carreri assure que jusqu'à présent on a conservé l'usage de cultiver sur le Lac quelques pieces de ces terres flottantes. Les Mexiquains font un tissu de joncs & de roseaux, qu'ils couvrent de terre ; & lorsque les grains qu'ils y ont semés sont mûrs, ils coupent les racines des joncs & des roseaux qui sont nés dans l'eau, & conduisent sans peine le jardin flottant dans tout autre endroit du Lac. Tome VI. page 50.

& dans l'adminiſtration qu'il conçut pour eux, dit-il hautement que leur Empire s'étendroit un jour ſur toutes les Nations.

Vitziapolutzli.

Acamapichtli mourut, après une adminiſtration de quarante ans, ſans avoir nommé d'Héritiers. La République, par reconnoiſſance pour ſa ſageſſe & ſon déſintéreſſement, élut pour lui ſucceder un de ſes Fils avec le titre de Roi, & lui fit épouſer la Fille du Roi d'Azcapuzalco, qui engagea ſon Pere à convertir le tribut en quelques Oiſeaux & quelques Poiſſons du Lac. Ce ſecond Roi de Mexico, qui ſe nommoit Vitzipolutzli, mourut dans la treiziéme année de ſon Regne, & laiſſa un Fils âgé de dix ans, qui lui ſucceda par élection, ſous le nom de Chimalpopoca. Dans une grande diſette d'eau douce, il obtint du Roi d'Azcapuzalco, ſon Ayeul, la permiſſion d'en tirer de la Montagne de Chapultepeque : mais les Mexiquains manquant de matériaux pour leurs Aqueducs, eurent la hardieſſe d'exiger de leurs Voiſins, des pierres, de la chaux, du bois & des Ouvriers, par répréſailles du tribut qu'ils avoient payé long-tems aux Tepeaneques. Il s'éleva une guerre ſi ſanglante, que le vieux Roi d'Azcapuzalco prévoyant la ruine de ſon Petit-fils en

Chimalpopoca.

mourut de chagrin ; & ce jeune Prince ; incapable en effet de résister à ses Ennemis, fut assassiné dans son propre Palais. Ses Sujets lui donnerent pour successeur, Ytzcoatl, Fils d'Acamapichtli, leur premier Roi, & d'une simple Esclave. Ils y trouverent un Vengeur. A peine Ytzcoatl fut sur le Trône, qu'il défit les Tepeaneques, dans une bataille sanglante ; & s'étant saisi de leur Ville, il les força de le reconnoître pour leur Souverain. Tacuba, Texcuco, Cuyoacan, Suchimilco, & Cutlavaca, éprouverent le même sort. Ainsi, dès la premiere année de son regne, Ytzcoatl se vit maître de tous les Etablissemens qui s'étoient formés autour du Lac. Il mourut après dix ans de prospérité, pendant lesquels il avoit contraint les Suchimilques de faire une Chaussée de communication entre leur Ville & Mexico. Tlacaellel, son Général, proposa de remettre l'Election d'un nouveau Roi à six Caciques, entre lesquels il n'y avoit de fixe que ceux de Tezcuco & de Tacuba. Cette méthode, établie pour éviter la confusion des suffrages, dans une Nation qui commençoit à devenir fort nombreuse, subsistoit encore à l'arrivée des Espagnols. Le choix des Electeurs tomba sur

Ytzcoatl.

Premieres Conquêtes des Mexiquains.

un neveu de Tlacaellel, qui prit le nom de Motezuma, c'eſt-à-dire Prince couronné, & qui donna naiſſance au barbare uſage de ne pas couronner les Rois ſans avoir ſacrifié quelques Priſonniers, qu'ils devoient faire eux-mêmes après leur élection. Le deſſein de ſon Oncle, auquel on attribue ce conſeil, étoit d'entretenir le goût de la guerre dans la Nation Motezuma ne manqua point de prétexte pour attaquer les Chalques, & leur enleva quantité de Victimes, dont le ſang fut verſé aux piés des Idoles, le jour de ſon couronnement. La forme de ce Sacrifice, qui fut reglé dans le même tems, conſiſtoit à fendre l'eſtomach du Priſonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur, pour en frotter la face de l'Idole. Tlacaellel, par une autre politique, réprima l'ardeur qui portoit ſon Neveu à ſoumettre la Province de Tlaſcala. Il lui fit comprendre que le nouvel Empire ne pouvant ſe ſoutenir que par les armes, il étoit important de ſe conſerver toujours des Ennemis belliqueux, pour aiguiſer le courage des Mexiquains; ſans compter la néceſſité qu'il avoir impoſée à ſes Succeſſeurs de fo rnir des Victimes pour les Sacrifices. Ce fût le premier de ces

Motezuma I.

Inſtitution de quelques uſages cruels.

deux motifs qui lui fit instituer aussi l'usage de se tirer un peu de sang de quelque endroit du corps, dans les bassins qui servoient au culte des Idoles. Il falloit que les offrandes fussent toujours sanglantes ; & lorsque le sang ennemi manquoit dans les Temples, il n'y avoit point de Mexiquain qui ne fût prêt à répandre une partie du sien.

Motezuma I, un des plus grands Empereurs du Mexique, car c'est de ses Conquêtes que les Historiens commencent à leur donner ce titre, établit des tributs dans les Provinces qu'il avoit assujetties, se fit bâtir un magnifique Palais, éleva un superbe Temple pour sa principale Idole, & forma divers Tribunaux de Justice, qui reçurent leur perfection sous ses Successeurs. Il regna vingt ans. Après sa mort, les six Electeurs défererent la Couronne à Tlacaellel ; mais il refusa de l'accepter, en répondant que l'intérêt de la République demandoit qu'elle fût sur la tête d'un autre, auquel il continueroit de se rendre utile par ses services & ses conseils. Cette générosité porta les Electeurs à lui donner le pouvoir de choisir un Roi. Il nomma Tica-cic, Fils d'Itzcoatl. Mais les Mexiquains qui ne connoissent point de vertus militaires

Axayaca.

à ce Prince, l'empoisonnerent, & mirent sur le Trône Axayacac, son Frere, de l'avis même de Tlacaellel, qui mourut respecté, dans une extrême vieillesse. Axayacac déclara la guerre, avant son couronnement, à la Province de Tecoantepeque, & la soumit toute entiere, dans la seule vue de faire hommage à ses Idoles du sang de ses Prisonniers. Son regne ne fut que d'onze ans.

Ahuitzotl,

Ahuitzotl, qui lui succeda, ne se fit point couronner sans avoir cimenté son Trône par la mort d'un grand nombre de Victimes, qu'il enleva dans plusieurs guerres, sur-tout contre les Quaxatetlans, qui s'étoient attiré cette punition en pillant le tribut que diverses Provinces envoyoient à Mexico. Il étendit les limites de l'Empire jusqu'au Pays de Guatimala, & ne perdant point de vue ses avantages domestiques, il environna d'eau sa Capitale, en y faisant amener, à grands frais, un bras de la Riviere qui passe à Cuyoacan. On assure que pour la consécration d'un Temple qu'il fit élever à la principale Idole du Mexique, il fit sacrifier dans l'espace de quatre jours, 64080 Hommes. Ce Néron de l'Amérique, illustre d'ailleurs par ses exploits, &

par les dépenſes extraordinaires qu'il fit pour l'embelliſſement de Mexico, mourut dans l'onziéme année de ſon regne.

Motezuma II.

Il eut pour ſucceſſeur Motezuma, ſecond du nom, que les Eſpagnols trouverent ſur le Trône, & qui le perdit avec la vie, dans la plus grande ſplendeur de l'Empire.

Quauhtimoc.

Quauhtimoc prit ſa place & la conſerva ſi peu, que ſon nom s'eſt à peine ſauvé de l'oubli (6).

Guatimozin.

Guatimozin, dernier Empereur du Mexique, ne fut couronné après Quauhtimoc, que pour offrir une victime plus illuſtre aux Eſpagnols.

Chronologie des Mexiquains.

Tous les Hiſtoriens s'accordent ſur cette ſucceſſion (7); & la croyant bien établie par les Faſtes des Mexiquains, il ne reſte qu'à donner quelqu'idée de leurs Calculs Chronologiques, tels qu'on prétend les avoir tirés de leurs propres Tables, pour faire juger de la

(6) On a fait remarquer qu'il paroît incertain ſi ces deux derniers Princes ne ſont pas le même, dont le nom ſe trouve écrit différemment par les premiers Hiſtoriens; ou s'il y eut ſucceſſivement deux élections après la mort de Motezuma, l'une de Quauhtimoc, qui vécut peu de jours, ſuivant l'opinion qu'on a cru devoir embraſſer avec Solis; l'autre, de Guatimozin, qui ſurvécut quelque tems à la ruine de l'Empire.

(7) Herrera, Décade 3. Liv. 2. Ch. 12 & ſuiv. Acoſta, L. 5 & 6. Gomara, L. 2. & pluſieurs autres.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

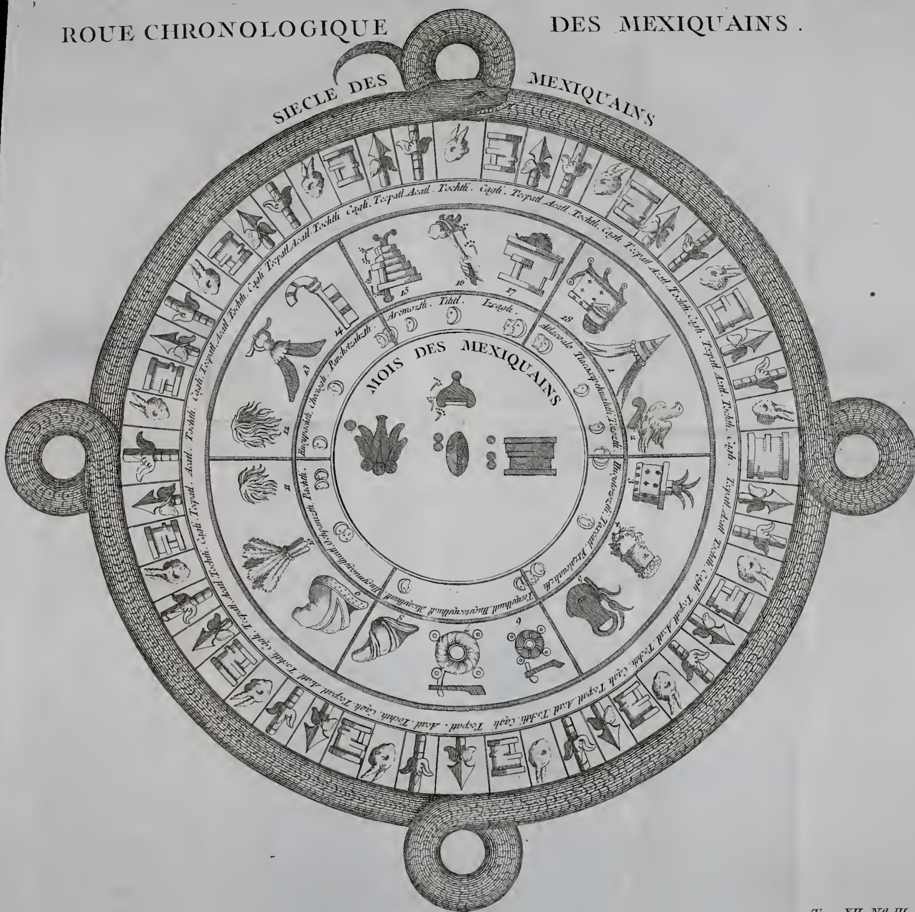
confiance qu'elles méritent. Ces ingénieux Indiens, n'ayant point de lettres, employoient des figures hieroglyfiques pour exprimer les choſes corporelles qui ont une forme, & ſe ſervoient de divers caractères pour l'expreſſion des ſimples idées. Leur maniere d'écrire étoit de bas en haut, c'eſt-à-dire contraire à celle des Chinois. Ils avoient une ſorte de roues peintes, qui contenoient l'eſpace d'un ſiecle, diſtingué par années avec des marques particulieres, pour y deſſiner avec les caractères établis le tems où chaque choſe arrivoit. Ce ſiecle étoit compoſé de cinquante-deux années ſolaires, chacune de 365 jours. La roue étoit diviſée en quatre parties, dont chacune contenoit 13 ans, ou une indiction, & répondoit de la maniere ſuivante à une des quatre parties du Monde.

Leur maniere d'écrire.

Cette roue, ou ce cercle étoit environné d'un Serpent, & c'étoit le corps du Serpent, qui contenoit les quatre diviſions. La premiere, qui marquoit le Midi, nommé *Uutzlampa*, avoit pour hieroglyphique, un Lapin ſur un fond bleu, & s'appelloit *Tochtli*. La ſeconde, qui ſignifioit l'Orient, nommé *Tlacopa* ou *Tlahuilcopa*, étoit marquée par une Canne, ſur un

Roue Chronologique, & ſes diviſions.

ROUE CHRONOLOGIQUE DES MEXIQUAINS.



E

fond rouge, & s'appelloit *Acatl.* Le hieroglyphique du Nord, ou *Mico-Lampa*, étoit une Epée à pointe de pierre, sur un fond jaune, & se nommoit *Tecpatl.* Celui de l'Occident, ou *Sihvatlanpa*, étoit une maison sur du verd, & portoit le nom de *Cagli.*

Ces quatre divisions étoient le commencement des quatre indictions qui composoient un siécle. Il y avoit, entre l'une & l'autre, douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étoient successivement distribués, chacun avec sa valeur numerale, jusqu'à 13, qui étoit le nombre dont une indiction étoit composée. Cette maniere de compter par 13 s'observoit non-seulement dans les années, mais de même dans les mois; & quoique le mois des Mexiquains ne fût que de vingt jours, ils recommençoient lorsqu'ils arrivoient à 13. Si l'on demande, d'où leur venoit cet usage, on répond qu'ils suivoient apparemment leur calcul de la Lune. Ils divisoient le mouvement de cette Planette en deux tems; le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui étoit 13 jours, & l'autre du sommeil, d'autant de jours, jusqu'à son coucher du matin. Peut-être aussi n'avoient ils pas

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

d'autre vue que de donner à chacun de leurs Dieux du premier ordre, qui étoit au nombre de 13, le gouvernement des années & des jours. Mais ils ignoroient eux-mêmes l'origine & le fondement de leur méthode.

Il naît d'autres difficultés : la premiere, pourquoi ils commençoient à compter leurs années du Midi ; la seconde, pourquoi ils se servoient des quatre figures d'un Lapin, d'une Canne, d'une Pierre & d'une Maison. Ils répondoient, à la premiere, par des traditions fabuleuses, qui leur faisoient conclure que la lumiere du Soleil avoit commencé dans son Midi. D'ailleurs, ils croyoient que l'enfer étoit du côté du Nord ; & cette idée suffisoit seule pour leur persuader que le Soleil n'avoit pu naître que du côté le plus opposé, qu'ils regardoient comme la demeure des Dieux. Ils ajoutoient que le Soleil se renouvelloit à la fin de chaque siécle, sans quoi le tems auroit fini avec un vieux Soleil. C'étoit un ancien usage, dans la Nation de se mettre à genoux, le dernier jour du siécle, sur le toit des maisons, le visage tourné du côté de l'Orient, pour observer si le Soleil recommenceroit son cours, ou si la fin du monde étoit arrivée. Le So-

leil d'un nouveau ſiécle étoit un nouveau Soleil, qui, ſuivant l'ordre de la Nature, devoit reproduire tous les ans, après le premier mois de l'année, la verdure ſur les arbres; & pouſſant encore plus loin cette analogie entre le ſiécle & l'année, ils voulurent que comme il y a quatre ſaiſons dans l'année, il y en eût quatre auſſi dans le ſiécle; Tochtli fut établi pour le Printems, ou la jeuneſſe de l'âge du Soleil, comme ſon commencement dans la Partie méridionale; Acatl, pour ſon Eté; Tecpatl, pour ſon Automne; & Cagli pour ſon Hiver, ou ſa vieilleſſe. Ces quatre figures, dans le même ordre, étoient encore les ſymboles des quatre Elémens; c'eſt-à-dire que Tochtli étoit conſacré à Tevacayohua, Dieu de la Terre; Acatl à Tlalocatetuhtli, Dieu de l'Eau; Tecpatl à Chetzahcoatl, Dieu de l'air, & Cagli à Xinghtecuhil, Dieu du Feu.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Mois Mexiquains, au nombre de dix-huit.

A l'égard de leur mois, qu'ils ne compoſoient que de vingt jours, il eſt clair que ce calcul étoit fort régulier, puiſqu'ils en comptoient dix-huit, qui reviennent aux douze mois Egyptiens de trente jours. Leurs noms étoient; 1. Tlacaxipehualiztli, 2 Tozoztli, 3 Hueytozoztli, 4 Toxcatl, Etzalcua-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

liztli, 6 Tecuylhuitl, 7 Hueytecuylhuitl, 8 Micaylhuitl, 9 Hueymicaylhuitl, 10 Ochpaniztli, 11 Pachtli, 12 Hueypachtl, 13 Checiogli, 14 Panchetzaliztli, 15 Aremoztli, 16 Tititl, 17 Izcagli, 18 Atlacoalo. Ils sont représentés dans le cercle intérieur de la figure. Chacun des vingt jours avoit aussi son nom particulier; savoir, Cipactli, Cecatl, Cagli, Cuetzpaglin, Coatl, Michiztli, Mazatl, Tochtli, Atl, Itzcuintli, Ozomatli, Malinagli, Acatl, Ocelotl, Quaulitli, Cozcaquauhtli, Oglin, Tecpatl, quiahuitl, & Xocitl.. Ces mois ne se divisoient pas en semaines (8). Quoiqu'il n'y eût que 20 jours dans ceux des Mexiquains, leur division étoit aussi

Noms des vingt jours du mois Mexiquain.

(8) Carreri qui paroît avoir étudié fort soigneusement la Chronologie des Mexiquains, observe, que suivant Berose, (s'il est vrai que les Livres que nous avons sous son nom soient de lui) les Egyptiens devoient à Noé la forme de leur année solaire, qui étoit de 365 jours, & que toutes les nations, qui ont suivi cette doctrine, devoient la tenir apparemment de la même source; mais qu'il n'est pas étonnant que les Mexiquains ne divisassent point leurs mois en semaines, parce que cette division ne commença chez les Hebreux qu'au tems de Moïse, en mémoire des jours de la création, long tems après l'origine du cercle des Mexiquains. D'autres veulent même qu'elle ait été inventée par les Babyloniens, quelque tems après, pour distinguer les jours par les sept Planetes, auxquelles ils attribuoient le gouvernement des heures inégales, dont ils ont été les premiers Observateurs. Tome VI, pages 71 & suivantes.

par 13 ; apparemment pour éviter la confuſion, car avec cette méthode, il ſuffiſoit de donner le nom de quelque jour que ce fût, avec ſon nombre correſpondant ſelon cette diſtribution de 13 en 13, pour ſavoir à quel mois il appartenoit, ſans aucun riſque d'erreur. Mais outre la diviſion des jours par 13, il y en avoit une autre de 5 en 5, qui ſervoit à regler les Tianguez, c'eſt-à-dire les Marchés. C'étoit le 3, le 8, le 13 & le 18 de chaque mois ; jours comme dédiés aux quatre figures Tochtli, Acatl, Tecpatl & Cagli. Cette regle étoit invariable, quand même les années n'auroient pas commencé par Tochtli.

Jours intercalaires.

Aux dix-huit mois qui faiſoient 360 jours, les Mexiquains ajoutoient à la fin de chaque année, cinq autres jours, qu'ils appelloient Nenontemi. Non-ſeulement ces cinq jours avoient leur nom propre, mais ils entroient auſſi dans le compte des 13 (9). Ceux

(9) Le même Voyageur obſerve que pluſieurs Hiſtoriens ſe ſont trompés en croyant que ces cinq jours étoient hors du nombre des mois ; qu'ils n'avoient point de nom, & que le premier jour de chaque année étoit toujours Cipaɛtli. Il éclaircit ce point par une ſuppoſition. Imaginons-nous, dit-il, un ſiecle dont la premiere année ſoit un Tochtli, à laquelle réponde un Cipaɛtli pour premier jour du mois. Si les 360 jours, qui réſul-

qui ſavent dans quelles erreurs la plûpart des 18 mois, ſe comptent de 13 en 13, le dernier jour du dernier mois ſera 9 Xocitl. Mais ſi les cinq jours de Nenontemi n'avoient pas eu de nom, on auroit eu à commencer l'année ſuivante par deux Acatl avec 10 Cipactli, & le compte de 13 auroit été interrompu avec Cipactli. Les Mexiquains répondent à cette difficulté, en diſant que les jours Cipactli, Michiztli, Ozomatli & Cozcaquauhtli, ſont compagnons, c'eſt-à-dire, ſuivent en tout l'ordre des quatre figures Tochtli, Acatl, Tecpatl & Cagli, qui marquent les années d'un ſiecle; que chaque année par exemple, dont le ſymbole eſt Tochtli, aura Cipactli pour le premier du mois; qu'Acatl, aura Michiztli; Tecpatl, Oxomatli; & Cagli, Cozcaquauhtli. On doit remarquer encore que la valeur numerique, ſelon les 13 comptée reguliérement depuis le commencement du ſiecle; en y comprenant les 5 Nenontemi, répondra à celui qui appartient au premier jour de l'année, ſuivant la ſucceſſion de Tochtli. On le verra clairement dans la figure où le mois de la premiere année du ſiecle propoſé finirent avec 9 Xocitl. Les noms comme les nombres, répondant aux 5 jours Nenontemi, étoient 10 Capactli, 11 Cecatl, 12 Cagli, 13 Cuetzpaglin & 1 Coatl, qui firent l'année de 365 jours. Enſuite ſans rompre l'ordre des noms, l'année ſuivante commença par Michiztli, qui eſt le jour d'après Coatl. Continuant avec les 13, le premier jour de la ſeconde année ſera le 2 Michiztli, parce que le dernier des cinq Nenontemi a été le 1. Coatl. Cela n'eſt pas accidentel mais très regulier dans toutes les années d'un ſiecle. Ainſi cette ſeconde année ayant commencé par 2 Michitzli, elle finira ſes mois par 10 Coatl, & ſes 365 jours par 2 Itzcuintli. De même la troiſiéme année Tecpatl commencera par 3 Ozomatli; la quatriéme, qui eſt Cagli, par 4 Cozcaquauhtli, & ainſi des ſuivantes juſqu'à la fin des 13. On voit par-là, conclut Carteri, que les 4 jours Cipactli, &c, ne répondoient pas ſeulement aux quatre ſymboles des années Tochtli, &c. mais, qu'ils avoient auſſi la même dénomination numérique, formée par les 13. *Ubi suprà*, pages 75 & ſuivantes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

part des Nations orientales sont tombées sur cette matiere, ne verront point sans admiration le cercle artificiel des Mexiquains. Leur année bissextile avoit aussi ses regles. La premiere année du siecle commençoit le 10 d'Avril; la seconde & la troisiéme de même; mais la quatriéme qui est la bissextile, commençoit au 9, la huitiéme au 8, la douziéme au 7, la seiziéme au 6, & de même jusqu'à la fin du siécle, qui se terminoit le 28 de Mars, jour auquel on commençoit la célébration des Fêtes, qui duroient les 13 jours de bissextile, jusqu'au 10 d'Avril.

Année bissextile.

Avant que de commencer le nouveau siécle, on rompoit tous les vases, & l'on éteignoit le feu; dans l'idée que le Monde devoit finir avec le siécle. Mais aussi-tôt que le premier jour commençoit à luire, on entendoit retentir les tambours & les autres instrumens, pour remercier les Dieux d'avoir accordé au Monde un autre siécle. On achetoit de nouveaux vaisseaux, & l'on alloit recevoir du feu des Prêtres, dans des Processions solemnelles (10).

(10) Cateri, dont on emprunte les recherches, les devoit à D. Carlos de Siguença y Gongora, Professeur de Mathématiques dans l'Université de Mexico, qui s'étoit attaché à recueillir les traditions

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cour Impériale.

La magnificence, qu'on a vantée dans les Palais des Empereurs Mexiquains, étoit soutenue par l'appareil fastueux avec lequel ils se faisoient servir. Motezuma II, qui s'étoit attaché plus que ses Prédécesseurs à relever la majesté de l'Empire, avoit inventé de nouvelles cérémonies ; ou du moins il s'en attribuoit l'honneur ; & les Ecrivains Espagnols font regarder cette pompe comme une gloire particuliere à son regne. On a déja fait observer qu'en montant sur le Trône, non-seulement il avoit augmenté le nombre des Officiers de sa Maison, mais qu'il en avoit exclu les personnes d'une naissance commune, & qu'il ne vouloit voir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. En vain son

Indiennes, des Peintures & des Hieroglyfiques, dont la plûpart lui venoient de Dom Juan d'Alva, Seigneur de Caticazgo & de Saint Juan de Teotihuacan, descendant en droite ligne masculine des anciens Rois de Tezcuco. Ce Seigneur les avoit hérités de ses Ancêtres. On n'en trouve point d'autres dans la Nouvelle Espagne. Les premiers Espagnols, prenant tous ces titres pour des objets de superstition, parce qu'ils n'y voyoient que des figures bisarres, brûlerent tout ce qu'ils en purent découvrir ; & le premier Evêque de Mexico, nommé M. de Sumarica, se fit un point de conscience d'achever de les détruire. *Ibidem*, page 74. Acosta, Liv. 6. Chap. 2. parle aussi des Roues Mexiquaines ; & Solis après lui, Liv. 3. Chap. 17. mais tous deux avec moins d'explication.

Conſeil lui avoit repréſenté le danger d'un changement, qui pouvoit lui faire perdre l'affection de ſes Peuples. On lui donne pour maxime » que la con-» fiance des Princes n'eſt pas faite pour » le vulgaire, & qu'ils ne doivent » favoriſer que dans l'éloignement » ceux à qui la miſere ôte le ſen-» timent, ou le pouvoir, de recon-» noître le bien qu'on leur fait (11).

Double Garde.

Il avoit deux ſortes de Gardes; l'une de Soldats, qui occupoient toutes les cours de ſon Palais; l'autre intérieure, & composée de deux cens Nobles, qui entroient chaque jour au matin dans les appartemens. Leur ſervice ſe faiſoit tour à tour, & par brigades, qui comprenoient toute la Nobleſſe de l'Empire. Ils venoient ſucceſſivement des Provinces les plus éloignées. Leur principal poſte étoit les antichambres, où ils étoient nourris de tout ce qui ſortoit de la table de leur Maître, qui leur permettoit quelquefois d'entrer dans ſa chambre, ou qui les y faiſoit appeller. Son deſſein, comme il l'apprit lui-même aux Eſpagnols, étoit moins de les favoriſer, que de les accoutumer à la ſoumiſſion, & de connoître par ſes propres yeux ceux qui

(11) *Ibid.* Chap. 15.

méritoient d'être employés. Ses Audiences publiques étoient rares ; mais elles duroient une grande partie du jour ; & les préparatifs en étoient imposans. Tous les Grands, qui avoient l'entrée du Palais, recevoient ordre d'y assister ; & les Conseillers d'Etat y devoient être rangés autour du Trône, pour être prêts à donner leur avis sur les points importans ou difficiles. Quantité de Sécrétaires, placés suivant leurs fonctions, marquoient avec les caracteres qui leur servoient de lettres, les demandes des Supplians, & les réponses ou les Arrêts du Prince. Ceux, qui vouloient se présenter, avoient donné leurs noms à des Officiers, chargés de ce soin. Ils étoient appellés l'un après l'autre. Chacun entroit nus piés, & les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences, à la premiere desquelles il disoit *Seigneur ;* à la seconde, *Monseigneur ;* à la troisiéme, *Grand Seigneur.* Après avoir exposé sa demande, & reçu la réponse, à laquelle il ne lui étoit pas permis de répliquer, il se retiroit sur les mêmes pas, en répétant les trois révérences, sans tourner le dos, & sur-tout sans oser lever la vue. La moindre faute, dans l'observation de

Audiences publiques.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

ces cérémonies, étoit punie ſur le champ avec une extrême rigueur, & les Exécuteurs du châtiment attendoient le Coupable à la porte. L'Empereur écoutoit les moindres affaires avec beaucoup d'attention ; mais il affectoit de répondre avec ſévérité. Cependant, s'il remarquoit quelque trouble dans le viſage ou la voix de celui qui parloit, il l'exhortoit à ſe raſſurer ; & lorſque cette exhortation ne ſuffiſoit pas, il nommoit un des Miniſtres pour l'écouter dans un autre lieu. Motezuma faiſoit beaucoup valoir, aux Eſpagnols, la patience avec laquelle il écoutoit les plus ridicules demandes de ſon Peuple.

Repas de l'Empereur.

Il mangeoit ſeul, & quelquefois en public ; mais toujours avec le même air de grandeur. On lui ſervoit, ordinairement, environ deux cens plats, ſi bien aſſaiſonnés, que non-ſeulement ils plurent aux premiers Eſpagnols, mais qu'enſuite l'uſage de les imiter paſſa juſqu'en Eſpagne (12). Avant que de ſe mettre à table, Motezuma faiſoit la revue de tous les mets, qui étoient rangés d'abord autour de la ſalle, ſur pluſieurs buffets. Il marquoit ceux qui lui plaiſoient le

(12) *Ibid.* page 533.

plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de la Garde ; & cette profusion qui se renouvelloit tous les jours, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux que leur devoir appelloit autour de sa personne étoient nourris au Palais. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse, & son siege n'étoit qu'un tabouret (13). Après ses repas,

(13) Herrera fait un » assez curieux détail de » la maniere dont Motezuma étoit servi. La » table, dit il, étoit une » espece de coussin, ou » une paire de peaux rouges. La selle, sur laquelle » il étoit assis, étoit un » petit banc tout d'une » piéce, creusé à l'endroit » où il s'asseyoit, façonné & richement peint. » Les nappes & les serviettes étoient de coton, » fort déliées, plus blanches que la nége, & ne » servoient qu'une seule » fois pour lui ; mais elles » servoient après cela aux » Officiers. Quatre cens » Pages, tous Gentilhommes, portoient les viandes, & les mettoient » tout de suite dans une » salle ; puis l Empereur » les considéroit ; & » d'une baguette, qu'il » avoit à la main, il » désignoit celles qu'il » vouloit qu'on lui présentât Ensuite les Maîtres d'Hôtel les mettoient réchauffer sur des » brasiers. Avant qu'il se » mît à table, il se présentoit vingt Femmes » des plus belles, avec » des bassins, pour lui » donner à laver. Lorsqu'il étoit assis, un Maître d'Hôtel tiroit une » balustrade de bois qui » divisoit la salle, pour » empêcher que ceux qui » venoient le voir dîner ne » lui causassent de l'embarras. On observoit un » grand silence, excepté » quelques Bouffons, qu'il » prenoit plaisir à faire » parler. Les Ecuyers le » servoient à genoux, sans » hausser les yeux, & nus » piés ; car il n'entroit » personne dans la salle, » qui ne fût nus piés, » sous peine de la vie. Six » Seigneurs, qui étoient » obligés d'assister tou-



AMUSEMENS DE L'EMPEREUR APRÉS SON DINER.



Tom. XII. N.° XIV.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

il prenoit ordinairement d'une espece de chocolat, qui consistoit dans la simple substance du cacao, battue en écume. Ensuite il fumoit du Tabac, mêlé d'ambre gris ; & cette vapeur l'excitoit à dormir. Lorsqu'il avoit donné quelques momens au repos, on faisoit entrer les Musiciens, qui chantoient, au son des instrumens, diverses Poésies, dont les vers avoient leur nom-

» jours à ses repas, quoi-
» qu'un peu éloignés de
» la table, recevoient
» quelques plats qu'il mar-
» quoit pour eux, & les
» mangeoient respectueu-
» sement. Il y avoit or-
» dinairement une Musi-
» que de flûtes, de cor-
» nemeuses, de hautbois
» d'os, & de petits tam-
» bours de cuivre, dont
» le son avoit peu d'agré-
» ment pour les Espagnols.
» Il y avoit aussi des Nains,
» des Bossus & d'autres
» gens contrefaits, pour
» exciter à rire, qui man-
» geoient quelques restes
» au bout de la table, avec
» les Bouffons. Les plats
» & le service n'étoient
» que de terre & quoi-
» que fort bien travail-
» lés, ils ne paroissoient
» qu'une fois devant l'Em-
» pereur : mais les vases
» & les coupes étoient
» d'or, avec leurs sou-
» coupes de même métal ;
» ou quelquefois c'étoit
» des coquilles, richement
» garnies. On tenoit prê-
» tes plusieurs sortes de
» boissons, quelques-unes
» relevées par de bonnes
» odeurs ; & l'Empereur
» désignoit celles qu'il
» vouloit boire. Il man-
» geoit rarement de la
» chair humaine, & il
» falloit qu'elle eût été
» sacrifiée. Lorsqu'on avoit
» levé le couvert, les
» Dames qui lui avoient
» donné à laver, & qui
» étoient demeurées de-
» bout pendant tout le
» repas, sortoient, comme
» tous ceux auxquels il
» avoit été permis d'y assi-
» ster. Il ne restoit, dans
» la salle, que les Offi-
» ciers de Garde ; & si
» l'Empereur avoit envie
» de dormir, il s'appuyoit
» contre le mur, assis sur
» le banc qui lui avoit
» servi à dîner. Décade 2.
» Liv. 17. Chap. 7.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

bre & leur cadence. Le sujet ordinaire de ces compositions étoit quelque trait de l'ancienne Histoire du Pays, ou des Conquêtes du Monarque & de ses Prédécesseurs (14).

Revenus de l'Empire Mexiquain.

Les revenus de la Couronne devoient être immenses; puisqu'avec tant de frais pour l'entretien & les délices de la Cour, elles suffisoient non-seulement à tenir sans cesse deux ou trois grosses Armées en campagne, & des Garnisons dans les principales Villes, mais encore à former un fond considérable, qui croissoit, chaque année, de ce qu'on mettoit en réserve. Les Mines d'or & d'argent apportoient beaucoup de profit. Les Salines & tous les anciens droits de l'Empire n'en produisoient pas moins: mais les principales richesses venoient des nouveaux tributs, que Motezuma poussoit à l'excès. Tous les Paysans payoient le tiers du revenu, des terres qu'ils faisoient valoir. Les Ouvriers rendoient autant, de la valeur de leurs Manufactures. Les Pauvres mêmes étoient taxés à des contributions fixes, qu'ils

(14) Solis Livre 3, Chap. 15. Herrera dit qu'aussi-tôt après son sommeil l'Empereur donnoit audience aux Seigneurs; que la Musique venoit ensuite, & que les Spectacles lui succedoient, *ubi suprà*, Ch. 7.

se mettoient en état de payer, soit en mandiant, soit par de rudes travaux. Il y avoit divers Tribunaux, répandus dans toutes les parties de l'Empire, qui recueilloient les impôts avec le secours des Jurisdictions ordinaires, & qui les envoyoient à la Cour. Ces Ministres, qui dépendoient du Tribunal de l'Epargne, anciennement établi dans la Capitale, rendoient un si rigoureux compte du revenu des Provinces, que leurs moindres négligences étoient punies. De-là toutes les violences qu'ils exerçoient dans la levée des droits Imperiaux, & la haine qu'elles avoient attirée à Motezuma, sous le regne duquel l'indulgence dans ces odieuses Commissions n'étoit pas un moindre crime que la fraude & le larcin. Motezuma n'ignoroit pas la misere & les plaintes de ses Sujets; mais il mettoit l'oppression entre les plus fines maximes de sa Politique. Les Places voisines de la Capitale lui fournissoient des matériaux & des Ouvriers pour ses Edifices, qu'il multiplioit par des travaux continuels.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans l'intérieur du Palais, & de servir dans ses Armées avec un certain nombre de

leurs Vassaux, consistoit à lui faire quantité de présens, qu'il recevoit comme volontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étoient obligés. Ses Trésoriers, après avoir délivré tout ce qui étoit nécessaire pour la dépense de sa Maison, & pour l'entretien des Troupes, portoient le reste au Trésor, & le réduisoient en especes, sur-tout en pieces d'or, dont les Mexiquains connoissoient la valeur, sans en faire néanmoins beaucoup d'usage; soit qu'ils n'en considérassent que la beauté, ou que, suivant la réflexion de l'Auteur Espagnol, la destinée de ce métal soit d'être plutôt l'objet de l'avarice des Hommes, que le secours de leurs véritables besoins (15).

Gouvernement de l'Empire.

Le Gouvernement de l'Empire étoit remarquable par le rapport de toutes ses parties. Comme il y avoit un premier Conseil des Finances, dont toutes les Cours subalternes étoient dépendantes, il y avoit un Conseil suprême de Justice, un Conseil de Guerre, un Conseil de Commerce & un Conseil d'Etat, où non seulement les grandes affaires étoient portées directement, mais où les Sentences des Tribunaux inférieurs pouvoient être

(15) Solis, Liv. 3. page 543.

relevées par des appels ; ce qui n'empêchoit point que chaque Ville n'eût d'autres Miniſtres particuliers, ſous l'autorité de ſon propre Tribunal, pour toutes les Cauſes qui demandoient une prompte expédition. Ces Officiers, qui répondoient aux Prevôts de l'Europe, faiſoient régulierement leurs rondes, armés d'un bâton, qui étoit la marque de leur charge, & ſuivis de quelques Sergens. Quoique leur pouvoir ne regardât que la Police, ils avoient une Cour, dont les Jugemens étoient ſommaires & ſans écriture. Les Parties s'y préſentoient avec leurs Témoins ; & la conteſtation étoit décidée ſur le champ. Mais il reſtoit toujours la voie de l'appel au Tribunal ſupérieur, & le ſeul frein de la chicane étoit une augmentation de peine ou d'amende, pour ceux qui s'obſtinant à changer de Juges étoient également condamnés dans tous les Tribunaux. L'Empire n'avoit point de loix écrites. L'uſage tenoit lieu de Droit, & ne pouvoit être alteré que par la volonté du Prince. Au reſte tous les Conſeils étoient compoſés, non-ſeulement de Citoyens riches, qu'on ſuppoſoit à l'épreuve de la corruption, mais de ceux qui s'étoient diſtingués par leur conduite

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dans les tems de paix ou de guerre. Leurs fonctions ne s'étendoient pas moins à récompenser le mérite, qu'à punir le crime. Ils devoient connoître & vérifier les talens extraordinaires, pour en informer la Cour. Le principal objet de leur zele étoit la punition de l'homicide, du vol, de l'adultere, & des moindres irrévérences contre la Religion de la majesté du Prince. Les vices se pardonnoient aisément, parce que la Religion désarmoit la Justice en les permettant. Mais on punissoit de mort tous les défauts d'intégrité dans les Ministres. Il n'y avoit point de faute légere, pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma poussoit la rigueur si loin, qu'il faisoit lui-même des recherches secretes sur la conduite des Juges, jusqu'à les tenter par des sommes considérables, qu'il leur faisoit présenter sourdement, par différentes mains dont ils ne pouvoient se défier; & le supplice du Coupable faisoit éclater aussi-tôt son crime.

Conseil d'Etat.

Le Conseil d'Etat n'étoit composé que des Electeurs de l'Empire, dont les deux principaux étoient les Caciques de Tezcuco & de Tacuba, par une ancienne prérogative, qui se trans-

Descript. de la Nouvelle Espagne.

mettoit avec le ſang. Ils n'étoient appellés néanmoins que dans les occaſions extraordinaires, & pour les affaires de la plus haute importance; mais les autres, au nombre de quatre, étoient logés & nourris dans le Palais, pour ſe trouver toujours prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit rien ſans les avoir conſultés. C'étoient ordinairement des Princes du Sang Impérial, qui rempliſſoient ces grandes dignités. Ils étoient diſtingués par des titres fort étranges, composés de pluſieurs idées, qui ne formoient qu'un mot dans la langue du Pays. L'un ſe nommoit *Prince des Lances à jetter*, un autre *Coupeur d'Hommes*; le troiſiéme, *Epancheur de ſang*; & le quatriéme, *Seigneur de la Maiſon noire.* Tous les autres Conſeils relevoient d'eux. Il ne ſe paſſoit rien dans l'Empire dont on ne leur rendit compte. Leur principale attention regardoit les Sentences de mort, qui ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main (16).

Couronnement des Empereurs, & devoir qu'on leur impoſoit.

On a déja remarqué que les Empereurs Mexiquains ne recevoient la Couronne que ſous des conditions fort

(16) Acoſta, Liv. 6. Chap. 25; Herrera, troiſiéme Décade, Liv. 2. Ch. 15.

onéreuſes. Après l'élection, le nouveau Monarque étoit obligé de ſe mettre en campagne à la tête de ſes Troupes, & de remporter quelque victoire ſur les Ennemis de l'Etat, ou de conquérir quelque nouvelle Province. C'étoit par cette Politique militaire, que l'Empire avoit reçu tant d'accroiſſement, dans les derniers regnes. Auſſi-tôt que le ſuccès des armes avoit juſtifié le choix des Electeurs, l'Empereur rentroit triomphant dans la Capitale. Tous les Nobles, les Miniſtres & les Sacrificateurs l'accompagnoient au Temple du Dieu de la Guerre. On y ſacrifioit, ſous ſes yeux, une partie des Priſonniers. Il étoit revêtu du Manteau Impérial. On lui mettoit dans la main droite une épée d'or, garnie de pierre à fuſil, qui étoit le ſymbole de la Juſtice ; & dans la main gauche un arc & des fléches, qui déſignoient le Commandement ſuprême. Alors le Cacique de Tezcuco lui couvroit la tête d'une riche couronne. Un des principaux Seigneurs, que ſon éloquence faiſoit choiſir pour cette fonction, lui adreſſoit un long diſcours, par lequel non-ſeulement il le félicitoit de ſa dignité au nom de ſes Peuples, mais il lui repréſentoit les devoirs qui s'y trou-

voient attachés. Enfuite le Chef des Sacrificateurs s'approchoit, pour recevoir un ferment, dont on ne connoît pas d'autre exemple dans tous les Gouvernemens humains. Outre la promeffe de maintenir la Religion de fes Ancêtres, d'obferver les loix de l'Empire, & de rendre la juftice à fes Sujets, on lui faifoit jurer que pendant tout le cours de fon regne, les pluies tomberoient à propos, les Rivieres ne cauferoient point de ravages par leurs débordemens, les campagnes ne feroient point affligées par la ftérilité, ni les Hommes par les malignes influences de l'air & du Soleil (17). Un Hiftorien (18) prétend que l'intention des Mexiquains, dans un ferment fi bifarre, n'étoit que de faire comprendre à leur Souverain, que les malheurs d'un Etat venant prefque toujours du défordre de l'adminiftration, il devoit regner avec tant de modération & de fageffe, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de fon imprudence, ou comme une jufte punition de fes dereglemens (19).

(17) Gomara, Liv. 2. Ch. 77.

(18) Solis, L. 3. Ch. 17.

(16) Gomara, qui paroît s'être attaché beaucoup à la recherche des

On ne connoissoit point de plus grand bonheur, au Mexique, que ce-

Ordre de Chevalerie Mexiquaine.

cérémonies du Couronnement, en rapporte de fort singulieres. » On portoit, » dit-il, le nouveau Prince au grand Temple, » tout nu, avec un profond silence. Il s'y prosternoit à terre & baisoit le pavé devant l'Idole de Vitzilipuztl. Le » grand Prêtre, en habits » Pontificaux, & suivi de » plusieurs autres Prêtres » vêtus de longues robbes, » lui venoit oindre tout » le corps d'une teinture » fort noire. Ensuite, faisant sur lui quelques » bénédictions, il l'arrosoit d'une eau mêlée de » feuilles de cedres, qui » étoit gardée dans le » Temple. Il lui mettoit, » sur la tête un manteau » blanc, tout semé de » figures de têtes de Morts, » sur lequel il en mettoit, » un autre de couleur » noire, & sur celui-ci » un autre encore, blanc » céleste. Il lui mettoit » au col certains lacets » rouges, auxquels étoient » attachées les marques » royales, & sur les épaules, une petite coquille » pleine de poudre, qui » devoit le préserver de » sort lége, de peste, & » de tout autre mal. Enfin, il lui attachoit au » bras gauche un sachet » plein d'encens, & lui » mettoit dans la main » droite un encensoir; » rempli de charbons ardens. L'Empereur se levoit alors, encensoit » l'Idole, & s'asseyoit pour » entendre le discours qui » lui étoit adressé par un » Seigneur, &c. Il étoit » conduit ensuite dans une » grande salle du Temple, » & chacun s'étant retiré, » il se plaçoit sur un lit, » pour ne pas sortir de » quatre jours, qu'il employoit en oraisons, en » pénitences & en sacrifices. Il ne mangeoit » qu'une fois le jour. Il » se baignoit la nuit en » grande eau, & s'y tiroit » du sang des oreilles. Les » offrandes du pain, de » fleurs & de fruits, qu'il » faisoit aux Idoles, devoient être teintes du » sang de sa langue, de » son nez, de ses mains, » & d'autres parties. Après » les quatre jours, on le » venoit prendre pour le » conduire à son Palais » avec des réjouissances » fort éclatantes. Ces cérémonies, que Gomara » nomme son Sacre, le » rendoient si respectable, » qu'on n'osoit plus le » regarder au visage. *Ubi supra.*

lui de plaire à l'Empereur, & ſur-tout d'obtenir ſon eſtime par la voie des armes. C'étoit l'unique chemin qui fût ouvert au Peuple pour s'élever au rang des Nobles, & aux Nobles mêmes pour arriver aux plus hautes dignités de l'Empire. Motezuma II, ayant compris de quelle importance il étoit pour le ſoutien de ſa grandeur, d'entretenir cette idée parmi ſes Sujets, avoit inventé des prix d'honneur pour ceux qui ſe diſtinguoient à la guerre. C'étoit une eſpece de Chevalerie, ou d'Ordres militaires, qui étoit diſtinguée par un habillement particulier, & par d'autres marques. Les Hiſtoriens nomment trois de ces Ordres, ſous les titres de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre & du Lion; qui portoient la figure de ces Animaux, pendue au cou, & peinte ſur leurs habits. Le même Prince avoit fondé un Ordre ſupérieur, pour les Princes & les Nobles, où il s'étoit enrollé lui-même, pour lui donner plus de conſidération. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur, qui ſortant d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, pendoient plus ou moins ſur leurs épaules, ſuivant le mérite de leurs ex-

ploits, qu'on diſtinguoit par le nombre des cordons. On augmentoit ce nombre avec beaucoup d'appareil, à meſure que le Chevalier ſe diſtinguoit par de nouvelles vertus ; réſerve fort adroite, qui mettoit des dégrés dans l'honneur même, & qui ne laiſſoit jamais refroidir l'émulation. Gomara, qui ne pouvoit tenir le détail du Couronnement que du témoignage d'autrui, aſſure qu'il fut témoin des cérémonies avec leſquelles on créoit les Chevaliers du grand Ordre. On les nommoit, dit-il, *Tecuitles ;* & cette dignité, qui étoit la premiere, après l'Empereur, n'étoit accordée qu'aux Fils des principaux Seigneurs de l'Empire. Trois ans avant l'initiation, celui qui étoit deſtiné à la Chevalerie invitoit à la Fête, ſes Parens, ſes Amis, les Seigneurs de ſa Province, & tous les anciens Tecuitles. Il paroît que cet intervalle étoit établi, pour donner le tems au Public de faire des recherches ſur la conduite du Novice, & pour former des objections contre ſon courage & ſes mœurs. On n'obſervoit pas moins, ſur-tout entre les Parens & les Amis, s'il n'arrivoit rien dans un ſi long eſpace, qui dût paſſer pour un mauvais augure. Le jour de l'Aſſem-

Cérémonies de la réception.

blée, tous ceux qui la composoient, parés de leurs plus riches ornemens, conduisoient le Novice à l'Autel. Il se mettoit à genoux, avec une égale affectation de grandeur d'ame & de piété. Un Prêtre, qui se présentoit aussitôt, lui perçoit le nez, d'un os pointu de Tigre, ou d'un ongle d'Aigle, & mettoit de petites pieces d'ambres noir dans les trous. Après cette douloureuse opération, qu'il devoit souffrir sans aucune marque d'impatience, le Prêtre lui adressoit un discours aussi ennuyeux par sa longueur, que piquant par les injures dont il étoit rempli; & passant des paroles aux actions, il lui faisoit diverses sortes d'outrages, qui aboutissoient à le dépouiller de tous ses habits. Il se retiroit nu dans une Salle du Temple, où il s'asseyoit à terre, pour y passer le reste du jour en prieres. Pendant ce tems-là, toute l'Assemblée faisoit un grand festin, auquel il n'avoit aucune part; & quoique la joie fût poussée fort loin en sa présence, c'étoit sans lui adresser un seul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde se retiroit, sans le regarder & sans lui dire adieu. Alors les Prêtres apportoient un manteau fort grossier, pour le vêtir; de la paille, sur laquelle

il devoit coucher, & une piece de bois fort dur, pour lui servir de chevet. Ils lui donnoient de la teinture, pour se frotter le corps; des poinçons pour se percer les oreilles, les bras & les jambes; un encensoir & de la poix grossiere pour encenser les Idoles. Ils ne lui laissoient pour compagnie que trois vieux Soldats, des plus endurcis aux fatigues de la guerre, qui étoient chargés, non-seulement de l'instruire, mais de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devoit dormir que quelques heures, & assis, pendant l'espace de quatre jours. S'il paroissoit un peu s'assoupir, ils le piquoient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit, il devoit encenser les Idoles, & leur offrir quelques gouttes de son sang. Il faisoit, une fois pendant la nuit, le tour de l'enclos du Temple; & creusant la terre en quatre endroits, il y enterroit des cannes & des cartes teintes du sang de ses oreilles, de ses piés, de ses mains & de sa langue. Ensuite il reprenoit son repas, qui consistoit en quatre épis de Maïz & un verre d'eau. Ceux, qui vouloient se distinguer par leur force & leur courage, ne prenoient rien pendant les quatre jours. A la fin de ce pénible terme, le Chevalier de-

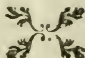
mandoit congé aux Prêtres, pour aller continuer ſon Noviciat dans les autres Temples. Ses exercices y étoient moins rigoureux, mais ils duroient pendant tout le reſte de l'année; & dans une ſi longue pénitence il ne pouvoit aller à ſa Maiſon, ni s'approcher de ſa Femme. Vers la fin de l'an, il commençoit à chercher un jour heureux, pour ſortir avec des augures auſſi favorables qu'il étoit entré; & lorſqu'il croyoit avoir fait un bon choix, il en faiſoit avertir ſes Amis, qui venoient le prendre à la pointe du jour. On le lavoit, on le nettoyoit ſoigneuſement. On le remenoit, au milieu des inſtrumens & des cris de joie, au premier Temple, qui étoit celui de l'Idole Camatlé. Là, ſes Amis le dépouilloient de l'habit groſſier qu'il avoit porté ſi long-tems, & lui en faiſoient prendre un très riche. Ils lui lioient les cheveux d'un ruban rouge, & le couronnoient des plus belles plumes. On lui mettoit un arc dans la main gauche, & des fléches dans la droite. Le grand Prêtre lui faiſoit une longue harangue, qui ne contenoit que des éloges de ſon courage, & des exhortations à la vertu. Il lui recommandoit particuliérement la défenſe de ſa Patrie & de ſa Religion;

& lui rappellant qu'il avoit eu le nez percé d'un os de Tigre & d'une griffe d'Aigle, le nez, c'eſt à-dire, la plus haute partie de l'Homme, & celle qui ſe préſente la premiere, il l'avertiſſoit qu'auſſi long-tems qu'il porteroit les cicatrices de ces glorieuſes bleſſures, il devoit faire éclater dans toutes ſes actions la nobleſſe de l'Aigle & l'intrépidité du Tigre. Enfin, le grand Prêtre lui donnoit un nouveau nom, & le congédioit en le béniſſant.

Gomara paſſe de ce récit, à celui de la Fête qui ſuivoit l'initiation du nouveau Tecuitle. Après avoir décrit les viandes, les préſens, les réjouiſſances, & toutes les ſolemnités de ce grand jour, il craint que ſa relation ne paroiſſe incroyable ; mais il n'en aſſure pas moins qu'elle eſt certaine, & qu'il ne la donne que ſur le témoignage de ſes propres yeux. Il ajoute que les Tecuitles ſe mettoient, dans les trous que le Prêtre leur avoit faits au nez, des grains d'or, de petites perles, des turquoiſes, des émeraudes, & d'autres pierreries; qu'avec cette principale marque de leur Ordre, ils ſe lioient les cheveux au ſommet de la tête, lorſqu'ils alloient à la guerre; qu'ils jouiſſoient d'ailleurs du droit de preſſéance dans toutes les

Assemblées de guerre & de paix, & du privilége de pouvoir faire porter un siege à leur suite, pour s'asseoir lorsqu'ils le desiroient (20).

(20) Gomara, *ubi sup.* Liv. 2. Chap. 78. Acosta parle d'un Monument de Chapultepeque, où l'on voyoit encore Motezuma & son Fils en habits de Chevaliers. Il compte, entre les distinctions du premier Ordre, le droit d'avoir tout le corps armé en tems de guerre; au lieu que les Chevaliers des autres Ordres n'étoient armés, dit-il, que jusqu'à la ceinture. Les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, se vêtir de riche coton, se servir de vases peints & dorés, & porter des souliers; mais il n'étoit pas permis au Peuple d'avoir les piés chaussés, ni d'employer d'autres vases que de terre, ni de se couvrir d'autre étoffe que de Neguen, qui étoit un Drap fort grossier. Chaque Ordre de Chevalerie avoit son logement au Palais, distingué par sa marque: le premier se nommoit le quartier des Princes; le second celui des Aigles; le troisiéme celui des Lions & des Tigres, & le quatriéme, des Gris, qui étoit le dernier Ordre, distingué par la forme de leurs cheveux, qu'ils portoient coupés en rond par-dessus l'oreille. Les autres Officiers occupoient des logemens inférieurs, & personne ne pouvoit changer le sien, sous peine de mort. *Acosta, ubi suprà.* Livre 6, Chap. 26. C'est cet étalage de grandeur qui fait dire au même Ecrivain, que les Peruviens étoient le plus riche peuple de l'Amérique, en or & en argent; mais que les Mexiquains l'emportoient par la magnificence de leur Cour, & par la beauté de leurs Palais.



DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

RELIGION, DIVINITÉS, Temples, Prêtres, Sacrifices, & Fêtes des Mexiquains.

Principes de la Religion du Mexique.

SOLIS prétend que malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premieres Relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissoit pas de reconnoître, dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité supérieure, à laquelle on attribuoit la création du Ciel & de la Terre ; mais que cette premiere cause de tout ce qui existe, étoit pour les Mexiquains un Dieu sans nom ; parce qu'ils n'avoient point, dans leur langue ; de terme pour l'exprimer (21). Ils faisoient seulement comprendre qu'ils la connoissoient, en regardant le Ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Historien,

(21) *Ubi suprà*, Liv. 3. Chapitre 17. Herrera dit qu'ils confessoient un Dieu suprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance, qu'ils contemploient le Ciel, & qu'ils lui donnoient les noms de Créateur, & d'Admirable ; mais qu'outre leurs Idoles, ils adoroient le Soleil, la Lune, l'Etoile du jour, la Mer & la Terre, & que c'étoit par cette raison qu'ils appellerent Cortez Fils du Soleil ; que d'ailleurs ils se faisoient souvent de nouveaux objets de culte & des Images de diverses figures, surtout à Mexico, à Tezcuco, à Tlascala & à Cholula, où la superstition étoit plus ardente que dans les Provinces éloignées, *ubi suprà* Chap. 15.

servit peu à les désabuser de l'Idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même Pouvoir qui avoit créé le Monde fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyoient oisif dans le Ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions, sur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'est que les Hommes commencerent à les connoître à mesure qu'ils devinrent misérables, & que leurs besoins se multiplierent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature, & qui se produisoient lorsque les Mortels avoient besoin de leur assistance. Ainsi c'étoient les nécessités de la race humaine qui donnoient l'être, suivant des notions si confuses, aux différens objets de leur culte.

Ils ne laissoient pas de reconnoître l'immortalité des ames, & de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur Religion, dit Gomara (22), étoit fondée sur ce principe ; mais ils expliquoient mal leurs motifs d'espérance & de crainte, c'est-à-dire, en quoi consistoit le mérite ou l'offense qui devoit décider de leur sort. Cependant ils distinguoient quan-

(22) *Ubi suprà*, Liv. 2. Chap. 79.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tité de lieux où l'ame pouvoit paſſer en ſortant du corps. Ils en mettoient un, près du Soleil, qu'ils nommoient la Maiſon du Soleil même, & qui étoit le partage des gens de bien, de ceux qui étoient morts au combat, & de ceux qui avoient été ſacrifiés par leurs Ennemis. Les Méchans étoient relegués dans des lieux ſouterrains. Les Enfans, & ceux qui naiſſoient ſans vie, avoient leur demeure marquée. Ceux qui mouroient de vieilleſſe ou de maladie, en avoient une autre. Ceux qui mouroient ſubitement, ceux qui s'étoient noyés, ceux qui étoient punis de mort pour le vol ou l'adultere, ceux qui avoient tué leur Pere, leur Femme ou leurs Enfans, leur Seigneur, ou un Prêtre, enfin tous avoient leur deſtination dans des lieux ſéparés, qui convenoient à leur âge, à la conduite de leur vie, & au genre de leur mort.

Principales Idoles.

La principale Idole des Mexiquains, qu'ils traitoient, ſuivant Acoſta (23), de Tout-puiſſant Seigneur du Monde, étoit adorée ſous le nom de *Vitzilipuztli*. C'étoit une Statue de bois, taillée en forme humaine, aſſiſe ſur une boule couleur d'azur, poſée ſur un

(21) *Ubi ſuprà*, Liv. 5. Chap. 4.

brancard,

brançard, de chaque coin duquel sortoit un Serpent de bois. Elle avoit le front azuré, & par-dessus le nez une bande, de la même couleur, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couronnée de grandes plumes, dont les pointes étoient fort bien dorées. Elle portoit dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de Pommes de Pin disposées en croix, & au sommet une sorte de cimier d'or accompagné de quatre fléches, que les Mexiquains croyoient envoyées du Ciel. Dans la main droite, elle avoit un Serpent azuré. *Vitzilipuztli* (24) étoit le Dieu de la Guerre. *Tescatilputza*, qui paroît avoir tenu le second rang, étoit le Dieu de la Pénitence ; c'est-à-dire que les Mexiquains s'adressoient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette Idole étoit de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, vêtue & parée de rubans. Elle avoit, à la lévre d'en-bas, des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuyau de cryftal, d'où sortoit une plume verte, qu'on chan-

(24) Diaz del Castro dit que les premiers Espagnols l'avoient nommée *Huchilobos*, & n'en apporte pas d'autre raison que la difficulté d'écrire & de prononcer le nom Mexiquain. Il signifioit, suivant Acosta, Maison reluisante de plumes; & suivant Herrera, Fenêtre de plumes reluisantes.

geoit quelquefois pour une bleue. La treſſe de ſes cheveux, qui lui ſervoit de bande, étoit d'or bruni ; & du bout de cette treſſe pendoit une oreille d'or, un peu ſouillée d'une eſpece de fumée, qui repréſentoit les prieres des Pécheurs & des Affligés. Entre cette oreille & l'autre, on voyoit ſortir des aigrettes ; & la Statue avoit au cou un lingot d'or, qui deſcendoit aſſez pour lui couvrir tout le ſein. Ses bras étoient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte, fort précieuſe, lui tenoit lieu de nombril. Elle portoit dans la main gauche, un chaſſe-mouche de plumes, vertes, bleues & jaunes, qui ſortoient d'une plaque d'or ſi bien brunie, qu'elle faiſoit l'effet d'un miroir ; ce qui ſignifioit que d'un ſeul coup d'œil, l'Idole voyoit tout ce qui ſe faiſoit dans l'univers. Elle tenoit dans la main droite quatre dards, qui marquoient le châtiment dont les Pécheurs étoient menacés. Teſcatilputza étoit le Dieu le plus redouté des Mexiquains, parce qu'ils appréhendoient qu'il ne revelât leurs crimes ; & ſa Fête, qu'on célébroit de quatre en quatre ans, étoit une eſpece de Jubilé, qui apportoit un pardon général. Il paſſoit auſſi pour le Dieu de la ſtérilité & du deuil. Dans les

Temples où il étoit honoré à ce titre, il étoit assis dans un fauteuil avec beaucoup de majesté, entouré d'un rideau rouge, sur lequel étoient peints des cadavres & des os de Morts. On le représentoit aussi tenant de la main gauche un Bouclier avec cinq pommes de pin, & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortoient du Bouclier. Sous toutes ces formes, il avoit l'air menaçant, le corps noir, & la tête couronnée de plumes de Caille.

Les Cholulans, Peuple assez voisin de Mexico, adoroient une Idole dont la réputation attiroit des Pellerins de toutes les Provinces de l'Empire. C'étoit la Divinité des Marchands, qui se nommoit *Quatzalcoalt*. Elle étoit dans un Temple fort élevé, au milieu d'un tas dor & d'argent, de plumes rares, & de marchandises d'un grand prix. Sa taille étoit celle d'un Homme, mais avec une tête d'Oiseau qui avoit le bec rouge, & sur ce bec, une crête & des verrues, avec plusieurs rangées de dents, & la langue en dehors. Sa tête étoit couverte d'une espece de mirtre, qui se terminoit en pointe, & sa main étoit armée d'une faulx. On lui tenoit les jambes ornées de diverses sortes de bijoux d'or & d'argent, pour exprimer

Descript. de la Nouvelle Espagne.

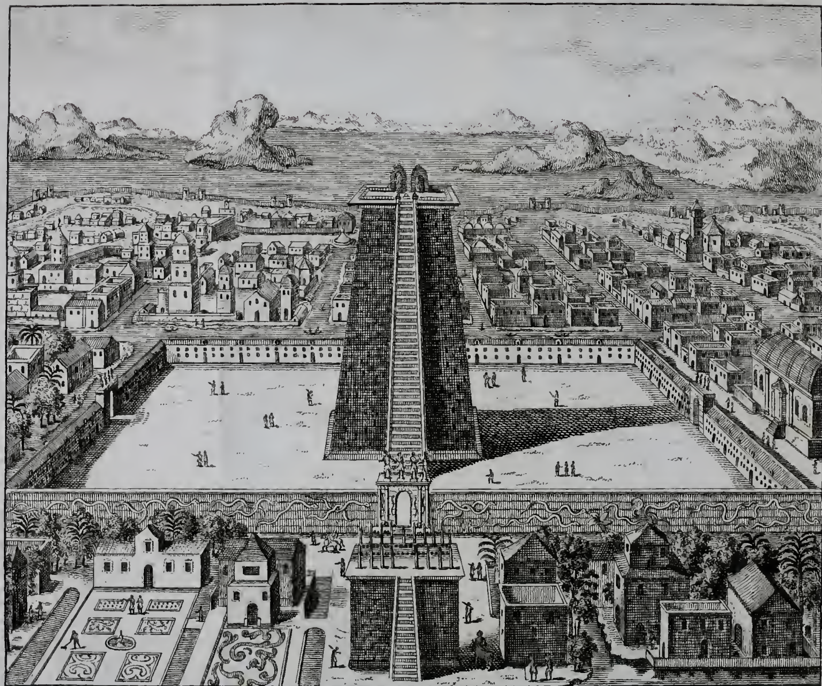
les faveurs qu'elle avoit le pouvoir d'accorder. Son nom signifioit, Serpent de plume riche (25). Le Mexique avoit aussi des Déesses, dont la principale se nommoit *Tazi*, c'est-à-dire, l'Ayeule commune: *Motlalcuia* étoit Déesse de l'eau, comme *Ometochtli* étoit le Dieu du vin. Elle étoit revêtue d'une chemise de couleur bleu-céleste. On trouva, du côté d'Acapulco, des Idoles qui portoient des bonnets de la forme des nôtres. Il paroît d'ailleurs que le Peuple adoroit tout ce qu'il croyoit utile ou nuisible aux Hommes (26).

Temples & Chapelles.

Il est difficile de donner une juste idée des Temples Mexiquains. Tous les Historiens conviennent que leur forme étoit d'une singularité, dont l'Idolâtrie n'a jamais rien eu d'approchant. Mexico en contenoit un grand nom-

(25) Acosta & Herrera, *ubi suprà*.

(26) Ils adoroient, dit Gomara, le Soleil, le Feu, l'Eau & la Terre pour le bien qu'ils en recevoient; le Tonnerre, les Eclairs & tous les Météores, parce qu'ils les redoutoient; quelques Animaux à cause de leur douceur; & d'autres à cause de leur fierté. Je ne sais dans quelle vue ils avoient des Idoles qui représentoient des Papillons. Ils adoroient des Sauterelles, & des Grillons, afin que leurs moissons n'en fussent pas mangées; les Puces & les Mouches, pour n'en être pas piqués pendant la nuit; les Grenouilles, afin qu'elles leur donnassent du poisson, dont ils les reconnoissoient pour les Déesses, parce que c'est le seul poisson qui ait une sorte de voix, *ubi suprà*. Liv. 2. Chap. 96.



GRAND TEMPLE DE MEXICO.

Tom. VII. Nº IX.

bre, dispersés dans les différens quartiers, auxquels Herrera ne fait pas difficulté de donner le nom des Paroisses. Ils avoient tous leurs Tours, où l'on montoit par des dégrés. On y voyoit, non-seulement, quantité d'Autels, qui offroient les Images & les Statues des Dieux, mais plusieurs rangs de Chapelles, qui servoient de sépultures pour les Seigneurs; comme les cours & les espaces voisins du Temple étoient le Cimetiere du Peuple. Tous ces Edifices étoient bâtis dans le même goût, excepté que les uns étoient plus spacieux, plus hauts & plus ornés que les autres. On trouve, dans les premiers Historiens, une description du grand Temple, qui étoit consacré à Vitzilipuztli, & qui portoit, par excellence le nom de *Teutcatli*, c'est-à-dire, Maison de Dieu. Donnons celle d'Herrera, mais sans en garantir la justesse (27).

Description du grand Temple de Mexico.

Sa forme générale étoit quarrée; & d'angle en angle, il avoit en longueur la portée d'une balle de mousquet. L'enceinte étoit de pierre, d'environ six piés de hauteur. Quatre grandes portes, qui servoient d'entrée, répondoient

(27) Celle d'Acosta est peu différente; mais il paroît qu'elle réunit deux Temples; & Solis, qui l'adopte, n'a pas fait cette observation.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

aux trois Chauſſées du Lac ; & du côté de la terre, à la plus large rue de la Ville. Au milieu de cet eſpace quarré qui étoit découvert & fort uni, s'élevoit une plate-forme, ſur laquelle étoit un bâtiment de pierre quarré comme la cour, & long de quinze toiſes d'angle en angle, avec pluſieurs faillies, qui ſoutenoient autant de pyramides, de la forme qu'on donne à celle d'Egypte. L'Edifice diminuoit en largeur, comme les pyramides, à meſure qu'il s'élevoit : mais, au lieu de ſe terminer en pointe, le ſommet étoit plat & uni, & formoit un eſpace quarré de ſix ou ſept toiſes. La face de l'Occident étoit ſans ſaillie ; mais elle avoit des dégrés, pour monter à couvert juſqu'au ſommet. Ces dégrés étoient d'environ huit pouces, & l'on en comptoit cent treize ou cent quatorze ; quelques-uns diſent, cent trente. Ils étoient de très-belle pierre, & faits avec tant d'art qu'ils paroiſſoient également beaux, de près & dans l'éloignement. C'étoit un ſpectacle magnifique, que d'y voir monter & deſcendre les Prêtres vêtus des habits qui répondoient à leurs fonctions. L'eſpace qui formoit le ſommet du Temple, contenoit deux grands Autels, ſéparés l'un de l'autre, & ſi pro-

ches du mur d'appui, qu'il ne reſtoit de place entre deux que pour le paſſage d'un Homme. L'un des deux Autels étoit à droite, & l'autre à gauche. Leur hauteur n'étoit que de cinq palmes : mais chacun étoit adoſſé contre ſon mur de pierre, qui ſe courbant en ceintre formoit une Chapelle ; & ſur les deux Chapelles, comme ſur une baſe commune, on avoit conſtruit trois planchers de charpente, lun ſur l'autre à diſtance égale, revêtus & lambriſſés avec tant d'art, qu'on auroit pu les prendre pour un ouvrage de maçonnerie. Ce ſurcroît d'édifice, qui s'élevoit par-deſſus la pyramide, lui donnoit l'apparence d'une très-haute Tour. Auſſi la voyoit-on de fort loin ; comme on découvroit de ce lieu toute la Ville & le Lac, avec les Villes & les Bourgades voiſines, qui compoſoient une des plus belles perſpectives du monde. Motezuma y conduiſit Cortez & ſes Officiers, peu de jours après leur arrivée. Cette vue les frappa d'admiration. Cortez en loua Dieu, ſuivant les termes de l'Hiſtorien. Il demanda aux Eſpagnols qui l'accompagnoient, s'ils ne ſe croyoient pas dédommagés de tous leurs travaux par un ſi beau ſpectacle ? & cette idée lui échauffant l'i-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

magination, il ſe promit, du même lieu, la Conquête de l'Empire, comme du centre d'une vaſte Contrée, dont ſon courage lui faiſoit embraſſer toute l'étendue (28).

Pendant les Prieres & les Sacrifices, c'étoient les Prêtres ſeuls qui occupoient le ſommet du Temple. Tous les Aſſiſtans ſe tenoient au bas des dégrés; les Hommes d'un côté & les Femmes de l'autre, le viſage tourné au Levant. Chacun des deux Autels avoit ſa Statue. La principale étoit celle de Vitzilipuztli; mais on lui aſſocioit *Tlaloch*, autre Divinité qui partageoit les mêmes honneurs (29).

(28) Herrera, Décad. 3. Chap. 17.

(29) Suivant Acoſta & Solis, le plancher étoit fort proprement couvert de carreaux de jaſpe de diverſes couleurs. Les piliers d'une ſorte de baluſtrade, qui regnoit autour de cet eſpace, étoient tournés en coquille de Limaçon, & revêtus, ſur les deux faces, de pierres noires ſemblables au jais, appliquées avec art, & jointes avec un bitume rouge & blanc. Aux deux bouts de la baluſtrade, c'eſt-à dire dans l'endroit où les dégrés finiſſoient, deux Statues de Marbre ſoutenoient, dans une attitude qui exprimoit fort bien la peſanteur du poids, deux grands candelabres d'une forme extraordinaire. Plus avant, une pierre verte, haute de cinq palmes, taillée en dos d'âne, & placée entre les deux Autels, étoit le lieu où l'on plaçoit ſur le dos des Victimes humaines, pour leur fendre l'eſtomac & leur arracher le cœur. Le tréſor des deux Chapelles étoit d'un prix ineſtimable. Les murs mêmes, comme les Autels, étoient couverts de pierres précieuſes & de joyaux d'or & d'argent ſur des plumes de toutes ſortes de couleurs. *Acoſta*, Liv. 5. Chap. 13; & *Solis*, Liv.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Outre la Tour que les deux Chapelles formoient sur la grande pyramide, on en comptoit plus de quarante autres, de différentes grandeurs, sur les pyramides des saillies, & dans plusieurs autres petits Temples qui étoient autour du grand. Quoiqu'ils fussent de même structure, ils n'étoient pas tournés vers l'Orient, mais vers d'autres endroits du Ciel; pour honorer Vitzilipurzli par cette distinction. Ceux qui étoient consacrés à Quatzalcoalt étoient ronds dans leur forme, & leur porte ressembloit à la gueule ouverte d'un Serpent. A chacune des quatre portes du grand Temple, on trouvoit une vaste salle, & des chambres hautes & basses, qui servoient de Magasins d'armes: car les Temples étoient tout à la fois des lieux de prieres, & des Forteresses, où l'on portoit pendant la guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la Ville. Quantité d'au-

3. Chap. 13. A la description qu'on a faite de la grande Idole, telle qu'elle étoit dans tous ses Temples, Herrera joint, dans celui de Teutcalli, une grosse chaîne d'or, qui la ceignoit au milieu du corps, & un gros collier d'or qui s'étendoit jusques sur les épaules, orné de dix cœurs d'Hommes du même métal. Les deux Statues avoient, pour yeux, des pierres fort luisantes, qui causoient beaucoup d'effroi, sur-tout pendant la nuit; & sur la nuque du cou, un visage de Mort, aussi épouvantable que tout le reste. *Ubi sup.* Ch. 18.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

tres Edifices aboutiſſoient de toutes parts aux murs d'enclos, & ſervoient de logement aux Miniſtres des Idoles. On y voyoit de grandes cours, des jardins, des étangs, & toutes les commodités néceſſaires à plus de cinq mille perſonnes, qu'on y entretenoit pour le ſervice de la Religion. Ils jouiſſoient du revenu de pluſieurs Villages, qui les mettoit dans une abondance, réſervée dans toutes les Nations pour les Chefs du Clergé.

Idole chérie.

Quoique Vitzilipuztli fut le principal Dieu des Mexiquains, on conſervoit, dans un des étages qui étoient au-deſſus des deux Autels du grand Temple, une Idole plus chere encore à la Nation, mais dont le culte étoit moins régulier, & n'avoit que des jours ſolemnels, où la dévotion du Peuple éclatoit avec beaucoup d'ardeur. Elle étoit compoſée de toutes les ſemences des choſes qui ſervent à la nourriture des Hommes, moulues & paîtries enſemble avec du ſang des jeunes Enfans, des veuves & des Vierges ſacrifiées. Les Prêtres la faiſoient ſécher ſoigneuſement ; & toute grande qu'elle étoit, elle peſoit peu. Le jour de ſa conſécration, non-ſeulement tous les Habitans de Mexico, mais ceux de

toutes les Villes voisines assistoient à cette Fête, avec des réjouissances extraordinaires. Les plus dévots approchoient de l'Idole, lui touchoient avec la main, appliquoient à ses principales parties divers bijoux, qu'ils croyoient sanctifiés par sa vertu, & les regardoient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'Idole étoit rénfermée dans un Sanctuaire, dont l'entrée étoit interdite aux Séculiers, & même au commun des Prêtres. On bénissoit en même tems, avec de grandes cérémonies, un vase plein d'eau, qu'on gardoit dans le même lieu. Cette eau sacrée n'avoit que deux usages, l'un pour le couronnement de l'Empereur, & l'autre pour l'élection du Général des Armées. On les arrosoit par aspersion, & l'on en faisoit boire au Général. L'Idole étant d'une matiere que le tems ne manquoit point d'altérer, on la renouvelloit quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille étoit mise en pieces, qu'on distribuoit, comme de précieuses reliques, entre les premiers Seigneurs de l'Empire, sur-tout aux Officiers militaires. On faisoit aussi dans le grand Temple, à certains jours de l'année, une Idole dont la matiere pouvoit se

manger, & que les Prêtres dépeçoient, pour en donner les fragmens à ceux qui venoient les recevoir. C'étoient une espece de Communion, à laquelle on se préparoit par des prieres & des purifications établies. L'Empereur même assistoit à cette cérémonie, avec une partie de sa Cour (30).

Solis ne met pas moins de deux mille Temples (31) dans la Capitale du Mexique, sans y comprendre le grand, & huit autres qui étoient, dit-il, aussi riches, & bâtis à-peu-près sur le même modele. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a pris le nombre des Divinités pour celui des Temples, ou qu'il a cru que les Mexiquains comptant environ deux mille Dieux, ils devoient leur avoir élevé le même nombre d'Edifices. Acosta, qu'il fait profession de suivre, n'en nomme (32) que huit avec le grand. Herrera n'en compte pas (33) plus; & Gomara dit encore plus simplement qu'il y avoit plusieurs autres Temples dans Mexico (34). On a fait

(30) Herrera, *ibid.* On se baignoit la nuit précédente; on se lavoit plusieurs fois la tête & les mains; on s'ajustoit les cheveux, & l'on ne dormoit presque point jusqu'à l'heure de la Fête, *ibid.*

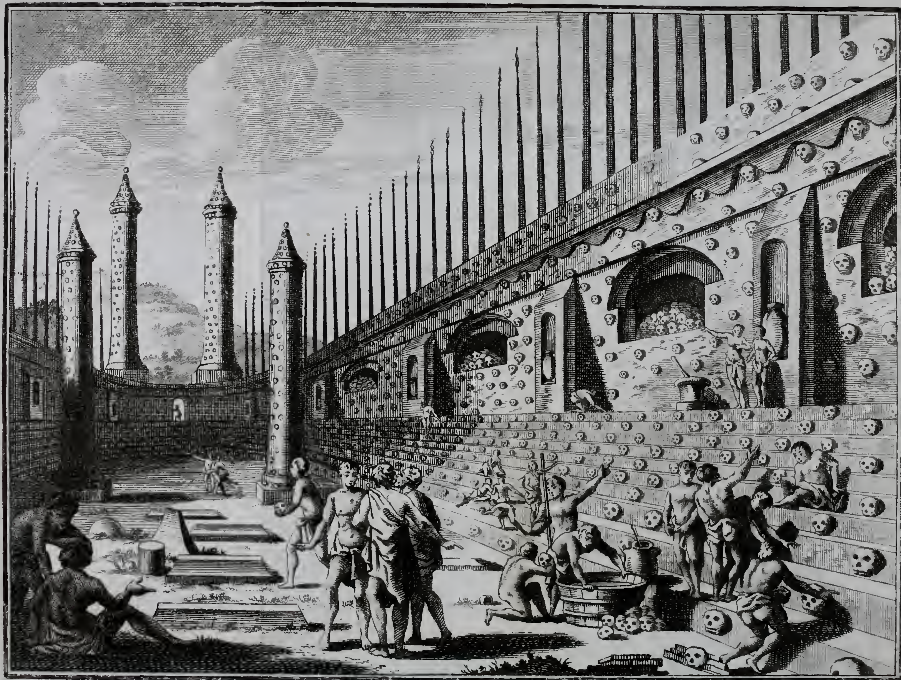
(31) Tome I. Liv. 3. Ch. 13. p. 516.

(32) Liv. 5. p. 120.

(33) Decade 3. Liv. 2. p. 76.

(34) Liv. 2, Ch. 4.

CIMETIERRE DES SACRIFICES.



Tom. XII. N.° XV.

observer aussi que dans la Description de Teutcalli, Solis avoit confondu les propriétés de quelques autres Etablissemens, politiques ou religieux. Tel est celui qu'Herrera nomme le *Cimetiere des Sacrifices*, & dont les premieres Relations Espagnoles ont donné la représentation.

Cimetiere des Sacrifices.

Quoiqu'une partie des Victimes humaines fût sacrifiée dans le grand Temple (35), & que les Mexiquains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservoient les têtes, soit comme un trophée qui faisoit honneur à leurs Victoires, soit, au jugement d'Herrera, pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu, qui contenoit cet affreux dépôt, étoit devant la principale porte du Temple, à la distance d'un jet de pierre. C'étoit une espece de Theâtre, de forme longue, bâti de pierre, à chaux & à ciment. Les dégrés par lesquels on y montoit,

(35) On ne peut s'imaginer qu'elles y fussent sacrifiées toutes, quand on considere quel en étoit quelquefois le nombre. Aussi Herrera dit ici, que ces sacrifices se faisoient dans le Cimetiere même. Cependant il dit, dans un autre lieu, qu'on sentoit, à l'entrée du Temple une puanteur insupportable, qui venoit du massacre des Victimes; qu'on frottoit de sang tous les murs des cabinets ou des Chapelles, & qu'il s'y étoit formé une croute noire, epaisse de deux doigts par le haut, & de six pouces par le bas, &c. *ubi suprà*, Ch. 17.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

étoient auſſi de pierres, mais entremêlées de têtes d'Hommes, dont les dents s'offroient en dehors. Aux côtés du Théâtre, il y avoit quelques Tours, qui n'étoient fabriquées que de têtes, en plufieurs compartimens; & de quelque côté qu'on y jettât les yeux, on ne voyoit que des images de mort. Sur le Théâtre même, plus de foixante poutres, éloignées de quatre ou cinq palmes les unes des autres, & liées entr'elles par de petites folives qui les traverfoient, offroient une infinité d'autres têtes, enfilées fucceſſivement par les temples. Le nombre en étoit ſi grand, que les Efpagnols en compterent plus de cent trente mille, fans y comprendre celles dont les Tours étoient compofées. La Ville entretenoit plufieurs perfonnes, qui n'avoient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tomboient, d'en remettre de nouvelles, & de conferver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

Sacrifices humains.

Après avoir parlé tant de fois des Sacrifices du Mexique & des Victimes humaines, on doit au Lecteur une peinture de ces déteſtables Fêtes. Tous les Hiſtoriens conviennent qu'il ne s'en trouve point d'exemple auſſi révoltant pour l'humanité, dans les plus barba-

res Nations de l'Afrique & des deux Indes. C'étoit dans la vue d'immoler paisiblement des Hommes à leurs Dieux, que les Mexiquains épargnoient le sang de leurs Ennemis pendant la guerre, & qu'ils s'efforçoient de faire un grand nombre de Prisonniers vivans. Motezuma ne fit pas difficulté d'avouer, à Cortez, que malgré le pouvoir qu'il avoit continuellement de conquerir la Province de Tlascala, il se refusoit cette gloire, pour ne pas manquer d'Ennemis, c'est-à-dire pour assurer des Victimes à ses Temples; & l'on a vu que le premier devoir des Empereurs, après leur élection, étoit d'enlever des Captifs & de les présenter au couteau des Prêtres.

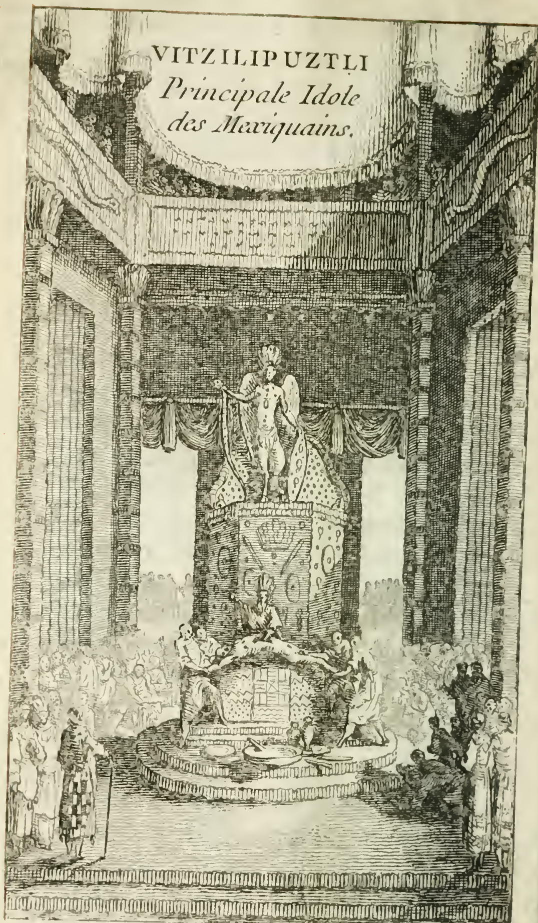
Cérémonies qui les accompagnoient.

Herrera donne les cérémonies du Sacrifice. On faisoit une longue file des Victimes, environnée d'une multitude de Gardes. Un Prêtre descendoit du Temple, vêtu d'une robbe blanche, bordée par le bas de gros floccons de fil, & portant dans ses bras une Idole composée de farine de Maïz & de miel. Elle avoit les yeux verds & les dents jaunes (36). Le Prêtre descendoit les dégrés du Temple avec

(36) Les yeux étoient de pierres vertes, très fines & les dents, des grains de maïz.

beaucoup de précipitation. Il montoit ſur une grande pierre, qui étoit comme attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la Cour, & qui ſe nommoit *Quahtixicali* (37). Il paſſoit ſur la pierre par un petit eſcalier, tenant toujours l'Idole entre ſes bras; & ſe tournant vers les Captifs, il la montroit à chacun, l'un après l'autre, en leur diſant; c'eſt ici votre Dieu. Enſuite, deſcendant de la pierre par un ſecond Eſcalier oppoſé à l'autre, il ſe mettoit à leur tête, pour ſe rendre par une marche ſolemnelle au lieu de l'exécution, où ils étoient attendus par les Miniſtres du Sacrifice. Le grand Temple en avoit ſix, qui étoient revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les piés & les mains de la Victime, le cinquiéme pour la gorge, & le ſixiéme pour ouvrir le corps. Ces Offices étoient héréditaires, & paſſoient aux Fils aînés de ceux qui les poſſédoient. Celui qui ouvroit le ſein des Victimes tenoit le premier rang, & portoit le titre ſuprême de Topilzin. Sa robbe étoit une ſorte de tunique, rouge, & bordée de floccons. Il avoit, ſur la tête, une couronne de plumes vertes & jaunes, des

(37) C'eſt-à-dire, en Mexiquain, Pierre d'Aigle.



CHEDEL DEL. SC

Tom. XII. N° VIII.

anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, & fur la lévre inférieure, un petit tuyau de pierre de couleur bleu-célefte. Son vifage étoit peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue, & renverfée par des bandes de cuir qui leur ceignoient la moitié du front. Ces bandes foutenoient de petits boucliers de papier, peints de différentes couleurs, qui ne paffoient pas les yeux. Leurs robbes étoient des tuniques blanches, entremêlées de noir. Le Topilzin avoit la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large & fort aigu. Un autre Prêtre portoit un collier de bois, de la forme d'un Serpent replié en cercle.

Auffi-tôt que les Captifs étoient arrivés à l'amphithéâtre des Sacrifices, on les faifoit monter, l'un après l'autre, par un petit efcalier, nuds, & les mains libres. On étendoit fucceffivement chaque Victime fur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier; & les quatre autres la tenoient par les piés & les mains. Alors le Topilzin appuyoit le bras gauche fur fon eftomac; & lui ouvrant le fein, de la main droite, il en arrachoit le cœur,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qu'il préſentoit au Soleil, pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit : après quoi ſe tournant vers l'Idole, qu'il avoit quittée pendant l'opération, il lui en frottoit la face, avec quelques invocations myſtérieuſes. Les autres Prêtres jettoient le corps, du haut en bas de l'eſcalier, ſans y toucher autrement qu'avec les piés ; & les dégrés étoient ſi roides, qu'il étoit précipité dans un inſtant. Tous les Captifs deſtinés au Sacrifice recevoient le même traitement juſqu'au dernier. Enſuite, ceux qui les avoient pris, & qui les avoient livrés aux Prêtres, enlevoient les corps, pour les diſtribuer entre leurs Amis, qui les mangeoient ſolemnellement. Dans toutes les Provinces de l'Empire, ce cruel uſage étoit exercé avec la même ardeur. On voyoit des Fêtes, où le nombre des Victimes étoit de cinq mille, raſſemblées ſoigneuſement pour un ſi grand jour. Il ſe faiſoit des Sacrifices à Mexico, qui coûtoient la vie à plus de vingt mille Captifs. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les guerres, le Topilzin portoit les plaintes des Dieux à l'Empereur, & lui repréſentoit qu'ils mouroient de faim. Auſſitôt on donnoit avis à tous les Caciques,

que les Dieux demandoient à manger. Toute la Nation prenoit les armes ; & sous quelque vain prétexte, les Peuples de chaque Province commençoient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques Historiens prétendent que la plûpart des Mexiquains étoient las de cette barbarie, & que s'ils n'osoient témoigner leur dégoût, dans la crainte d'offenser les Prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du Christianisme (38).

(38) Herrera, Décade 3. Chap. 16. Acosta, Liv. 5. Ch. 20 & 22. Sur ce propos, dit Acosta dans le vieux stile de son Traducteur, » Un Religieux grave en la Neuve Espagne, » me contoit que quand il » fut en ce Royaume, il » avoit demandé à un » vieil Indien, Homme » de qualité, comment les » Indiens avoient reçu la » Loi de Jesus-Christ & » laissé la leur, sans faire » davantage de preuve, » d'essai, ni de dispute sur » icelles, car il sembloit » qu'ils s'étoient changés » sans y avoir été esmeus » par raison suffisante. » L'Indien répondit, ne » crois point, Pere, que » nous prenions si inconsidérément cette Loi » comme tu dis, parce » que je t'apprens que » nous étions déja mécontens des choses que » les Idoles nous commandoient, & que nous » avions déja parlé de les » laisser & prendre une » autre Loi. Et comme » nous trouvâmes que celle » que vous prêchiez n'avoit point de cruautés, » & qu'elle nous étoit convenable, juste & bonne, » nous entendîmes & crûmes que c'étoit la vraie » Loi, & ainsi la reçûmes » fort volontairement. *Ibidem.* Le même Ecrivain observe qu'après tout les Mexiquains étoient moins cruels que les Péruviens, qui sacrifioient leurs propres Enfans. *Ibid.*

Autres Sacrifices.

Ecorchement d'Hommes.

Il y avoit d'autres Sacrifices, qui ne se faisoient qu'à certaines Fêtes, & qui se nommoient *Racaxipe Velitzli*, c'est-à-dire, Ecorchement d'Hommes. On prenoit plusieurs Captifs, que les Prêtres écorchoient réellement; & de leur peau ils revêtoient autant de Ministres subalternes, qui se distribuoient dans tous les quartiers de la Ville, en chantant & dansant à la porte des Maisons. Chacun devoit leur faire quelque libéralité; & ceux qui ne leur offroient rien étoient frappés au visage, d'un coin de la peau, qui leur laissoit quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissoit que lorsque le cuir commençoit à se corrompre, donnoit le tems aux Prêtres d'amasser de grandes richesses. Dans quelques autres Fêtes, on faisoit un défi entre le Sacrificateur & la Victime. Le Captif étoit attaché, par un pié, à une grande roue de pierre. On l'armoit d'une épée & d'une rondache. Celui qui s'offroit pour le sacrifier paroissoit avec les mêmes armes; & le combat s'engageoit à la vue du Peuple. Si le Captif demeuroit Vainqueur, non-seulement il échapoit au Sacrifice, mais il recevoit le titre & les honneurs que les Loix du Pays accordoient aux plus fameux Guerriers,

Combat entre le Sacrificateur & la Victime.

& le Vaincu servoit de Victime. Enfin l'usage qu'on a décrit, en parlant des Mosquites, & que Lussan traite de singulier, s'observoit aussi chez les Mexiquains ; c'est-à-dire, que dans les grands Temples on nourrissoit pendant toute l'année un Esclave qui représentoit la principale Idole, & dont le sort, après avoir joui des honneurs de l'adoration, étoit d'être sacrifié, à la fin de son regne (39).

Esclave révéré comme un Dieu.

L'ordre des Fêtes religieuses n'étoit pas moins bisarre. La principale, qui se faisoit à l'honneur du Dieu Vitzilipuztli, étoit célebrée réguliérement au mois de Mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes Filles consacrées au service du Temple, paîtrissoient, avec du miel, de la farine de maïz, dont on faisoit une grande Idole. Tous les Seigneurs assistoient à la composition. Ensuite, on paroit l'Idole d'habits & d'ornemens magnifiques. On la plaçoit dans un fauteuil bleu, posé sur un brancard, avec des allonges qui le rendoient facile à porter. Le jour de la Fête, aux premiers rayons du Soleil, toutes les jeunes Filles paroissent au Temple, vêtues de robbes blanches,

Fêtes religieuses.

(39) Acosta, Liv. 5. Chapitre 21 ; Herrera, *ubi suprà*.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

couronnées de maïz, rôti avec des bracelets de grains de maïz enfilés, le reſte des bras couvert juſqu'au poignet, de plumes rouges, & les joues peintes de vermillon. On les nommoit, pendant tout ce jour, Sœurs du Dieu dont elles animoient le culte. Elles portoient l'Idole, ſur un brancard, juſqu'à la cour du Temple. De jeunes Hommes la recevoient de leurs mains, pour l'aller placer au pié des grands dégrés, où le Peuple venoit ſe proſterner devant elle, en ſe mettant ſur la tête un peu de terre, que chacun devoit prendre ſous ſes piés. La Proceſſion commençoit alors, vers la Montagne de Chapultepeque. On y faiſoit un Sacrifice qui duroit peu. Avec la même précipitation, l'Aſſemblée ſe rendoit dans un autre lieu, nommé Atlacuya, célébre par les traditions de leurs Ancêtres, & de-là dans une troiſiéme ſtation, qui ſe nommoit Cuyoacan. On revenoit à Mexico ſans s'arrêter ; & cette Proceſſion, qui étoit de quatre lieues, devoit ſe faire en quatre heures ; d'où lui venoit le nom d'*Ypaina*, qui ſignifie chemin precipité. Les jeunes Hommes portoient le brancard au pié des grands dégrés, où ils l'avoient pris, & l'élevoient au ſommet

du Temple avec un grand appareil de poulies & de cordes, au bruit de toutes ſortes d'inſtrumens. Les adorations du Peuple redoubloient pendant cette cérémonie. L'Idole étoit poſée dans une riche caſſette, au milieu des parfums & des fleurs. Dans l'intervalle, de jeunes Filles apportoient des morceaux de la même pâte dont elles avoient fait la Statue, paîtris en forme d'os, qu'elles nommoient la chair de Vitzilipuztli. Les Sacrificateurs venoient à leur côté, parés de guirlandes & de bracelets de fleurs, faiſant porter à leur ſuite les figures de leurs Dieux & de leurs Déeſſes. Ils ſe plaçoient autour des morceaux de pâte, qu'ils béniſſoient par des chants & des invocations. Cette bénédiction étoit ſuivie des Sacrifices; & dans une ſi grande ſolemnité, le nombre des Victimes étoit toujours plus grand qu'aux autres Fêtes. Il ſe faiſoit, pendant ce tems-là, des danſes & d'autres cérémonies dans la cour du Temple. Les jeunes Filles chantoient au ſon d'un tambour; & tous les Seigneurs répondoient à leurs chants, en maniere de chœur. Le Peuple jouiſſoit du ſpectacle, mais à quelque diſtance, & ne s'y mêloit que par ſes acclamations. Après les Sacrifices, on voyoit revenir

les Prêtres, qui se mettoient à couper en pieces tous les morceaux de pâte, & qui les distribuoient ensuite au Peuple, sans distinction d'âge & de sexe. Chacun recevoit le sien avec des apparences de piété qui alloient jusqu'aux larmes, le mangeoit avec la même dévotion, & croyoit avoir mangé la chair de son Dieu. On en portoit même aux Malades. C'étoit un péché du premier ordre, de prendre quelqu'autre nourriture avant midi. Tout le monde étoit averti de s'en garder ; & chacun prenoit soin de cacher jusqu'à l'eau, pour en priver les enfans. La solemnité finissoit par un sermon du grand Prêtre, qui recommandoit l'observation des Loix & des cérémonies (40).

(40) Herrera, *ubi sup.* Chap. 17. Acosta, Liv. 5. Ch. 24. On auroit eu peine à rapporter cette espece d'imitation du plus saint de nos Sacremens, sur tout autre témoignage que celui du Pere Acosta Mais il insiste sur ces récits, avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver une preuve de la sainteté même de nos institutions, dans la malice de l'Esprit d'erreur à les contrefaire » Par cela seul, dit-il, on » voit clairement vérifié » que Satan s'efforce au» tant qu'il peut d'usurper » pour soi l'honneur & le » service qui est dû à Dieu » seul, quoiqu'il y mêle » toujours ses cruautés & » ses ordures. Il pousse cette idée beaucoup plus loin, lorsqu'il prétend reconnoître, dans diverses pratiques de l'idolâtrie Indienne, les Sacremens de la Pénitence & de l'Extrême-Onction, la Confession auriculaire, le Mystere de la Sainte Trinité, & la plupart des objets de notre Foi. *Ibidem.* Ch. 25, & suivans.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Toxcoatl ou Fête du Jubilé.

De quatre en quatre ans, les Mexiquains célébroient une Fête, qu'Acosta nomme Jubilé (41). Elle commençoit le 10 de Mai, & sa durée étoit de neuf jours. Un Prêtre sortoit jouant d'une flûte, & se tournoit successivement vers les quatre parties du Monde. Ensuite, s'inclinant vers l'Idole, il prenoit de la terre & la mangeoit. Le Peuple faisoit la même chose après lui, en demandant pardon de ses péchés, & priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les Soldats demandoient la victoire dans leurs guerres, & des forces pour enlever un grand nombre de Prisonniers qu'ils pûssent offrir aux Dieux. Ces prieres se faisoient pendant huit jours, avec des gémissemens & des larmes. Le neuviéme, qui étoit proprement celui de la Fête, on s'assembloit dans la cour du grand Temple ; & le principal objet de la dévotion publique étoit de demander de l'eau : ce qui faisoit donner à cette Fête le nom de *Toxcoatl*, qui signifie sécheresse. Quatre Prêtres portoient l'Idole autour du Temple sur un brancard, & les autres lui présentoient de l'encens ; tandis que le Peuple se frappoit les épaules avec un fouet de

(41) *Ubi suprà*, Chap. 29.

cordes. Après cette proceſſion, le Temple étoit parſemé de fleurs, & l'Idole demeuroit découverte juſqu'au ſoir. On lui offroit diverſes ſortes de pierreries, de la ſoie, des fruits & des Cailles. Tout le monde ſe retiroit, vers l'heure du dîner, à l'exception des Femmes qui avoient fait vœu de ſervir l'Idole pendant ce jour, & des Miniſtres ordinaires du Temple, qui continuoient leurs cérémonies. Au retour du Peuple, on faiſoit paroître le Captif qui avoit repréſenté l'Idole pendant cette année; on le ſacrifioit, avec des chants & des danſes. Enſuite, on plaçoit quelques mets devant l'Idole; & toute l'Aſſemblée ſe retirant à quelque diſtance, les jeunes gens couroient pour s'en ſaiſir. Il y avoit des prix, pour les quatre premiers qui arrivoient; & juſqu'au renouvellement de la même Fête, ils obtenoient pluſieurs marques de diſtinction. A la fin du jour & des cérémonies, les Filles & les Garçons qui avoient ſervi le Temple ſe retiroient dans leurs familles, comme à l'expiration du terme. Ils pouvoient alors s'engager dans le Mariage; mais ceux qui prenoient leur place les pourſuivoient avec de grands cris, en leur jettant des pelotes d'herbe, & leur re-

prochant d'abandonner le ſervice des Dieux (42).

Fête des Marchands.

Les Marchands avoient une Fête annuelle, qui portoit leur nom, & qui s'obſervoit à l'honneur de *Quatzalcoatl*, Dieu des Marchandiſes. Quarante jours avant la célébration, ils achetoient un Captif, de belle taille. Ils le paroient de l'habit de l'Idole ; & dans cet intervalle, ils s'attachoient ſoigneuſement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'Etang du Temple. Il étoit traité avec toutes ſortes d'honneurs & de friandiſes. La nuit, on le tenoit enfermé dans une cage, & pendant le jour, on le conduiſoit par la Ville, au milieu des chants & des danſes. Neuf jours avant le Sacrifice, deux Prêtres venoient lui annoncer ſon ſort. Il devoit répondre qu'il l'acceptoit avec ſoumiſſion. S'il s'en affligeoit, ſon chagrin paſſoit pour un mauvais augure ; & les Prêtres faiſoient diverſes cérémonies, par leſquelles on ſuppoſoit qu'ils avoient changé ſes diſpoſitions. Le Sacrifice ſe faiſoit à minuit, & ſon cœur étoit offert à la Lune. On portoit le corps chez le principal Marchand. Il y étoit rôti, & préparé avec divers aſſaiſonne-

(42) Herrera, Décade 3. Chap. 17.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

mens. Les Convives dansoient, en attendant le Festin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient saluer l'Idole au lever du Soleil ; & continuant leurs réjouissances pendant le reste du jour, ils paroissoient déguisés en diverses formes ; les uns d'Oiseaux, de Papillons, de Grenouilles, de Guêpes, & d'autres insectes ; les autres, de Boiteux, de Manchots & d'Estropiés. Ils faisoient des récits agréables de leurs accidens, ou de leur métamorphose, & la Fête se terminoit par des danses (43).

Prêtres du Mexique.

Outre les six Sacrificateurs du grand Temple, dont la succession étoit héréditaire, chaque Quartier & chaque Temple avoient leurs Prêtres, qui étoient appellés à cet Office par élection, ou qui s'y consacroient, dans leur jeunesse, par un vœu particulier. Leur fonction ordinaire étoit d'encenser les Idoles. Ils renouvelloient cet exercice quatre fois le jour ; c'est-à-dire, au lever du Soleil, à midi, au Soleil couchant & à minuit. A chacune de ces heures, on entendoit dans les Temples le son des trompettes, des

(43) Ceux, à qui ces trois Fêtes ne suffiront pas, en trouveront plusieurs autres dans les Histoires & les Relations qu'on a citées.

tambours & d'autres inſtrumens, qui formoient un bruit fort lugubre. C'étoit le ſignal auquel le Prêtre, déſigné pour la ſemaine, ſe mettoit en marche, vêtu d'une robbe blanche, avec ſon encenſoir à la main. Il prenoit du feu, dans un grand braſier qui brûloit continuellement devant l'Autel ; & de l'autre main il tenoit un vaiſſeau, dans lequel étoit l'encens. Il encenſoit ſeul, quoiqu'il fût accompagné de tous ſes Collegues. Enſuite, on lui préſentoit un linge, dont il frottoit l'Autel & les rideaux. Après cette cérémonie, ils alloient enſemble dans un lieu ſecret, où ils faiſoient quelque rude pénitence, telle que de ſe meurtrir la chair, & de ſe tirer du ſang de quelque partie du corps. L'Office de la nuit s'obſervoit ſcrupuleuſement. Chaque Temple avoit ſes revenus ; & les Prêtres étoient bien payés pour les rigueurs qu'ils exerçoient ſur eux-mêmes. D'ailleurs, on a déja remarqué qu'une partie commune de la piété des Mexiquains conſiſtoit à ſe tirer du ſang.

L'uſage des Prêtres étoit de s'oindre, depuis les piés juſqu'à la tête, & les cheveux mêmes, d'une graiſſe claire & liquide, qui leur faiſoit croître le poil dans toutes les parties du corps, & qui

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le faisoit dresser comme le crin des Chevaux. Ils en étoient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur étoit pas permis de le couper jusqu'à la mort, ou du moins jusqu'à leur derniere vieillesse, où ceux qui vouloient quitter leur profession étoient exempts de toute sorte de travail, & jouissoient d'une distinction proportionnée à l'opinion qu'on avoit de leur vertu. Ils tressoient leurs cheveux avec des bandes de coton, larges de six doigts. L'encens qu'ils employoient ordinairement n'étant que de la résine, leur teint, naturèllement basanné, en devenoit presque noir. Lorsqu'ils alloient rendre hommage aux Idoles qu'ils tenoient dans des Caves, dans des bois touffus, ou sur les Montagnes, ils s'y disposoient par une autre onction, composée de la cendre de plusieurs Bêtes venimeuses, de tabac & de suie, paîtris ensemble (44). Le

(44) Acosta nous donne exactement cette étrange composition. Ils prenoient, dit il, des Araignées, des Scorpions, des Cloportes, des Salamandres, des Viperes, qu'ils faisoient amasser par de jeunes Garçons; ils les brûloient au brasier du Temple jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en cendres, puis les mettoient en des mortiers avec beaucoup de tabac, ou betun. Avec cette cendre, ils mettoient quelques Scorpions, Araignées & Cloportes vives, mêlant le tout ensemble; puis ils y mettoient d'une semence toute moulue, qu'ils appelloient Ololuchqui, de quoi les Indiens font un

Peuple étoit persuadé que cette préparation les élevoit au-dessus du commun des hommes & les mettoit en commerce avec les Dieux. Il y a même assez d'apparence que leur propre imagination se remplissoit de la même idée, car ils perdoient alors toute sorte de crainte; & se croyant respectés de toute la nature, ils se hasardoient la nuit au milieu des Bois les plus sauvages, dans la confiance que les Tigres, les Ours & les Lions ne pouvoient leur nuire. Ils employoient aussi cette espece de bitume, pour fortifier les Enfans & pour guérir les Malades. Toute la Nation en vantoit les effets. Un Historien juge que sa vertu pouvoit venir du tabac, & des autres mêlanges, dont la plupart avoient quelque propriété salutaire.

L'enceinte du grand Temple de Me-

breuvage pour se procurer des visions, parce que l'effet de cette herbe est de priver l'Homme du sens. Ils mouloient aussi avec ces cendres, les Vers noirs & vêlus, desquels le poil seulement est venimeux, & ramassant tout cela ensemble avec du noir ou fumée de résine, ils le mettoient en de petits pots, qu'ils posoient devant l'Idole, dont ils disoient que c'étoit la viande. Aussi nommoient-ils cela, dans leur langue, manger divin. Etant barbouillés de cette pâte, ils perdoient toute crainte, & prenoient un esprit de cruauté. Liv. 5. Chap. 26. On a vu que suivant Herrera, l'onction étoit claire & liquide.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Monasteres Mexiquains.

xico contenoit deux Monasteres, ou deux Maisons de retraite; l'une de jeune Filles, entre douze & treize ans, & l'autre de jeunes Garçons. Ces deux Etablissemens, qui regardoient le service du Temple, étoient vis-à-vis l'un de l'autre, mais sans aucune communication. Ils avoient leurs Supérieurs du même sexe. L'emploi des Filles étoit d'apprêter à manger pour les Idoles, c'est-à-dire pour les Prêtres, ausquels il n'étoit permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'Autel. La plûpart de ces alimens étoient une espece de Beignets, les uns paîtris en forme de mains & de piés, d'autres en maniere de Tourteaux, ordinairement de maïz & de miel, & quelquefois fricassés avec des légumes & d'autres herbes. Ces jeunes Filles se faisoient couper les cheveux, en entrant au service des Idoles; ensuite, on leur permettoit de les laisser croître. Elles se levoient la nuit, pour prier, & pour se tirer du sang, dont elles étoient obligés de se frotter les joues; mais elles se lavoient aussi-tôt, avec de l'eau consacrée par les Prêtres. Leur habillement étoit une robbe blanche. On les occupoit à faire de la toile pour le Temple. Elles étoient élevées

d'ailleurs dans une ſi grande retenue, que leurs moindres fautes étoient punies avec la derniere rigueur ; & la mort étoit infaillible pour celles qui manquoient à l'honneur. S'il ſe trouvoit, dans le Temple, quelque choſe de rongé par un Rat ou une Souris, c'étoit un ſigne de la colere du Ciel, qui faiſoit juger qu'il étoit arrivé quelque déſordre parmi les jeunes Religieuſes. On recherchoit les Coupables ; & malheur, dans ces circonſtances, à celles qui étoient ſoupçonnées de quelque déréglement. On ne recevoit dans ce Monaſtere, que des Filles de Mexico. Leur clôture duroit un an, au bout duquel elles ſortoient pour ſe marier.

Les jeunes Garçons devoient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avoient les cheveux coupés en couronne, & ne les laiſſoient croître que juſqu'à la moitié de l'oreille, mais plus longs ſur la nuque du cou juſqu'à les pouvoir mettre en treſſe. Leur nombre étoit de cinquante, & leur clôture ne duroit qu'un an, comme celle des Filles. Mais ils étoient aſſujettis dans cet eſpace, aux plus rigoureuſes loix de la chaſteté, de l'obéiſſance & de la pauvreté. Leur office particulier étoit de ſervir les Prêtres dans tout ce qui concernoit

le culte. Ils balayoient les lieux ſaints. Ils fourniſſoient de bois le braſier qui brûloit ſans ceſſe devant la grande Idole. La modeſtie leur étoit recommandée ſi ſoigneuſement, que c'étoit un crime pour eux de lever les yeux devant une Femme. On les employoit à demander l'aumône, dans les maiſons de la Ville. Ils marchoient quatre ou ſix enſemble d'un air humble & mortifié. Cependant, s'ils n'obtenoient rien de la charité d'autrui, ils avoient droit de prendre ce qui leur étoit néceſſaire pour ſe nourrir; parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on ſuppoſoit leurs beſoins toujours preſſans. On ſavoit d'ailleurs que leur pénitence étoit continuelle. Ils étoient chargés de ſe lever la nuit pour faire retentir les trompettes & les autres inſtrumens. Ils veilloient ſucceſſivement autour de l'Idole, dans la crainte que le braſier ne s'éteignît. Ils aſſiſtoient à l'encenſement des Prêtres; après lequel ils entroient auſſi dans un lieu qui leur étoit deſtiné, pour s'y tirer du ſang avec des pointes aigües, & s'en frotter les temples juſqu'au bas des oreilles. Leur habit étoit un cilice blanc, mais fort âpre.

A certaines Fêtes de l'année, les Prêtres du grand Temple & tous les

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

jeunes Religieux du Monaſtere s'aſſembloient dans un lieu environné de ſiéges, armés de cailloux pointus & d'autres lancettes, avec leſquelles ils ſe tiroient, depuis l'os de la jambe juſqu'au mollet, quantité de ſang, dont ils devoient non-ſeulement ſe frotter les temples, mais enſanglanter les lancettes. Ils les fichoient enſuite dans des boules de paille, entre les creneaux de la cour, afin que le Peuple jugeât de leur ardeur pour la Pénitence. Le lieu où ils ſe baignoient, après cette opération, portoit le nom d'*Ezapan*, qui ſignifie eau de ſang. Une même lancette ne ſervant jamais deux fois, ils en avoient un grand nombre en réſerve. Avant les mêmes Fêtes, ils jeunoient rigoureuſement cinq ou ſix jours; ils ſe réduiſoient à l'eau, ils dormoient peu, ils ſe mortifioient le corps par de fréquentes diſciplines. On a vu que le Peuple avoit auſſi cet uſage aux Proceſſions ſolemnelles, ſurtout pendant la Fête du Toxcoatl, ou du Jubilé. Leurs diſciplines étoient compoſées de fil de Maguey (45), toutes neuves, longues d'une braſſe, & terminées par des nœuds, dont ils

(45) Le Traducteur d'Herrera veut que ce ſoit l'[illegible] *Beuf.*

se donnoient de grands coups sur les épaules. Quoique les Prêtres ne fussent obligés, par aucune loi, de se priver du commerce des Femmes, ils y renonçoient dans ces grandes occasions ; & quelques-uns s'y formoient des obstacles invincibles, par des blessures volontaires, qui leur ôtoient, pour quelque tems, l'usage & le goût du plaisir (46).

Funerailles.

Le soin des funerailles appartenoit aussi aux Prêtres ; mais leur méthode n'avoit rien d'uniforme, & dépendoit presque toujours de la derniere volonté des Mourans. Les uns vouloient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maisons. D'autres se faisoient porter dans les Montagnes, à l'imitation des Empereurs, qui avoient leurs Tombeaux dans celle de Chapultepeque. D'autres ordonnoient que leurs corps fussent brûlés, & que leurs cendres fussent enterrées dans les Temples, avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux. Aussi-tôt qu'un Mexiquain avoit rendu l'ame, on appelloit les Prêtres de son quartier, qui le mettoient à terre de leurs propres mains, assis à la maniere du Pays, &

(46) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 16 ; Acosta, Liv. 5. Chap. 17 & suiv. Gomara, Liv. 2.

revêtus de ses meilleurs habillemens. Dans cette posture, ses Parens & ses Amis venoient le saluer & lui faire des présens. Si c'étoit un Cacique, ou quelque autre Seigneur, on lui offroit des Esclaves, qui étoient sacrifiés sur le champ, pour l'accompagner dans un autre Monde. Chaque Seigneur ayant une espece de Chapelain, pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuoit aussi ce Prêtre domestique & les principaux Officiers qui avoient servi dans la même Maison; les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur Maître, les autres pour lui servir de cortege; & c'étoit dans la même vue que toutes les richesses du Mort étoient enterrées avec lui. Si c'étoit un Capitaine, on faisoit autour de lui des amas d'armes & d'enseignes. Les obseques duroient dix jours, & se célébroient par un mêlange de pleurs & de chants. Les Prêtres chantoient une sorte d'Office des Morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, & levoient plusieurs fois le corps, avec un grand nombre de cérémonies. Ils faisoient de longs encensemens. Ils jouoient des airs lugubres sur le tambour & la flûte. Celui, qui tenoit le premier rang, étoit revêtu des habits

de l'Idole que le Seigneur mort avoit particuliérement honorée, & dont il avoit été comme l'image vivante : car chaque Noble repréfentoit une Idole ; & de là venoit l'extrême vénération que le Peuple avoit pour la Nobleffe. Lorfqu'on brûloit le corps, un Prêtre recueilloit foigneufement fes cendres ; & fe couvrant d'un habit terrible (47), ils les remuoit long-tems avec le bout d'un bâton, & d'un air qui répandoit la frayeur dans toute l'Affemblée (48).

Obfeques de l'Empereur.

Lorfque l'Empereur paroiffoit atteint d'une maladie mortelle, on mettoit des mafques fur la face des principales Idoles, & cette cérémonie duroit jufqu'à fa mort ou fa guérifon. S'il mouroit, on en donnoit avis auffi-tôt à toutes les Provinces de l'Empire, non-feulement pour rendre le deuil public, mais pour

(47) » Incontinent, dit » Acofta, fortoit un Prê- » tre en habits & orne- » mens de Diable, ayant » des bouches & des yeux » de miroirs à toutes les » jointures, avec des geftes » & des repréfentations » terribles.

(48) Herrera, *ubi fup.* Chap. 18 ; Acofta, Liv. 5. Chap. 8. Gomara dit que ceux qui ne mouroient pas d'une mort naturelle, étoient enterrés fous un habit qui défignoit leur genre de mort. » Celui » qui mouroit pour adul- » tere étoit vêtu comme » le Dieu de la Luxure, » qui fe nommoit *Tlaxo-* » *teutl* ; celui qui étoit » noyé, comme *Tlaloc*, » Dieu de l'Eau ; celui qui » mouroit d'ivrognerie, » comme *Ometochtli*, Dieu » du Vin. Le Soldat étoit » vêtu comme *Vitzilipuztli* Liv. 2 Chap 79.

convoquer tous les Seigneurs & tous ceux qui composoient le cortege à la cérémonie des funerailles. Ceux, qui n'étoient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort, devoient s'y rendre les premiers. C'étoit en leur présence, qu'après avoir lavé le corps, & l'avoir parfumé pour le garantir de toute pourriture, on le plaçoit assis sur une natte, où il étoit veillé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémissemens. On coupoit une poignée de ses cheveux, qui se conservoit sous une Garde, pour l'usage qu'on en devoit faire. On lui mettoit, dans la bouche, une grosse émeraude ; & dans la posture où il étoit, on lui couvroit les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avoit son allusion. Par-dessus, on attachoit la devise de l'Idole qui étoit l'objet particulier de son culte, ou dont il avoit été l'image. On lui couvroit le visage d'un masque, enrichi de perles & de pierres précieuses. Ensuite on tuoit, pour premiere Victime, l'Officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du Palais ; afin que le voyage du Monarque dans un autre Monde ne se fît point dans les ténébres, ni sur une route où son odorat fût blessé. Alors on portoit le corps au grand Tem-

ple ; & tous ceux qui accompagnoient le cortege étoient obligés de donner des marques extérieures d'affliction, par des cris ou des chants lugubres. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés ; & tous les Domestiques du Palais portoient des Masses, des Enseignes & des Panaches. On arrivoit dans la cour du Temple, où l'on trouvoit un grand bucher, auquel les Prêtres mettoient le feu ; & pendant que la flamme s'y répandoit, le grand Sacrificateur proféroit, d'une voix plaintive, des prieres & des invocations. Enfin, lorsque le bucher étoit bien allumé, on y jettoit le corps, avec tous les ornemens dont il étoit couvert ; & dans le même instant, chacun y jettoit aussi ses Armes, ses Enseignes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On y jettoit un Chien, pour annoncer par ses aboyemens l'arrivée de l'Empereur, dans les lieux par lesquels il devoit passer. C'étoit alors que les Prêtres commençoient le grand Sacrifice. Il falloit que le nombre des Victimes fût au moins de deux cens. On leur ouvroit la poitrine, pour en arracher le cœur, qui étoit jetté aussi-tôt dans le feu ; & les corps étoient déposés dans des Charniers, sans qu'il fût permis d'en manger la

chair. Ceux qui avoient l'honneur d'être sacrifiés étoient non-seulement des Esclaves, mais des Officiers du Palais, entre lesquels il y avoit aussi plusieurs Femmes. Le lendemain on se rassembloit, après avoir fait garder le bucher pendant toute la nuit. On ramassoit la cendre du corps, sur-tout les dents, qui ne se consumoient point par le feu, & l'émeraude qu'on avoit enfoncée dans la bouche. Les Prêtres mettoient ces respectables dépouilles dans un vase, qu'ils portoient solemnellement à la Montagne de Chapultepeque. Ils les y renfermoient, avec la poignée de cheveux, & quelques autres qu'on avoit coupés à l'Empereur le jour de son Couronnement & qu'on gardoit toujours pour cette derniere cérémonie, sous une petite voute, dont l'intérieur étoit revêtu de bisarres peintures. Ils en bouchoient soigneusement l'entrée; & par-dessus, ils plaçoient une Statue de bois, qui représentoit assez naturellement la figure du Mort. Les solemnités continuoient l'espace de quatre jours, pendant lesquels ses Femmes, ses Filles & ses plus fideles Sujets venoient faire de grandes offrandes, qu'ils mettoient devant la voute, sous les yeux de la Statue. Le cinquiéme

jour, les Prêtres faisoient un Sacrifice de quinze Esclaves. Le vingtiéme, ils en sacrifioient cinq ; trois, le soixantiéme ; & neuf, vingt jours après, pour terminer la cérémonie (49).

Obseques du Cacique de Mechoacan

Celle du Mechoacan, pour les funérailles du Cacique, avoit quelques circonstances d'une singularité extraordinaire. Lorsque ce Prince, dont la puissance n'étoit guéres inférieure à celle de l'Empereur du Mexique, se sentoit proche de la mort, son unique soin étoit de nommer entre ses Enfans, celui qu'il destinoit à lui succéder. Ensuite, l'Héritier qu'il s'étoit donné assembloit tous les Seigneurs de la Province, & tous ceux qui avoient exercé quelque Emploi sous l'autorité de son Pere. Ils commençoient par lui apporter des présens, qui passoient pour une reconnoissance de ses droits. Si le Cacique n'étoit pas mort, ses anciens Sujets ne paroissoient plus devant lui. Son appartement étoit fermé avec soin, & l'on mettoit sur la porte sa devise & ses armes. Aussi-tôt qu'il avoit rendu le dernier soupir, il se formoit une Assemblée fort nombreuse de l'ancienne Cour, & de tous ceux qui avoient été convoqués. Leur premier devoir

(49) Gomara, *ubi suprà*, Liv. 2. Chap. 80.

étoit de pouſſer enſemble des cris & des gémiſſemens, avec d'autres marques de douleur que l'Hiſtorien nomme un deuil merveilleux. Après ce lugubre exorde, on leur ouvroit la porte de l'appartement. Ils y entroient. Chacun touchoit le Mort, de la main, & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettoit une chauſſure de peau de Chevreuil, qui étoit celle des Caciques. On lui attachoit aux genoux des ſonnettes d'or, des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierre précieuſes au cou, & des pendans aux oreilles. Ses levres mêmes étoient couvertes de pierreries; & ſes épaules, de pluſieurs treſſes des plus belles plumes. Dans cette parure, on le plaçoit aſſis ſur une eſpece de litiere découverte, avec un arc & des fléches d'un côté, & de l'autre une grande Figure artificielle, qui repréſentoit l'Idole à laquelle il avoit été le plus attaché, & qu'on ſuppoſoit empreſſée alors à récompenſer ſa piété. Pendant ce tems-là, ſon Succeſſeur nommoit ceux qui devoient aller ſervir ſon Pere dans un autre Monde. Quelques-uns regardoient comme une faveur d'être choiſis pour ce miniſtere, & d'autres s'affligeoient de

leur ſort ; mais on prenoit ſoin de leur faire avaller auſſi-tôt toutes ſortes de viandes & de liqueurs, pour les fortifier contre la crainte & les autres foibleſſes de la nature. On choiſiſſoit particuliérement ſept Femmes, d'une haute naiſſance ; l'une pour garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux ; une autre, pour lui préſenter la coupe ; la troiſiéme, pour laver ſon linge, & les quatre autres pour divers offices. Outre les Victimes nommées par le nouveau Cacique, on raſſembloit pour le Sacrifice un grand nombre d'Eſclaves, & de perſonnes libres. Chaque condition étoit obligée de fournir une Victime, de ſon Ordre, ſans compter celles qui avoient le courage de s'offrir volontairement. On apportoit beaucoup de ſoin à les laver. On leur teignoit le viſage de jaune. On leur mettoit ſur la tête une couronne de fleurs ; & ſurtout, on les enivroit aſſez pour ne rien craindre de leur inconſtance. La marche funebre commençoit par cette troupe de Malheureux, qui paroiſſant fermer les yeux ſur le terme, faiſoient retentir leurs inſtrumens d'os & de coquilles, comme dans une Fête de joie. Gomara, qui les avoit entendus, obſerve néanmoins que le ſon de cette muſi-

que étoit triste. Après eux, venoient les Parens du Mort. La litiere étoit portée par les principaux Seigneurs du Pays, & suivie de tous les autres, qui chantoient une espece de Poésie fort triste, sur des airs aussi mélancoliques. Ceux qui avoient possédé des emplois s'avançoient ensuite; & la marche étoit fermée par les Domestiques du Palais, chargés tous d'Enseignes & d'Eventails de plumes. Une multitude infinie de Peuple, qui formoit comme un cercle autour du Convoi, troubloit moins l'ordre, qu'elle ne servoit à l'entretenir, par le soin qu'elle avoit de veiller sur les Victimes, & de fermer le passage à celles qui auroient voulu se sauver par la fuite.

On fait une pâte & une Idole, de sa cendre.

Cette Procession partoit à minuit, éclairée d'une infinité de flambeaux. Les rues de la Ville avoient été nettoyées avec mille formalités superstitieuses. En arrivant au Temple, on faisoit quatre fois le tour d'un grand bucher, qui se trouvoit prêt à recevoir le feu de la main des Prêtres. Le corps étoit placé au sommet, dans sa litiere, & brûlé avec tous ses ornemens. Pendant qu'il étoit en proie aux flammes, on assommoit toutes les Victimes; & sans les ouvrir, comme à Mexico, on

les enterroit derriere le mur du Temple. A la pointe du jour, les Prêtres ramassoient la cendre & les os du Cacique. Ils y joignoient l'or fondu, les pierreries calcinées, & tout ce qu'ils pouvoient recueillir du corps & de sa parure. Ces restes étoient portés dans le Temple, & bénis avec des invocations & des cérémonies mysterieuses, après lesquelles on y mêloit différentes sortes de pâte, pour en composer une grande Idole de forme humaine, qu'on paroit de plumes, de colliers, de bracelets & de sonnettes d'or; & l'ayant armée d'un arc, de fléches & d'un bouclier, on la présentoit dans cet état aux adorations du Peuple. Ensuite les Prêtres ouvroient la terre, au pié des dégrés du Temple. Ils faisoient une large fosse, dont toutes les parties intérieures étoient aussi-tôt revêtues de nattes. Ils y dressoient un lit, sur lequel ils plaçoient la Statue, les yeux tournés au Levant. On suspendoit, autour d'elle, plusieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fléches & des panaches. On mettoit près du lit, quantité de bassins, de plats & de vases. Le reste de l'espace étoit rempli de coffres, pleins de robbes, de joyaux & d'alimens. Enfin les Prêtres couvroient la

foſſe, d'un grand couvercle de terre, au-deſſus duquel on plaçoit diverſes figures, qui ſembloient veiller à la conſervation d'un ſi reſpectable monument. Il paroît qu'après la Conquête même, les Eſpagnols ne purent abolir tout-d'un-coup cet uſage. Mais il a cedé, par dégrés, aux inſtructions du Chriſtianiſme, avec les autres ſuperſtitions de l'Idolâtrie (50).

FIGURE, HABILLEMENT, Caractere, Uſages, Mœurs, Arts & Langues des Mexiquains.

Changement que les Mexiquains ont éprouvé.

QUOIQUE l'eſpace d'environ deux ſiécles n'ait pu mettre beaucoup de changement dans les qualités naturelles des Mexiquains, la domination & le commerce de l'Eſpagne ayant preſqu'entiérement changé leurs uſages, il n'eſt pas ſurprenant qu'une ſi grande révolution, dans leurs habitudes morales, ait eu quelque influence ſur le fond de leur caractere & ſur leur figure même, qui dépendent aſſez ſouvent, dans les Hommes, des occupations & du genre de vie dans leſquels ils ſe trouvent engagés. Auſſi les peintures des Hiſtoriens & des Voyageurs différent-elles beau-

(50) Gomara, *ibid.* Chap. 81.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

coup, ſuivant la différence des tems. On lit, dans les premieres Relations, que les Hommes du Mexique étoient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tiroit ſur celle du poil de Lion; qu'ils avoient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats & diverſement coupés; qu'ils étoient ſans barbe, ou qu'ils en avoient fort peu, parce qu'ils ſe l'arrachoient, ou qu'ils s'oignoient la peau, d'un onguent qui l'empêchoit de ſortir. Il s'en trouvoit d'auſſi blancs que les Européens. Leur uſage commun étoit de ſe peindre le corps, & de ſe couvrir la tête, les bras & les jambes, de plumes d'oiſeaux ou d'écailles de poiſſon, ou de poil de Tigres & d'autres Animaux. Ils ſe perçoient les oreilles, le nez, & le menton même, pour y porter, dans de grandes ouvertures, des pierreries ou de l'or, ou quelques oſſemens. On y voyoit, aux uns, les ongles & le bec d'une Aigle; aux autres, les dents machelieres de quelque Animal, ou des arrêtes de divers Poiſſons. Les Seigneurs y portoient des pierres très-fines, & de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

Figure des Hommes.

La taille & la couleur des Femmes étoient

Figure des Femmes.

étoient peu différentes de celles des Hommes ; mais elles entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur, avec un ſoin extrême de les noircir, par diverſes ſortes de poudre & d'onguent. Les Femmes mariées ſe les lioient autour de la tête, & s'en faiſoient un nœud ſur le front. L'uſage des Filles étoit de les porter flottans, ſur le ſein & ſur les épaules. A peine étoient-elles devenues Meres, que les mammelles croiſſoient, juſqu'à pouvoir en nourrir les Enfans qu'elles portoient ſur le dos. Elles mettoient leur principale beauté dans la petiteſſe du front ; & par des onctions continuelles, elles faiſoient croître leurs cheveux juſques ſur les temples. Il ne manquoit rien à leur propreté. Elles ſe baignoient ſouvent ; & cette habitude étoit ſi forte, qu'en ſortant d'un bain chaud, elles entroient ſans danger dans un bain froid, pour ſe farder enſuite avec un lait de grains & de ſemences, qui ſervoit moins à les embellir, qu'à les garantir, par ſon amertume, de la piquure des mouches & d'autres inſectes.

Leurs Habits.

Le commun des Mexiquains avoit le corps & les piés nuds, à l'exception des Soldats, qui, pour ſe rendre plus terribles, ſe couvroient de la peau en-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tiere de quelqu'animal, dont ils ajuſtoient même la tête ſur la leur. Cette parure, avec un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'Hommes en bandouliere, terminé par une tête qu'ils y portoient ſuſpendue, leur donnoit un air de férocité qu'on peut ſe repréſenter. Mais ordinairement le Peuple Mexiquain étoit nud ; les Empereurs même & les Seigneurs ne ſe couvroient que d'une ſorte de manteau, composé d'une piece de coton quarrée, & noué ſur l'épaule droite. Ils avoient, pour chauſſure, des ſandales, aſſez ſemblables à celles que les Eſpagnols nomment *Apoſtoliques*. Sur la tête, ils ne portoient que des plumes & quelques legers cordons qui ſervoient à les ſoutenir. Les Femmes du Peuple étoient auſſi preſque nues. Elles avoient une eſpece de chemiſe, à demi-manches, qui leur tomboit ſur les genoux, mais ouverte ſur la poitrine, & ſi legere qu'étant ajuſtée ſur la peau, à peine en paroiſſoit-elle diſtinguée. Elles ne portoient pas d'autre coëffure que leurs cheveux ; ſur quoi les Eſpagnols obſerverent qu'elles avoient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les Hommes (51).

(51) *Ibidem*, Chap. 83 & 84.

Si l'on consulte des Relations plus modernes, tous les Mexiquains, Hommes & Femmes, sont naturellement d'une couleur brune. La plûpart sont d'assez haute taille, sur-tout dans les Provinces qui regardent le Nord. Ils se garantissent les joues, du froid & de la piquure des mouches, en se les frottant avec des herbes pilées. Ils se barbouillent aussi d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête, & se rendre les cheveux noirs & doux. » Leur » habillement consiste aujourd'hui dans » un pourpoint court, & des haut- » de-chausses fort larges. Ils portent sur » les épaules un manteau de diverses » couleurs, qu'ils appellent *Tilma*, » & qui passant sous le bras droit se » lie sur l'épaule gauche par les extrê- » mités. Ils sont chaussés; mais ils se » servent de socs, au lieu de souliers. » Jamais ils ne quittent leurs cheveux, » quand la pauvreté les obligeroit d'ê- » tre nuds, ou de se couvrir de hail- » lons. Les Femmes portent *la Guai-* » *pil*, qui est une espece de sac, sous » la *Cobixa*, fine étoffe de coton; à la- » quelle elles en ajoutent une autre sur » les épaules, lorsqu'elles paroissent en » public. A l'Eglise, elles relevent la » derniere jusqu'à s'en couvrir la tête.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

» Leurs juppes sont étroites, ornées de » figures de Lions, d'Oiseaux, ou de » fleurs, & comme tapissées en plu- » sieurs endroits, de belles plumes de » Canards. Les Femmes des Metices, » des Noirs, & des Mulâtres, qui » sont en fort grand nombre, ne pou- » vant prendre l'habit Espagnol, & » dédaignant celui des Indiennes, ont » inventé le ridicule usage de porter » une espece de juppe en travers sur » les épaules ou sur la tête (52). Mais » leurs Maris & leurs Enfans du même » sexe, sont parvenus par dégrés à s'at- » tribuer le droit de suivre tous les » usages d'Espagne. Leur insolence va » si loin, que sans posseder aucun em- » ploi, ils s'honorent entr'eux du titre de » Capitaine (53).

Enfans & leur Education.

Un des premiers Historiens attribue aux Femmes Mexiquaines deux pernicieuses pratiques, dont la figure & la santé de leurs enfans ne pouvoient man-

(52) Voyez ci-dessus la Description de Mexico en 1625.

(53) Gemelli Carreri, Tome VI, page 82 & suiv. Cette canaille de Noirs & gens au teint brûlé, disent les Espagnols, s'est si fort accrue, qu'on appréhende qu'ils ne se révoltent un jour, & qu'ils ne se rendent maîtres du Païs. *Ibid* p. 83. Gage en parloit de même dès l'année 1625. Il ajoutoit que les Espagnols les plus pieux & les plus sensés craignoient que Dieu ne détruisît Mexico & le Pays, en punition de la vie scandaleuse de ces gens-là, T. I, p. 167 & 168.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

quer de se ressentir. Pendant leur grossesse, elles se médicamentoient les unes les autres avec différentes herbes, qui produisoient d'aussi mauvais effets sur les Meres, que sur le fruit qu'elles portoient dans leur sein ; & lorsque les Enfans commençoient à voir le jour, non-seulement elles s'efforçoient de leur raccourcir la nuque du cou, en la comprimant vers les épaules, mais elles la lioient dans le berceau, d'une maniere qui l'empêchoit de croître. On n'en apporte pas d'autre raison qu'un préjugé naturel qui leur faisoit attacher des graces à cette difformité (54). A peine les Garçons étoient nés, qu'on appelloit un Prêtre pour leur faire, aux oreilles & aux parties viriles, une petite incision de laquelle il devoit couler quelques gouttes de sang (55). Après les avoir lavés lui-même, le Prêtre mettoit à ceux des Nobles & des Guerriers une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche.

(54) Gomara, Liv. 2. Ch. 82. Herrera dit qu'on jettoit l'Enfant dans l'eau froide, au moment de sa naissance, en lui disant : tu viens au monde pour souffrir ; endurcis toi.

(55) Acosta s'obstine toujours à faire venir ces usages de la Religion des Juifs, ou de celle des Maures, ou du Christianisme. Il trouve ici la circoncision, comme il veut que le lavement soit une espece de Batême. Liv. 4. Chap. 27.

Aux Enfans du commun, il mettoit les outils de la profession de leur pere (56). Toutes les Filles recevoient des instrumens pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. C'étoit la Mere qui devoit les nourrir de son lait. Mais si quelqu'accident la forçoit d'employer une Nourrice, elle faisoit tomber sur son ongle quelques gouttes du lait étranger; & si son épaisseur l'empêchoit de couler, la Nourrice étoit reçue sans objection. Une Femme, qui nourrissoit un Enfant, devoit toujours manger des mêmes viandes jusqu'à ce qu'il fût sevré; & ce tems étoit de quatre années entieres, pendant lesquelles Herrera fait admirer l'amour maternel, qui faisoit éviter aux Femmes toutes sortes de commerce avec leurs Maris, dans la crainte d'une nouvelle grossesse (57). Il ajoute que celles qui devenoient veuves dans cet intervalle, n'avoient pas la liberté de se remarier. Tous les Enfans étoient soigneusement recommandés à la protection des Dieux. On faisoit des offrandes, des vœux & des sacrifices, pour leur fortune & leur santé. On leur mettoit au cou des billets & d'autres

(56) Herrera, Dec. 3. Liv. 2. Chap. 17.

(57) *Ibidem*, Livre 4. Chap. 16.

amulettes qui contenoient des figures d'Idoles & des carčteres myſterieux.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Education des Garçons.

Chaque Temple avoit une Ecole, où les jeunes Garçons du quartier alloient recevoir les inſtructions des Prêtres. On leur apprenoit, non-ſeulement la Religion & les Loix, mais tous les exercices qui pouvoient être utiles à la Nation, tels que la danſe, le chant, l'art de tirer des fléches, de lancer le dard & la zagaie, de ſe ſervir de l'épée & du bouclier, &c. On les faiſoit coucher ſouvent ſur la dure, manger peu & ſe remuer beaucoup. Il y avoit un Séminaire particulier pour les Enfans nobles, où leur nourriture étoit porté de leur Maiſon. Ils y étoient inſtruits & gouvernés par d'anciens Chevaliers, qui les élevoient dans les plus rudes travaux, & qui joignoient à leurs leçons de grands exemples de toutes les vertus. On les envoyoit, dès leur premiere jeuneſſe, au milieu des armées, pour y porter des vivres aux Soldats. Ce prétexte qui leur donnoit occaſion de prendre quelqu'idée des exercices & des périls militaires, ſervoit auſſi à faire connoître leur vigueur, leur courage & leur inclination. Ils trouvoient ſouvent, dans ces eſſais, le moyen de ſe diſtinguer par des ac-

tions d'éclat ; & celui qui étoit parti ſous un vil fardeau, revenoit quelquefois avec le titre de Capitaine. Après le cours des inſtructions, ceux qui marquoient du penchant pour le ſervice du Temple, entroient dans le Monaſtere de leur ſexe ; & s'ils ſe deſtinoient au Sacerdoce, ils avoient des Maîtres particuliers, qui leur apprenoient les ſecrets & les cérémonies de la Religion. Mais lorſqu'ils s'étoient conſacrés à cette profeſſion, ils devoient y perſeverer juſqu'à la vieilleſſe (58).

Education des Filles.

Les Filles n'étoient pas élevées avec moins d'honneur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans, on les formoit, dans la ſolitude, aux travaux de leur ſexe, à la pratique de la vertu ; & la plûpart ne ſortoient point de la maiſon de leur Pere juſqu'au tems du mariage. On les menoit rarement aux Temples. Ce n'étoit que pour accomplir les vœux de leurs Meres, ou pour implorer le ſecours des Dieux dans leurs maladies. Elles y étoient accompagnées de pluſieurs vieilles Femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux, ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes Filles & les Garçons ne mangeoient enſemble, avant que de ſe marier Les

(58) Herrera, *Ibid.* Liv. 2. Ch. 15.

Seigneurs obfervoient cette loi jufqu'au fcrupule. Leurs maifons étant fort grandes, il y avoit des jardins & des vergers, où l'appartement des Femmes étoit féparé des autres édifices. Celles, qui faifoient un pas hors de leur enceinte, étoient châtiées févérement. Dans leurs promenades mêmes, elles ne devoient jamais hauffer les yeux, ni tourner la tête en arriere. Elles étoient punies, lorfqu'elles quittoient le travail fans permiffion. On leur faifoit regarder le menfonge comme un fi grand vice, que pour une faute de cette nature on leur fendoit un peu la (59) levre.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Mariages.

L'âge de fe marier, pour les Hommes, étoit vingt ans ; & quinze, pour les jeunes Filles. Cette cérémonie fe faifoit par le miniftere d'un Prêtre, qui prenoit les deux Parties par les mains, en leur demandant quelle étoit leur intention ? Sur la réponfe du jeune Homme, il prenoit le bord de la robbe dont il devoit être revêtu pour la Fête, & le bout d'un voile que la jeune Fille portoit auffi dans cette occafion, il lioit l'un à l'autre, & conduifant les Mariés à la Maifon qu'ils devoient habiter, il les faifoit tourner fept fois autour d'un

(59) *Ibidem*, pages 188 & 363.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fourneau (60). Rien ne manquoit alors à leur union ; mais ils devoient avoir obtenu la permiſſion de leurs Peres & celle du Capitaine de leur quartier. Si leurs Peres étoient pauvres, ils s'engageoient, en les quittant à leur faire part du bien qu'ils pourroient acquerir ; comme les Peres, qui étoient riches, joignoient au bien qu'ils leur donnoient, la promeſſe de ne les jamais laiſſer tomber dans la miſere. Un Homme avoit la liberté de prendre pluſieurs Femmes, & quoique la plûpart n'en euſſent qu'une, on ne s'étonnoit point d'en voir quelques-uns qui n'en avoient pas moins de cent cinquante (61). Les dégrés de Mere & de Sœurs étoient les ſeuls défendus. On n'a point connu d'Indiens plus délicats ſur la virginité.

(60) Un Hiſtorien ajoute qu'il y avoit des tems où le Mariage étoit prohibé ; qu'il ſe faiſoit par l'entremiſe de quelques vieilles Femmes ; que les Peres ne devoient jamais y conſentir tout d'un coup ; que pendant la négociation, les deux jeunes gens obſervoient un jeûne de quatre jours, & de vingt dans quelques endroits, qu'on les tenoit enfermés juſqu'à la concluſion, &c. A l'égard des Concubines, ceux qui déſiroient une fille à ce titre, la demandoient au Pere, ſous prétexte d'avoir des Enfans. Lorſqu'il en naiſſoit un Fils, Le Pere prioit l'Homme d'épouſer ſa Fille, ou l'obligeoit de la lui renvoyer ; & ſi l'Homme prenoit le ſecond de ces deux Partis, il ne pouvoit plus avoir de commerce avec elle. Herrera, Déc. 2 Liv. 4. Chap. 16

(61) Gomara, Liv. 2. Chap. 83.

une Femme ſuſpecte étoit renvoyée à ſes Parens, le lendemain de ſes nôces, & celle dont le Mari étoit ſatisfait, recevoit des préſens & des honneurs extraordinaires à ce titre (62). Auſſi la crainte d'y être trompés faiſoit-elle tenir aux Hommes un compte exact de tout ce qu'ils donnoient dans l'engagement, pour ſe faire reſtituer juſqu'aux moindres bijoux, ſi la ſageſſe de leurs Femmes ne répondoit point à leurs eſpérances. Après le divorce, il leur étoit défendu de ſe joindre, ſous peine de mort; mais les Femmes avoient la liberté de ſe remarier, lorſqu'elles en trouvoient l'occaſion, & ceux dont la délicateſſe alloit ſi loin pour les Filles, prenoient ſans peine une Veuve, ou la Femme qu'un autre avoit répudiée. Une Mere, en mariant ſa Fille, lui recommandoit particuliérement la propreté, le culte des Dieux, & les ſoins intérieurs de ſa Maiſon. Un Pere exhortoit ſes Fils à bien vivre avec leurs Femmes, à ſe rendre aimable à leurs voiſins, & ſur-tout à reſpecter leurs Supérieurs. Il y avoit des formules d'exhortations, pour les Peres & les Meres,

(62) » Les Maris, dit » Acoſta, le reconnoiſ- » ſoient par ſignes ou par » paroles énoncées. *Ubi ſuprà*, Chapitre 27.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

comme des regles de conduite, pour les Enfans. Elles se conservoient dans les Familles; & les jeunes gens ne quittoient point la maison paternelle, pour s'établir ou pour changer d'état, sans en prendre une copie dans les caracteres qui servoient d'écriture à la Nation (63.)

Ecriture ou Caractéres des Mexiquains.

Acosta ne parle jamais sans étonnement, de l'art avec lequel un Peuple, enseveli d'ailleurs dans les plus épaisses ténébres de l'ignorance & de la barbarie, avoit trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avoit au Meique une sorte de Livres, par lesquels n perpétuoit non-seulement la mémoi: des anciens tems, mais encore les sages, les loix & les cérémonies. On vu que la Ville d'Amatitlan, dans la 'rovince de Guatimala, étoit célebre ar l'habileté de ses Habitans à comoser le papier & les pinceaux. On ouvoit dans plusieurs autres Villes, es Bibliotheques, ou des amas d'Hisires, de Calendriers & de remarues sur les Planetes & sur les Aniiaux. C'étoient des feuilles d'arbres, quarries, pliées & rassemblées (64). Quelques Espagnols, qu'Acosta traite

(63) Voyez ci-dessous Figure œconomique. Chapitre 14. Acosta, Livre 6, Chapitre 7.

(64) Herrera, *Ibid.*

de *Pedans*, prirent les figures qu'elles contenoient pour des caracteres magiques, & livrerent au feu de ce qu'ils en purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zele, en regretterent beaucoup les effets. Un Jesuite, dont on ne rapporte point le nom, assembla dans la Province de Mexico, les anciens des principales Villes, & se fit expliquer ce qu'il y avoit de plus curieux dans un petit nombre de Livres, qui leur restoient. Il y vit plusieurs de ces roues, qui représentoient leurs siecles, & dont on a donné un exemple après Carreri. Il y admira d'ingénieux hyeroglyphiques, qui représentoient tout ce qui peut être conçu. Les choses qui ont une forme paroissoient sous leurs propres images; & celles, qui n'en ont point, étoient représentées par des caracteres qui les signifioient. C'est ainsi qu'ils avoient marqué l'année où les Espagnols étoient entrés dans leur Pays, en peignant un Homme avec un chapeau & un habit rouge, au signe de la roue qui couroit alors (65). Mais ces

(65) C'est pour en donner une juste idée, qu'on a fait graver ici quelques pages d'une Histoire Mexiquaine que Purchas & Thevenot ont publiée dans leurs Recueils. Ce ne fut pas sans peine, dit Thevenot, qu'un Gouverneur du Mexique la tira des mains des Indiens, avec une traduction, en langue

caracteres ne suffisant point pour exprimer toutes les paroles, ils ne ren-

Mexiquaine, des figures qui la composent Il la fit traduire en Espagnol Le Vaisseau, qui l'apportoit à Charles-Quint, fut pris par un François; & tomba entre les mains d'André Thevet. Hackluyt, qui étoit alors Aumônier de l'Ambassadeur d'Angleterre en France, l'acheta depuis, des Héritiers de Thevet, & la fit traduire, d'Espagnol en Anglois, Par l'ordre de Walter Raleigh. Ensuite Henri Speelman, si célébre par ses Ouvrages, obligea Purchas d'en faire tailler les figures qui se sont ainsi conservées. *Th venot quatriéme Partie.* Ce Recueil est divisé en trois Parties. La premiere contient les Annales de l'Empire du Mexique; la seconde, ses revenus, c'est-à-dire, ce que chaque Ville ou Bourgade payoit de Tribut, avec les richesses naturelles de chacune; la troisiéme, l'œconomie Mexiquaine, la discipline de l'Empire en paix & en guerre, & ses pratiques religieuses & politiques. On donne ici un exemple de chaque Partie; & voici l'explication avec les lettres qui répondent aux figures.

I. Figure en 1417, Chimalpapuca *B*, succéda à Huicilihuitel, son Pere. Il conquit par les armes *C* les Villes de Texquiquiac *D*, & celle de Chalco *E*, qui étoit fort grande. Quelques années après Chalco se révolta *G*, & cinq Mexiquains furent tués *I* dans la sédition. Les Habitans de Chalco briserent quatre Canots *H*. Chimalpupuca regna dix ans *F*, qui sont marquées par les compartimens de la marge *A*, dont chacun vaut un an, suivant la Roue. Dans l'original Mexiquain, ces compartimens étoient peints en bleu.

II. Figure Tribut des Villes situées dans le Pays chaud, qui payoient tous les six mois 2400 poignées de plumes choisies, *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, *F*, bleues, rouges, couleur de turquoise, & vertes; ces couleurs étoient dans l'original; 160 Oiseaux morts, *G*, *L*, d'un plumage couleur de turquoise sur le dos, & brun sous le ventre; 800 poignées, *M*, *H*, de Plumes jaunes choisies; 800 poignées, *I*, *N*, de plumes vertes, larges, de Querçali; deux Becotes d'ambre, *K*, *O*, enrichies d'or; 200 charges, *P*, *R*, de cacao, 40 peaux de Tigre, *Q*, *S*,

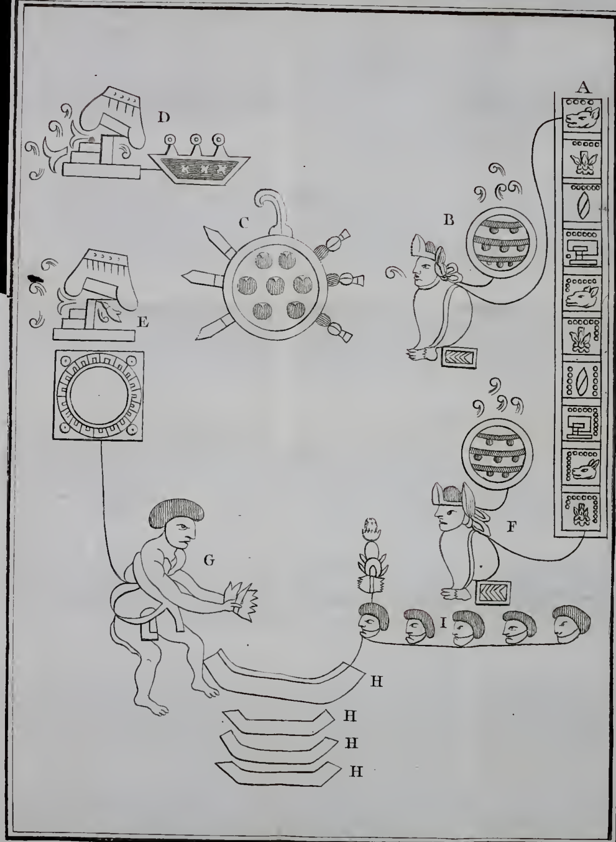


Figure I.



PRODUCTIONS NATURELLES ET TRIBUT.

F E D C B A

O N M L K I H G

S R Q P

U T

X W

 *Valoit 20, et se repetoit jusqu'à 200.*

 *Valoit 400, et se repetoit jusqu'à 4000.*

 *Valoit 8000.*

Figure II.





Figure III.

doient que la ſubſtance des idées. Cependant, comme les Mexiquains aimoient à faire des récits & à conſerver la mémoire des événemens, leurs Orateurs & leurs Poétes avoient compoſé des diſcours, des Poëmes & des Dialogues, qu'on faiſoit apprendre par cœur aux Enfans. C'étoit une partie de l'éducation qu'ils recevoient dans les Colleges, & toutes les traditions ſe conſervoient par cette voie. Lorſque les Eſpagnols eurent conquis le Mexi-

200 Tecomates ou Coupes, *T*, *U*, à boire du cacao; 2 morceaux d'ambre clair, chacun de la groſſeur d'une brique, *W*, *X*.

Voyez *ci-deſſous*, l'*Article des Langues*.

III Figure. Le Pere, *A*, doit mettre ſon Fils, *B*, à l'âge de 13 ans, *H*, qui ſont marqués, par les ronds, entre les mains du Tiamacazqui, *C*, Grand Prêtre du Temple Camelcac, *D*, pour l'inſtruire & en faire un Prêtre; ou l'envoyer E, au même âge, *H*, à l'Ecole, *G*, pour y recevoir les inſtructions communes du Teachcauh, *F*, c'eſt à dire du Maître qui inſtruit la Jeuneſſe.

Lorſqu'une fille ſe marie, l'Entremetteur du mariage, *I*, doit la porter le ſoir ſur ſon dos, *W*, chez le jeune Homme qui veut l'épouſer. Il eſt éclairé par quatre Femmes, *X*, *Z*, qui portent à la main une eſpéce de torche, de bois de Pin, 1, 2, 3, 4. La Fille & le jeune Homme s'aſſeyent, dans une ſalle, ſur des ſiéges placés ſur une natte O; & toute la cérémonie du mariage conſiſte à nouer un coin du bas de la robbe de l'Homme, *L*, avec un coin du voile de la Fille. *M*. Ils offrent aux Dieux du parfum de Copal, *Q*, ſur un réchaud. Deux Vieillards *I*, R, & deux vieilles Femmes *N*, *V*, ſervent de témoins. *K*, *P*, repréſentent les viandes, qu'on ſert aux Mariés. Ils mangent les viandes, & boivent dans des taſſes, *T*, du poulpe, repréſenté par le pot, *S*.

que & s'y furent établis, ils apprirent aux Habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avoient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos Livres (66). Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caracteres, sur-tout dans les Provinces éloignées de la Capitale (67).

(66) Acosta se croit en droit de conclure que les Discours, qui leur sont attribués par les Historiens, ne doivent point passer pour une invention des Espagnols » On en a connu, dit il, la vérité » certaine, qui doit y faire » ajouter une entiere foi. » Livre 6. Ch. 7.

(67) Le même Ecrivain rend témoignage qu'il a vu le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Symbole*, le *Confiteor*, écrits à leur maniere » Quiconque les » verra, dit il, s'en » émerveillera ; car pour » signifier ces paroles, » *Moi Pécheur, je me confesse*, ils peignent un » Indien à genoux, aux » piés d'un Religieux, » & lui parlant à l'oreille. » pour celles ci, *a Dieu* » *Tout Puissant*, ils pei- » gnent trois visages, avec » des couronnes, en façon » de la Trinité. Pour cel- » les ci, *& à la glorieuse Vierge Marie*, ils peignent » un visage de Femme & » un demi corps de petit » Enfant ; *& à Saint* » *Pierre & Saint Paul*, » des têtes, avec des » couronnes, une clé & » une épée. Si les ima- » ges leur défailloient ; » ils mettoient des carac- » teres, comme, *en quoi* » *j'ai péché, &c* D'où » l'on peut connoître la » vivacité de leur enten- » dement, puisque cette » façon d'écrire ne leur a » pas été enseignée par » les Espagnols. J'ai vu » la confession, de tous » ses péchés, qu'un In- » dien apportoit pour se » confesser écrite de la » même sorte de peintures » & de caracteres, en pei- » gnant chacun des dix » Commandemens de Dieu » d'une certaine façon où » il y avoit pour chiffre » certaines marques, qui » étoient le nombre des » péchés qu'ils avoit faits » contre chaque Comman- » dement. Les plus habi-

Maisons, Meubles & Nourriture commune des Mexiquains

Ce n'eſt point par la deſcription des Palais de Motezuma, qu'il faut juger des Maiſons communes du Mexique, & du goût de la Nation pour les Edifices. Les Seigneurs & les perſonnes riches étoient libres, à la vérité, d'imiter la magnificence du Souverain ; & ſans répéter ce qu'on a dit de la multitude & de l'étendue des Hôtels de Mexico, le Palais de chaque Cacique, dans la Ville ou la principale Bourgade de ſon Domaine (68), n'avoit gueres moins d'éclat que le Teypac, ſéjour ordinaire de l'Empereur. Mais il étoit défendu au commun des Mexiquains d'élever leurs Maiſons au-deſſus du rez-de chauſſée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plûpart n'étant compoſées que de terre, & couvertes de planches, qui formoient une eſpece de plate-forme à laquelle tous les Hiſtoriens donnent le nom de terraſſe, on conçoit que la commodité n'y étoit pas plus connue que l'élégance. Dans les plus pauvres, néanmoins, l'intérieur étoit revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire & l'huile fuſſent en abondance au Mexique, on n'y employoit,

» les Eſpagnols qui voudroient faire de tels mémoires par images, n'y » parviendroient pas en » un an, non pas en dix. *Ibidem*

(68) Voyez ci-deſſus l'arrivée de Cortez à Tezcuco.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pour s'éclairer, que des torches de bois de ſapin. Les lits étoient des nattes, ou de la ſimple paille, avec des couvertures de coton. Une groſſe pierre, ou quelque billot de bois, tenoit lieu de chevet. Les ſieges ordinaires étoient de petits ſacs pleins de feuilles de Palmier. Il y en avoit auſſi de bois, mais fort bas, avec un doſſier d'un tiſſu de plus groſſes feuilles ; ce qui n'empêchoit point que l'uſage commun ne fût de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. On reproche aux Mexiquains d'avoir été fort ſales dans leurs repas (69). Ils mangeoient peu de chair ; mais quoiqu'ils euſſent du dégoût pour celle de Mouton & de Chevre, parce qu'ils la trouvoient puante, ils ne rejettoient aucune autre eſpece d'Animaux vivans (70). Leur principale

(69) Gomara donne pour exemple, non-ſeulement qu'ils prenoient toutes ſortes d'alimens avec les mains & qu'ils s'eſſuyoient les doigts à d'autres parties du corps, mais que pour manger des œufs durs, ils attachoient un poil de leurs cheveux, avec leſquels il les coupoient en pieces après en avoir ôté l'écaille. C'eſt une pratique, dit il, qu'ils conſervent encore aujourd'hui. Liv. 2. Ch 85.

(70) Pas même leurs propres Poux, ſuivant le même Auteur ; ils les croyoient bons pour la ſanté. D'ailleurs ils diſoient qu'il étoit plus honnête de les manger, que de les tuer entre les ongles *Ibidem*. Cette idée donne quelque vraiſemblance à ce qu'on lit dans Herrera, Dec. 2. Liv 8. Ch. 5. Dans le Palais, dit-il, où Cortez fut logé,

nourriture étoit le maïz, en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures & celles qui sont de mauvaise odeur. Le plus délicat de leurs breuvages étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient plusieurs autres, mais incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit obtenir la permission des Seigneurs ou des Juges. Elle ne s'accordoit qu'aux Mieillards & aux Malades ; à l'exception néanmoins des jours de Fête, & de travail public, où chacun avoit sa mesure, proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passoit pour le plus odieux de tous les vices. La peine de ceux qui tomboient dans l'ivresse étoit d'être rasés publiquement ; & pendant l'exécution, la maison du Coupable étoit abbattue ; pour faire connoître qu'un

en arrivant à Mexico, on trouva quantité de sacs & de besaces bien liées. Ojeda en prit une & l'ouvrit. Elle étoit pleine de Poux. Les Espagnols apprirent que c'étoit un tribut que les Pauvres payoient à l'Empereur. Telle étoit, ajoute l'Historien, la sujettion où Motezuma tenoit son Peuple. Il ne dit point quel usage l'Empereur faisoit de cet odieux présent Peut être n'avoit-il pas d'autre dessein que de faire regner la propreté dans ses Etats.

Homme qui avoit perdu le jugement, ne méritoit plus de vivre dans la société humaine. S'il possédoit quelqu'Office public, il en étoit dépouillé, & l'interdiction duroit jusqu'à sa mort. Cette Loi s'étant affoiblie depuis la Conquête, on observe que les Mexiquains sont aujourd'hui les plus grands Ivrognes de l'Amérique.

Jeux publics.

Leur ancienne sobriété n'empêchoit point qu'ils ne fussent passionnés pour la Danse & pour diverses sortes de Jeux. Herrera fait une curieuse description du jeu qui se nommoit *Tlaichtli*, & dont les Castillans abandonnerent l'usage, parce qu'ils y trouverent du danger. La scene de cet exercice étoit une espece de Tripot, & l'instrument, une Pelote, composée de la gomme d'un arbre qui croît dans les terres chaudes. On en fait distiller, par incision, une liqueur blanche & grasse, qui se congele presqu'aussi-tôt, & qui étant paîtrie devient aussi noire que la poix. Cette Pelote, quoique dure & pesante, voloit aussi légérement qu'un Ballon, qui n'est rempli que de vent. On ne marquoit point de chasse, comme au jeu de Paume. L'avantage consistoit à faire toucher la Pelote au mur qui servoit de but, & dont la Partie con-

L Tlatchli.

traire devoit empêcher qu'elle n'approchât. Elle n'étoit poussée qu'avec les fesses ou les hanches ; & pour la faire mieux rebondir, les joueurs s'appliquoient sur les fesses une sorte de cuir bien tendu. Ils se présentoient mutuellement le derriere, pour la renvoyer, à mesure qu'elle s'élevoit, ou qu'elle faisoit des bons. On faisoit des parties réglées, pour lesquelles on déposoit, de part & d'autre, de l'or, des tapis, des ouvrages de plume, & les avantages étoient marqués par des raies. Quelquefois les Mexiquains jouoient jusqu'à leurs personnes. Le lieu étoit une salle basse, haute, longue, étroite, mais plus large par le haut que par le bas, & plus haute des deux côtés qu'aux deux bouts. Les murailles étoient fort unies, & blanchies de chaux. On y mettoit, des deux côtés, quelques grosses pierres, assez semblables à des meules de moulin, & percées au milieu, mais dont le trou n'avoit que la grandeur nécessaire pour recevoir la Pelote. Celui qui l'y mettoit, gagnoit le jeu, par une victoire extraordinaire qui arrivoit rarement. Un ancien usage le rendoit maître alors des robbes de tous les Spectateurs. Le jeu en deve-

noit beaucoup plus agréab'e ; parce que ceux qui étoient couverts de quelque vêtement se mettoient à fuir, pour les sauver, & qu'ils étoient ordinairement poursuivis par le Vainqueur. Le souvenir d'un si grand événement se conservoit jusqu'à ce qu'il fût effacé par un autre ; & celui, qui devoit cette disposition au hasard plus qu'à son adresse, étoit obligé de faire quelques offrandes à l'Idole du Tripot & de la Pierre. Il y avoit toujours deux Statues de la Divinité du Jeu sur les deux plus basses parties des murs. On choisissoit, pour les y placer, quelque jour de marque ; & cette cérémonie étoit accompagnée de chants, qui en faisoient une espéce de consécration. Aussi chaque Tripot étoit-il respecté comme un Temple. On n'en bâtissoit point sans y appeller des Prêtres, qui le bénissoient avec diverses Formules, & qui jettoient quatre fois la Pelote dans le Jeu. Le Maître du terrein, qui étoit toujours un Seigneur, ne jouoit jnmais sans avoir commencé par des cérémonies religieuses & des offrandes. Motezuma aimoit beaucoup ce spectacle, & se faisoit honneur de le donner souvent aux Espagnols, qui n'y prenoient

pas moins de plaiſir qu'aux plus agréables Jeux de leur Nation (71).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Muſique & Danſe.

La Muſique étoit une autre paſſion des Mexiquains. Ils avoient divers inſtrumens groſſiers, auxquels l'exemple des Conquérans leur fit bientôt joindre la flûte, le hautbois & la trompette. Quoique naturellement flegmatiques, ils étoient ſi ſenſibles à l'harmonie, qu'ils ſe raſſembloient ſouvent pour aller donner à l'Empereur, qui n'en étoit pas moins touché, le plaiſir d'entendre leurs chants & de voir leurs danſes, au milieu d'une grande cour qui étoit devant les ſalles du Palais. Leur maniere de danſer reſſembloit peu à celle des autres Nations. Après avoir dîné, ils commençoient une ſorte de bal, qu'ils nommoient *Netotilitzle.* On étendoit une grande *Eſtera*, qui étoit une natte fort déliée, ſur laquelle on poſoit deux tambours, l'un petit, qui s'appelloit Teponatzle, & qui étoit d'une ſeule piece de bois fort bien travaillé, creux, ſans peau ni parchemin par dehors, avec une ſeule fente au principal bout : on le touchoit avec des bâtons, comme nos tambours, quoique les extrêmités ne fuſſent pas de bois, mais de laine ou de quelque ſubſ-

Le Netotilitzli.

(71) Herrera, Déc. 2. Liv. 7. Ch. 9.

tance mollaſſe. L'autre étoit plus grand, rond, creux, & peint en dehors. Il avoit, ſur l'embouchure, un cuir, bien courroyé & fort tendu, qu'on ſerroit ou qu'on lâchoit, pour élever ou pour baiſſer le ton. On le battoit avec les mains, & cet exercice étoit pénible. Ces deux inſtrumens, accordées avec les voix, produiſoient une ſymphonie aſſez mélodieuſe, mais qui paroiſſoit fort triſte aux Caſtillans. Les chanſons des Mexiquains contenoient la vie & les actions héroïques de leurs anciens Rois. Mais, s'échauffant par dégrés, ils y méloient des compoſitions plus badines, en couplets rimés, qui n'étoient pas ſans eſprit & ſans agrément. Ceux qui danſoient devant l'Empereur étoient les principaux Seigneurs du Royaume, richement parés, avec des bouquets de roſes dans les mains, ou des éventails de plumes tiſſues d'or. Les uns avoient la tête couverte d'une tête d'Aigle, ou de Tigre; d'autres portoient ſur le bras droit, ou ſur les épaules, des deviſes d'or ou d'argent, & de riches plumes. Dans les Aſſemblées de la Ville, le nombre des Danſeurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs ne faiſoient pas difficulté de s'y mêler. On commençoit à marcher par rangs, de

de huit ou plus, ſuivant la quantité des Acteurs. Les principaux ſe plaçoient près des tambours. Après une marche aſſez lente, qui duroit quelque tems en différentes formes, on s'entremêloit, pour danſer en branle, en ſe tenant par la main. Enſuite les uns danſoient ſeuls, & d'autres deux à deux. La danſe conſiſtoit dans quelques ſauts & divers mouvemens alternatifs des piés & des mains. Deux Chefs de rang recommençoient à danſer ſeuls, & conduiſoient les autres, qui les ſuivoient en imitant tous leurs mouvemens & tous leurs pas. Ils chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. Lorſqu'ils étoient en grand nombre, les derniers faiſoient un cercle, pour ſe retrouver vis-à vis des autres. La danſe duroit quatre ou cinq heures, ſans que perſonne parût ſe laſſer. Les mouvemens néanmoins étoient quelquefois fort vifs, & répondoient par intervalles à la vivacité de l'air. Il étoit permis de quitter l'Aſſemblée pour ſe rafraîchir; mais on devoit ſortir ſans rompre la cadence, & la reprendre en rentrant. Quelquefois on voyoit arriver des Maſques & des Bouffons, qui ſe mêloient dans la danſe, en faiſant des ſauts extraordinaires, en diſant des plaiſante-

ries ; en contrefaisant d'autres Nations par leurs gestes & leur langage, ou les Fous, les yvrognes & les vieilles femmes. Ce Bal, suivant la remarque d'un Historien, parut plus agréable aux Espagnols que la Zambra même de Grenade (72). Motezuma se donnoit souvent, en secret, le plaisir de faire danser devant lui, dans cette forme, les plus belles Femmes & les plus qualifiées de l'Empire (73).

La Mitote.

Herrera parle d'une danse encore plus solemnelle, qui se nommoit *Mitote* (74), & qui se faisoit dans les cours du Temple ; si noble, dit-il, que les Empereurs même ne dédaignoient pas de s'y mêler. On y formoit deux grands cercles, au milieu desquels étoient placés les instrumens. Le cercle intérieur étoit composé des Seigneurs, des Anciens, & de toutes les personnes au-dessus du commun. Le second, de la plus grave partie du Peuple, qui se paroit, dans ces grands jours, de ce qu'il avoit de plus précieux en plumes & en bijoux. Il n'y avoit personne, qui n'eût été formé dès l'enfance à cet exercice chéri. On voyoit

(72) *Ibid.*
(73) *Ibid.*
(74) Il donne dans un autre endroit, le même nom à toutes les danses Mexiquaines.

plusieurs Mexiquains sur des figures d'Homme, d'Animal ou de colomnes, qui chantoient & dansoient dans cette posture, avec tant de justesse & de grace, qu'ils ne s'écartoient point de l'ordre dans leurs mouvemens ni dans leurs sons. D'autres montoient sur des bâtons, s'y tenoient droits, & faisoient mille figures plaisantes des piés & des mains. D'autres passant leurs mains sous la plante de leurs piés se courboient en cercle, se remuoient avec une agilité surprenante, s'élançoient dans l'air, & retomboient, en tournant, comme une lourde masse. Enfin, d'autres voltigeoient, sautoient, & faisoient mille sortes de cabrioles, avec de gros poids sur l'estomac & sur l'épaule, qui ne sembloient rien diminuer de leur souplesse (75). Souvent le Peuple s'assembloit dans les Places publiques, ou sur les dégrés des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres preuves d'adresse, avec l'arc & la fléche. On couroit, on luttoit, sous différentes conditions; & le Vainqueur recevoit un prix, aux dépens du Public. Il se passoit peu de jours où la Ville de Mexico n'eût quelque divertissement de cette nature. Motezuma, qui en avoit

(75) Le même, Decade 3. Liv, 2. Chap. 15.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

inventé la plûpart, jugeoit cette diversion nécessaire pour des esprits inquiets, dont il soupçonnoit la fidélité (76). Ces Fêtes devinrent encore plus magnifiques & plus fréquentes en faveur des Espagnols. Cependant, quelque goût qu'ils y eussent pris d'abord, elles disparurent, par dégrés, sous leur propre Gouvernement (77).

(76) Solis, Livre 3. Chap. 16.

(77) Correal, Voyageur Espagnol, compte entre les causes de la haine des Indiens pour sa Nation, en Amérique, la substitution qu'elle y a faite d'un mêlange de spectacles ridicules, anx anciens exercices des Mexiquains. » Les Indiens, dit-il, » qu'on convertit à la Religion Chrétienne, n'en » sont pas moins Idolâ» tres, car ils adorent nos » saintes Images comme » autant de Dieux. Les » Curés le souffrent, & » disent que cela vaut » encore mieux que s'ils » n'étoient pas baptisés. » Le Saint, ajoutent ils, » aura pitié d'eux & les » délivrera pour l'amour » de son Image. L'envie de » faire des Proselytes fait » tolerer aux Missionnai» res d'autres abus de la » même force; mais ils la » payent quelquefois bien » cher. Les Sauvages, qui » ne sont pas toujours » d'humeur à se conver» tir, massacrent souvent » ces Missionnaires. Aussi » leurs sermons sont-ils » pleins de bouffonneries, » plates & grossieres. Les » Fêtes sont encore plus » scandaleuses. Etant à » Carthagene, le jour de » la Procession du Saint » Sacrement, j'eus occa» sion de voir comment » on y profanoit cette » sainte cérémonie. Des » gens masqués y faisoient » toutes sortes de gestes » bouffons; quelques-uns » culbutoient devant le » Saint Sacrement, & d'au» tres faisoient le mouli» net. On y portoit des » Chats & des Cochons » emmaillotés, qui en » miaulant & en grognant » composoient, avec les » voix humaines, un con» cert des plus imperti» nens. L'enterrement de » Jesus-Christ & toutes » les solemnités de la Se» maine Sainte, sont à-

Chaque Province du Mexique ayant été réunie successivement au corps de l'Empire, il n'est pas surprenant qu'il y restât des différences considérables dans les loix & les usages. La Religion étoit l'unique point sur lequel il paroît que la politique des Empereurs, plutôt que le penchant des Peuples ou la persuasion, étoit parvenue à faire regner l'uniformité. A l'égard des successions, par exemple, dans la Capitale & tout le Pays de son ressort, elles suivoient les dégrés du sang. Le Fils aîné entroit dans tous les droits de son Pere, lorsqu'il étoit capable de les maintenir. Autrement le second Fils prenoit sa place; & s'il n'y avoit point d'autre mâle, c'étoient les Neveux qui se voyoient appellés à l'héritage. Au défaut de Neveux, on appelloit les Freres du Pere. S'il n'en restoit point, sur-tout entre les Seigneurs qui jouissoient de quelque Gouvernement par le droit de leur

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Succession dans les Familles.

» peu près aussi édifiantes. N'oublions pas la » Messe de Minuit. Les » Religieux y dansent au » son des instrumens, » comme les Séculiers, & » cela avec les gestes & » les grimaces ordinaires » aux Mascarades du Carnaval. Les uns se dé» guisent en Diables, les » autres en Anges. Ces » Anges & ces Diables se » disent souvent de grosses » injures, & les accom» pagnent presque tou» jours de coups de poing; » mais les Diables sont » enfin battus & chassés, » &c. Ces Fêtes déplaisent » d'autant plus aux In» diens, qu'on leur fait

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

naiſſance, tous les Vaſſaux avoient recours à la voie de l'élection, pour faire tomber leur choix ſur le plus digne; dans l'opinion que l'intérêt public devoit l'emporter ſur les droits d'une parenté fort éloignée. Dans le Pays de Tlaſcala, de Guacoxingo & de Cholula, on ſuivoit la même regle, avec cette différence, que celui qu'on ſubſtituoit au véritable ſang étoit ſoumis à de rigoureuſes épreuves. Il devoit s'expoſer, dans la Place publique, à toutes les injures qu'on jugeoit à propos de lui faire eſſuyer, & les ſouffrir ſans aucune marque d'impatience. Enſuite il étoit mené au Temple, pour y paſſer quelque tems en pénitence. Tous ſes exercices étoient contraires à ceux de la vie commune. Il ſortoit du Temple, lorſqu'on y venoit pour les Sacrifices; il mangeoit à des heures qui n'étoient pas celles du Public; il veilloit dans le tems deſtiné au ſommeil; il dormoit lorſqu'il falloit veiller; & pendant qu'il étoit endormi, on venoit le piquer avec des poinçons, en lui diſant; » éveille-toi, ſonge qu'il faut que tu » veilles, que tu prennes ſoin de tes

» payer bien cher les *Agnus* » *Dei* & les petites Images » qu'on y diſtribue, & » qu'on les force d'ache- » ter *Voyage de François Correal*, Chap. 10 & 11.

» Vaſſaux, & que l'Office dont tu t'es » chargé ne te permet pas de dormir. Après ces pénibles cérémonies, on lui préparoit un grand feſtin ; mais pour le tems qu'il ſe devoit faire, on comptoit tous les jours, depuis celui de ſa naiſſance, & l'on choiſiſſoit un impair, parce que tous les nombres pairs étoient de mauvais augure. Ses convives étoient nommés par les Prêtres. Si quelqu'un d'entr'eux s'excuſoit, on n'en apportoit pas moins ſon ſiége. On le mettoit à la place qu'il devoit tenir, avec les vivres qu'il devoit fournir, & ſon préſent. Le nouvel Héritier faiſoit au ſiége les mêmes careſſes & les mêmes remercimens qu'il auroit dû faire au Convive. Lorſque la table étoit ſervie, on ſe rendoit au Temple voiſin, ſans faire attention ſi les mêts pouvoient ſe refroidir ; & l'Héritier y recevoit l'inveſtiture de tous ſes droits. Le feſtin commençoit enſuite, & finiſſoit par des chants & des danſes. Les Seigneurs de Chiapa devoient paſſer par diverſes Charges ſubalternes, avant que d'entrer en poſſeſſion du rang pour lequel ils étoient nés ou choiſis. Dans la Province de Guatimala, les Héritiers de naiſſance ou d'élection étoient obligés de faire des prieres & des jeûnes. Les

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

plus dévôts dormoient les piés en croix, pour se fatiguer jusques dans le tems du sommeil (78). Si le Mort laissoit un Héritier trop jeune, on lui donnoit pour Tuteur un de ses plus proches Parens; ou s'il n'avoit personne dans sa Famille, qui méritât cette confiance, on élisoit un des plus sages Amis du Mort pour y suppléer; & de quelque mérite ou de quelque distinction que fût l'Héritier, il n'étoit pas affranchi de cette tutelle avant l'âge de trente ans (79).

Différence d'Ordres dans la Noblesse.

Le Mexique avoit une sorte de Seigneurs qu'Herrera compare aux Commandeurs de Castille, c'est-à-dire, qui recevoient de la faveur du Souverain, ou pour récompense de leurs services, des terres dont ils n'avoient la propriété que pendant leur vie. Il y avoit un autre Ordre, qui se nommoit, en langage du Pays, *les grandes Parentés*, & qui étoit composé des Cadets du premier Ordre. Il étoit subdivisé en quatre autres classes, qui répondoient aux quatre premiers dégrés de Parenté, & qui tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ceux qui descendoient plus loin étoient compris dans la quatriéme

(78) Herrera, Déc. 3. Liv. 4, Chap. 15,
(79) *Ibidem.*

classe. Outre le droit de pouvoir succéder aux Chefs de leur race, lorsqu'ils y étoient appellés, leur Noblesse les exemptoit de tributs. La plûpart étoient employés dans les Armées ; & c'étoit parmi eux qu'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice, & tous les Ministres publics. Les Chefs de race étoient obligés de leur fournir le logement & la subsistance.

Réglemens des Tributs.

Tous les Caciques jouissoient des droits de la Souveraineté dans l'étendue de leur Domaine. Ils tiroient un tribut particulier de tous leurs Vassaux, sans en excepter cette espece de Seigneurs dont les biens ne se transmettoient pas par succession, & qui n'en jouissoient que par la donation de l'Empereur. Les Officiers mêmes payoient le tribut de leurs Offices, comme les Marchands celui de leur commerce. Mais ils n'étoient pas obligés à d'autres services, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les Seigneurs, & divers assujettissemens qui étoient le partage du Peuple. Ils avoient même entr'eux une espece de Syndic, choisi dans leur Corps, pour traiter de leurs affaires avec les Seigneurs, & pour régler annuellement leurs comptes. Le plus malheureux Ordre des Tributaires étoit

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

celui des Laboureurs, qui tenoient les Terres d'autrui. Ils se nommoient *Mayeques*. Tous les autres Vassaux pouvoient avoir des Terres en propre ou en commun; mais il n'étoit permis aux Mayeques que de les tenir en rente. Ils ne pouvoient quitter une Terre pour en prendre une autre, ni jamais abandonner celles qu'ils labouroient, & dont ils payoient la rente en nature, par d'anciennes conventions dont l'origine étoit inconnue. Leurs Seigneurs avoient sur eux la Jurisdiction civile & criminelle. Ils servoient à la guerre, parce que personne n'en étoit exempt; mais on apportoit beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, & le besoin de Troupes devoit être fort pressant pour faire oublier que les Mayeques étoient nécessaires à l'agriculture.

L'exemption du tribut n'étoit accordée qu'aux Enfans qui étoient sous le pouvoir de leurs Peres, aux Orphelins, aux Vieillards décrepits, aux Veuves & aux Blessés. Il se levoit avec beaucoup d'ordre, dans les Villages comme dans les Villes. Le plus commun étoit celui de maïz, de faséoles, & de coton. Les Marchands & les Ouvriers le payoient de la matiere or-

dinaire de leur commerce ou de leur travail. On ne l'impofoit point par tête, mais chaque Communauté avoit fa taxe, qui fe divifoit entre fes Membres : & tous les Particuliers faifoient leur premier devoir de payer leur portion. Les tributs de grains étoient recueillis au tems de la récolte. Ceux des Marchands & des Ouvriers fe délivroient de vingt en vingt jours, c'eft-à-dire, de mois en mois. Ainfi l'on portoit des Tributs pendant toute l'année. La même régle s'obfervant pour les Fruits, le Poiffon, les Oifeaux, les Plumes, & la Vaiffelle de terre, les Maifons des Seigneurs fe trouvoient fournies, fans embarras & fans interruption. Dans les années ftériles & dans les maladies contagieufes, non-feulement on ne levoit rien ; mais fi les Vaffaux d'un Cacique avoient befoin d'être fecourus, il fourniffoit, de fes Magafins, des alimens aux plus pauvres, & des graines aux autres pour femer. Le fervice perfonnel des Mayeques confiftoit à bâtir pour leurs Seigneurs, & fur-tout à leur porter chaque jour de l'eau & du bois. Ce dernier office étoit reparti entre les Villages & les Quartiers ; de forte que le tour de chacun ne revenoit pas fouvent. S'il étoit quef-

tion d'un Edifice, ils s'y employoient avec autant de ſatisfaction que de zéle. Hommes, Femmes & Enfans, ils mangeoient à des heures reglées. On a ſouvent obſervé qu'ils ſont peu laborieux, lorſqu'on les applique ſeuls au travail, & que ſix Mexiquains, occupés ſéparément, avancent beaucoup moins qu'un Eſpagnol. Comme ils mangent peu, leurs forces ſemblent proportionnées à leur nourriture. Cependant lorſqu'on trouve le moyen de les faire travailler enſemble, & par quelque intérêt différent de la crainte, ils ne perdent pas un inſtant. Leur reſpect étant preſqu'égal pour leurs Caciques & pour leurs Dieux, ils n'épargnoient pas leurs peines dans la conſtruction des Temples & des Palais. On les voyoit ſortir de leurs Villages au lever du Soleil. Après avoir laiſſé paſſer le froid du matin, ils mangeoient ſobrement quelques proviſions qu'ils portoient avec eux. Enſuite, chacun mettoit la main à l'ouvrage, ſans attendre qu'il fût preſſé par l'ordre ou les menaces des Chefs; & le travail continuoit juſqu'à la premiere fraîcheur de la nuit. La moindre pluie leur faiſoit chercher à ſe mettre à couvert; parce qu'étant nus & connoiſſant le dangereux effet de

leurs pluies, ils craignoient d'y être long-tems exposés. Mais ils revenoient gayement, aussi-tôt qu'ils voyoient le tems s'éclaircir; & le soir, retournant sans impatience à leurs maisons, où leurs Femmes leur faisoient du feu & leur apprêtoient à souper, ils s'y amusoient innocemment au milieu de leur Famille (80).

La Province des Matalzingas n'avoit que trois véritables Seigneurs; l'un, qui tenoit le premier rang; & les deux autres qui le reconnoissoient pour leur Supérieur commun, avec quelque inégalité entr'eux-mêmes. Lorsque le premier venoit à mourir, le second prenoit sa place, & le troisiéme prenoit celle du second. A la place du troisiéme, on nommoit le Fils du premier, lorsqu'il en paroissoit digne; ou son Frere, s'il manquoit quelque chose au mérite du Fils. Ainsi nul d'entr'eux ne succédoit à son Pere. Lorsque c'étoit celui du milieu qui étoit enlevé par la mort, on lui donnoit pour successeur le Fils du premier. Il n'y avoit que le troisiéme, auquel son propre Fils ou son Frere pouvoit succéder; mais dans tous les cas, c'étoit toujours le plus digne qui étoit appellé à sa succession.

(80) Herrera, *ibid.* Chap. 17.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ces trois Caciques avoient leurs Terres ſéparées l'une de l'autre, qu'ils nommoient *Kalpules*, & les deux ſubalternes faiſoient aſſidûment leur cour au premier. Dans la Province d'*Utlatan*, qui touchoit à celle de Guatimala, les Eſpagnols vérifierent, par des peintures, que depuis plus de huit cens ans il y avoit auſſi trois principaux Seigneurs, dont la ſucceſſion avoit toujours ſuivi le même ordre. La diſtinction de leur rang n'étoit marquée que par celle de leurs ſiéges : le premier avoit au ſien trois tapis de plumes pour doſſier ; le ſecond en avoit deux, & le troiſiéme un ſeul (81).

Mechoacan.

Avant la Conquête du Mechoacan, le principal Cacique de cette grande Province faiſoit ſa réſidence dans une Ville conſidérable, qui ſe nommoit *Zinzoatza*, c'eſt-à-dire lieu rempli d'Oiſeaux. Quoique le Pays produisît abondamment toutes ſortes de biens, la plus riche partie du Tribut conſiſtoit en plumes, dont on faiſoit de précieux tapis & d'autres ouvrages. On obſerve que de tous les Peuples du Mexique, c'étoit celui qui avoit la plus juſte notion d'une Divinité ſuprême, d'un Jugement dernier, du Ciel &

(81) *Ibid.* Chap 18.

de l'Enfer. Le Dieu du Mechoacan se nommoit *Tucapacha.* Il étoit regardé comme l'Auteur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ses Adorateurs l'invoquoient dans leurs afflictions, en jettant les yeux vers le Ciel, qu'ils prenoient pour la base de son Trône. Leurs idées sur l'origine des choses sembloient venir de plus loin que les fables du Paganisme. Ils racontoient que Dieu avoit créé de terre un Homme & une Femme; que ces deux modéles de la race humaine, s'étant allés baigner, avoient perdu leur forme dans l'eau; mais que leur Auteur la leur avoit rendue, avec un mêlange de certains métaux, & que le Monde étoit descendu d'eux; que les Hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs & de leur origine, ils avoient été punis par un Déluge universel, à l'exception d'un Prêtre Indien, nommé *Tezpi*, qui s'étoit mis avec sa Femme & ses Enfans dans un grand coffre de bois, où il avoit rassemblé aussi quantité d'Animaux & d'excellentes semences; qu'après la retraite des eaux, il avoit lâché un Oiseau nommé *Aura*, qui n'étoit pas revenu, & successivement plusieurs autres, qui ne s'étoient pas fait revoir;

mais que le plus petit, & celui que les Indiens estiment le plus pour la variété de ses couleurs, avoit reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les Prêtres de Mechoacan portoient des Tonsures, comme ceux de l'Eglise Romaine, & faisoient retentir dans leurs Temples la menace des punitions d'une autre vie, avec des peintures si vives & si effrayantes, que, suivant l'expression d'Herrera, elles forçoient leurs Auditeurs d'abandonner le vice, malgré le penchant qui les y attachoit (82). Cependant les Sacrifices humains n'étoient pas moins fréquens parmi eux, que dans la Capitale de l'Empire, dont ils paroissoient avoir emprunté leurs principaux usages.

Misteque.

Dans la Province de Misteque, dont les Espagnols n'ont conservé le nom qu'aux Montagnes qui la séparoient de Chiapa, il n'y avoit aucun Temple public; mais chaque Maison avoit son Dieu & son Oratoire. Les Monasteres y étoient en fort grand nombre; & c'étoit d'eux, comme des sources de la Religion, que chaque Famille recevoit la Divinité qu'elle devoit adorer. La Loi de l'héritage étoit en faveur des Aînés; mais elle les obligeoit d'entrer

(82) *Ibid.* Liv. 3. Chap. 19.

dans un Monaſtere, & d'y porter l'habit Religieux pendant l'eſpace d'un an. Les Aînés des Caciques mêmes n'étoient pas diſpenſés de cet uſage. Le jour qu'ils choiſiſſoient pour l'obſerver, les principaux habitans de leur Canton venoient les prendre en Proceſſion ſolemnelle, au bruit de tous les inſtrumens de leur Muſique. En approchant du Monaſtere, ils étoient dépouillés de leurs habits par les Prêtres, qui les revêtoient de haillons, oints de gomme. On leur donnoit une lancette de caillou, pour ſe tirer du ſang. On leur frottoit le viſage, l'eſtomac & les épaules, de feuilles venimeuſes qui étoient comme le ſceau de leur conſécration; parce qu'on ſuppoſoit qu'elles ne permettoient plus de toucher à ces parties ſans danger. Ils entroient alors dans le Monaſtere, où ils étoient formés à l'abſtinence, ſoumis à toutes ſortes de travaux, & châtiés rigoureuſement pour les moindres fautes. A la fin de l'année, leurs Parens & leurs Amis venoient les reprendre, avec la même pompe. Quatre jeunes Filles les lavoient dans une eau parfumée, pour leur ôter la noirceur de réſine qu'ils avoient contractée au ſervice des Autels, & ſur-tout juſqu'aux moindres

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

traces du poiſon des feuilles. Ceux qui attendoient la mort de leur Pere, pour commencer leur épreuve, n'y étoient pas moins obligés avant que de recueillir ſa ſucceſſion (83). Lorſqu'un Cacique étoit attaqué d'une maladie mortelle, tous les Monaſteres de ſon Domaine faiſoient des Sacrifices, des Pélérinages & des vœux pour ſa guériſon. Les Fêtes étoient magnifiques après ſon rétabliſſement. Mais s'il mouroit, on continuoit de lui parler, comme s'il eût été vivant ; & dans l'intervalle on mettoit devant lui un Eſclave vêtu de tous les ornemens des Caciques, qui recevoit, pendant le reſte du jour, les honneurs dûs à cette dignité. Quatre Prêtres enlevoient le Cadavre vers minuit, & alloient l'enterrer dans les Bois ou dans une Cave. A leur retour, l'Eſclave qui repréſentoit le Mort étoit étouffé. On l'enſeveliſſoit, avec un maſque au viſage & le manteau de la dignité dont il avoit porté les apparences. Il étoit enterré dans cet état, avec ceux qui avoient joué le même rôle avant lui, mais dans une ſépulture creuſe, ſur laquelle on ne mettoit aucune terre. Tous les ans on faiſoit une Fête à l'honneur du dernier Cacique ;

Uſage fort ſingulier.

(83) *Ibid.* Chap. 3.

mais c'étoit ſa naiſſance qu'on célébroit, & jamais on ne parloit du jour de ſa mort. Les Peuples de la même Province avoient treize langages différens (84). On attribue cette étrange variété à la diſpoſition du Pays, qui étant rempli de Montagnes fort hautes, rendoit le commerce fort difficile d'un Canton à l'autre. Les Eſpagnols y ont trouvé des cavernes & des labyrinthes, de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places, & des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des Montagnes qui ſe nomment aujourd'hui *Saint-Antoine*, les Indiens n'habitoient que des antres de dix ou vingt piés de circonférence, qu'ils paroiſſoient avoir creuſés, par un long travail, dans les plus durs Rochers. On remarque deux Montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui ſont fort éloignées l'une de l'autre par le pié, mais dont les ſommets s'approchent ſi fort, que les Indiens ſautent d'un côté à l'autre (85).

Zapotécas.

Les Habitans de la Province de Zapotecas étoient une Nation terrible. Leur principal Cacique faiſoit ſa demeure dans une grande Ville, qu'ils nommoient Teozapotlan. Ils étoient en guerre continuelle avec les Mixos;

(84) *Ibid.* Chap. 13. (85) *Ibid.* Chap. 14.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

autres Barbares, dont les Montagnes du Pays étoient peuplés. Quoique nus, les uns & les autres, ils avoient inventé des armes meurtrieres. Jamais ils ne se rencontroient sans se battre. Les Vainqueurs lioient leurs Prisonniers par les parties viriles, avec la corde de leurs arcs, & les menoient ainsi comme en triomphe, pour les employer aux services de l'esclavage, ou pour les sacrifier dans leurs Temples. Ils avoient à-peu-près la même Religion que les Mexiquains; mais leur usage étoit de sacrifier des Hommes aux Dieux, des Femmes aux Déesses, & des Enfans aux petites Divinités. Ils observoient des jeûnes de quarante & de quatre-vingt jours, pendant lesquels ils ne mangeoient, dans l'espace de quarante ou de quatre-vingt heures, qu'une herbe médecinale, nommée *Pisate*. Leur principal Cacique, qui étoit celui de Coatlan, se disoit descendu en droit ligne du Chef de ceux qui échapperent au Déluge général. Ses Vassaux, à qui cette opinion le rendoit fort respectable, lui faisoient des Sacrifices, comme à leurs Dieux. Quelques Espagnols, d'un nom connu, ont rendu témoignage qu'ils avoient vu le dernier de ces Princes, & que ses

Sujets ne l'avoient enterré qu'après avoir embaumé ſon corps. Depuis qu'ils ont reçu le Chriſtianiſme, une maladie contagieuſe ayant fait beaucoup de ravage dans leur Nation, ils recommençoient à ſacrifier à leur ancien Cacique; & la plûpart ſeroient retombés dans les abominations de l'Idolâtrie, s'ils n'euſſent été retenus par le zéle d'un Evêque de Guaxaca. On aſſure qu'ils ont, dans leur Canton, l'ouverture d'une Cave qui a deux cens lieues de longueur (86).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Tepeaques.

Les Tepeaques formoient une Nation particuliere, qui étoit venue aſſez récemment de *Chimoztoc*, Région ſeptentrionale dont le nom ſignifie les ſept Caves. Ils étoient partis, ſuivant leurs propres Annales, ſous la conduite d'un Chef, nommé *Quaviſthzac*; & n'ayant point trouvé d'Habitans dans le Canton qu'ils occupent aujourd'hui, ils y bâtirent la Ville de Tepeaca au ſommet d'une Montagne triangulaire; ce que ſon nom ſignifie. Enſuite s'étant répandus dans les Plaines voiſines, ils partagerent leur Province entre les trois Fils de leur Chef, dont les Deſcendans regnoient encore à l'arrivée de

(86) *Ibid.* C'eſt peut-être une faute d'impreſſion, pour vingt ou pour deux.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cortez, & ne reconnoiſſoient les Mexiquains que pour leurs Alliés. Les Temples du Pays ſont dans une ſituation ſi bien entendue, que le Soleil y donne un Eté continuel. Mais toute la Province eſt ſans Rivieres & ſans Fontaines, à l'exception de quelques eaux aigres, qui ſortent entre des pierres. Les Indiens n'y boivent que de l'eau de pluie; & les Eſpagnols, qui s'y ſont établis, font venir, à grands frais, celle d'une ſource vive de la Montagne de Tlaſcala, par un Canal qui la conduit juſqu'au milieu de leur Place. Malgré cette ſtérilité d'eau, le Pays des Tepeaques eſt rempli d'excellens pâturages. Quoique leur Nation eût adopté une partie des uſages du Mexique, on y remarque plus d'eſprit & de politeſſe que dans la plûpart de leurs Voiſins. Ils adoroient, ſous le nom de *Camatzleque* une Idole de figure humaine, armée d'un arc & d'une fléche; mais ils n'en reconnoiſſoient pas moins un Dieu ſuprême, Créateur de l'Univers. Les Eclairs, la Foudre & tous les Météores paſſoient entr'eux pour des Eſprits deſcendus du Ciel, qui venoient obſerver la conduite des Hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conſerva-

tion du Monde. L'éducation des Enfans, & le bon ordre de la Police, faisoient leur principal soin. Ils étoient gouvernés, au nom de leurs Caciques, par quatre Juges, qui tenoient leur siége dans une grande Salle, où non-seulement les causes étoient vuidées sur le champ, mais où les Sentences de mort s'exécutoient à leurs yeux. Les crimes capitaux étoient l'homicide, l'adultere, le vol & le mensonge, parce qu'ils étoient regardés comme les plus nuisibles à la Société (87).

Tlascalans. Vertus & vices de leur République.

Les Tlascalans, dont on a tant de fois vanté le courage & la fidélité, n'avoient pris des Mexiquains que l'horrible usage de sacrifier leurs Ennemis & d'en manger la chair. Il paroît même qu'ils ne s'y étoient accoutumés que par représailles, pour rendre à ces cruels Ennemis le traitement qu'ils ne cessoient pas d'en recevoir. On a vu que l'amour de la liberté avoit donné naissance à leur République, & que la valeur & la justice en étoient comme le soutien. Les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur leur caractere. Ils vouloient être élevés & corrigés par amour. Ils mangeoient peu, & leurs alimens étoient legers. La plûpart étoient

(87) *Ibidem*, Décade 2. Chap. 21.

industrieux, & capables d'apprendre ou d'imiter tout ce qu'on leur montroit. Ils punissoient de mort le mensonge, dans un Sujet de la République, mais ils le pardonnoient aux Etrangers, comme s'ils ne les eussent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlascalan. Aussi tous leurs Traités publics s'exécutoient-ils de bonne foi. La franchise ne regnoit pas moins dans leur commerce. C'étoit un sujet d'opprobre, entre leurs Marchands, que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt expose toujours à l'impuissance de rendre. Ils chérissoient les Vieillards. Ils châtioient rigoureusement l'adultere & le larcin. Les jeunes Seigneurs, qui manquoient de respect & de soumission pour leurs Peres, étoient étranglés par un ordre secret du Senat, comme des Monstres naissans, qui pouvoient devenir pernicieux à l'Etat, lorsqu'ils seroient appellés à le gouverner. Ceux qui nuisoient au Public, par quelque désordre qui ne méritoit pas la mort, étoient relegués aux Frontieres, avec défense de rentrer dans l'intérieur du Pays ; & c'étoit le plus honteux de tous les châtimens, parce qu'il supposoit des vices dont on craignoit la contagion. On faisoit

ſoit mourir, avec les Traîtres, tous leurs Parens juſqu'au ſeptiéme dégré; dans l'idée qu'un crime ſi noir ne pouvoit venir à l'eſprit de perſonne, s'il n'y étoit porté par l'inclination du ſang. Les déſordres ſenſuels, qui bleſſent la nature, étoient punis de mort, comme autant d'obſtacles à la propagation des Citoyens, dans le nombre deſquels la République faiſoit conſiſter toutes ſes forces. Entre mille ſujets de haine, les Tlaſcalans reprochoient aux Mexiquains d'avoir infecté leur Nation de ce déteſtable goût. L'ivrognerie étoit ſi rigoureuſement défendue, qu'il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes, qu'aux Vieillards qui avoient épuiſé leurs forces dans la profeſſion des armes. Le Territoire de la République ne produiſant point de ſel, ni de coton, ni de cacao, ni d'or & d'argent, il n'y avoit point d'excès, ou de luxe à craindre, dans la bonne chere & dans les habits: cependant les Loix y avoient pourvu, en défendant de porter des étoffes de coton, de boire du cacao, & d'employer de l'or & du ſel, ſi ces richeſſes n'avoient été gagnées par les armes. Les Tlaſcalans n'étoient pas nus. Ils portoient une camiſole fort étroite, ſans collet & ſans manches, avec une

ouverture pour y passer la tête. Elle descendoit ju qu'aux genoux ; & pardessus, ils avoient une sorte de soutane, d'un tissu de fil. La plante, dont ils tiroient ce fil, étoit si commune dans le Pays, qu'ils l'employoient à divers usages. C'est une espece de Chardon, qui jette des feuilles, larges de deux palmes, très-dures, & des épines fort pointues. Le fil se tire des feuilles : mais les Tlascalans employoient l'étouppe à faire des escarpins & de la corde ; les bouts leur servoient à couvrir leurs maisons. Ils tiroient aussi, de cette Plante, d'assez bon miel, du vin, & du vinaigre. Ils en faisoient du papier gris, qui servoit pour leurs caracteres. Des rejettons, ils composoient une conserve, d'un goût fort agréable & d'un usage fort sain. Les pointes rôties leur donnoient un baume, qu'ils employoient heureusement pour les playes. Enfin ces pointes tenoient aussi lieu de plumes d'écriture, & les Espagnols mêmes s'en servoient dans le besoin. La Plante dure vingt ans, & ne commence à porter son fruit que dix ans après avoir été plantée (88.

(88) Herrera prétend que c'est le Maguey de l'Isle Espagnole, dont le véritable nom, dit-il, est *Metl*. On a déja remarqué que son Traducteur veut que ce soit l'arrête-Bœuf. Voyez ci-dessous, l'article des arbres & des plantes.

Les Caciques, ou les Seigneurs Tlascalans, étoient adorés du Peuple, qui s'accroupissoit presqu'à terre pour leur parler, baissant la tête & les yeux, sans oser faire le moindre mouvement, & se retirant en arriere sans tourner les épaules. Les tributs se payoient en fruits de la terre, avec une juste proportion, qui n'étoit point à charge aux plus pauvres. La liberté qui regnoit à Tlascala, & les avantages d'un bon Gouvernement, y attirant de toutes parts quantité d'Etrangers qui cherchoient à se garantir de la tyrannie de leurs Caciques, ils y étoient reçus, à la seule condition de s'y conformer aux Loix. On y comptoit, parmi la Noblesse, environ soixante Seigneurs, qui s'étoient mis volontairement sous la protection de la République, en qualité de Vassaux. Elle avoit des Chevaliers, qui avoient mérité ce titre par des actions héroïques ou des conseils salutaires, & qui en avoient été revêtus dans le Temple avec beaucoup de cérémonies. Les riches Marchands obtenoient aussi des distinctions, qui les élevoient par dégrés à la Noblesse. Mais quelque pauvre que fût le Noble, il ne pouvoit exercer aucun office méchanique. Les seuls dégrés défendus, pour le maria-

ge, étoit ceux de Mere, de Sœur, de Tante & de Belle-mere. L'héritage ne passoit point aux Enfans, mais aux Freres du Pere; & plusieurs Freres pouvoient épouser successivement leur Belle-sœur. Non-seulement les Loix permettoient la pluralité des Femmes, mais elles y exhortoient ceux qui pouvoient en nourrir plus d'une. Xicotencatl en avoit cinq cens (89). Cependant il n'y en avoit que deux, qui por-

(89) Herrera donne pour certain, un fait si extraordinaire, qu'on ne le rapporteroit pas sur l'autorité d'un Historien moins judicieux. On employera jusqu'aux termes du Traducteur. » Xicotencatl, » s'amouracha d'une jeune » Fille, fort belle, qui avoit » les deux natures, & qu'il » demanda pour Femme. » Il la mit avec les autres, » & la tenoit comme l'une » d'elles. Après qu'elle eut » passé quelque tems en » cette qualité, elle s'amouracha de quelques-unes » de celles avec lesquelles » elle étoit, & se servit avec » elles du sexe masculin, en » sorte que pendant une » année que le Seigneur » fût absent, elle en rendit » grosses plus de vingt. Cela » ayant été découvert causa » beaucoup de troubles; & » le Seigneur voyant que » lui-même avoit commis » la faute, d'avoir introduit, entre ses Femmes, » une Hermaphrodite, ne » les fit mourir, mais » seulement les répudia; » qui n'étoit pas pour elles » un petit châtiment. Pour » l'Hermaphrodite, elle » fut exposée en Public, » & menée au lieu du » Sacrifice, destiné pour » les Malfaiteurs; & là, » après lui avoir reproché » sa grande trahison, elle » fut dépouillée, & toute » vive eut le côté ouvert » avec un caillou fort aigu; ils la firent sortir, » & la laisserent aller où » sa bonne fortune la conduiroit; mais comme elle » voulut s'enfuir, toute » ensanglantée comme elle » étoit, les Enfans la poursuivirent plus d'un quart » de lieue à coups de pierre, jusqu'à ce qu'elle » tomba morte. Déc. 2. » Liv. 6. Ch. 17.

taſſent le titre d'Epouſe. Elles étoient reſpectées de toutes les autres ; & leur Mari ne devoit pas coucher avec une Concubine, ſans les avoir averties. Un Enfant étoit plongé dans l'eau froide au moment de ſa naiſſance, & les Femmes s'y lavoient auſſi dès qu'elles étoient délivrées. Rien n'eſt égal à l'attention qu'on apportoit à les faire vivre dans la modeſtie & la propreté. Les Enfans des Caciques avoient des Précepteurs, qui leur formoient également le corps & l'eſprit (90).

La proſpérité de la République n'étant dûe qu'à la valeur militaire, les Tlaſcalans rapportoient tout à l'honneur des armes. Dans la guerre, ils éliſoient un Capitaine général. L'Etendard de l'Etat demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après une bataille, ils le fichoient en terre, dans un lieu expoſé à la vue de tout le monde ; & ceux, qui ne ſe retiroient pas ſous leur Etendard particulier, étoient punis rigoureuſement. Comme ils n'aſpiroient pas à s'étendre par des Conquêtes, ils ne profitoient de la Victoire que pour faire des Priſonniers. Entre les fléches qu'ils portoient dans leurs carquois, ils en avoient deux, qui repréſentoient les

(90) *Ibidem.*

deux Fondateurs de leur Ville. Ils en tiroient d'abord une ; & s'ils tuoient ou blessoient quelque Ennemi, c'étoit un heureux présage. L'inutilité du premier coup passoit pour un mauvais augure ; mais chacun se faisoit une loi d'honneur de reprendre sa premiere fléche, & ce préjugé contribuoit souvent à la victoire. Dans la chaleur même du combat, ils avoient l'art de se retirer & d'attaquer suivant les occasions. Un Bataillon sortoit de son poste ; il étoit soutenu par un autre ; & successivement ils se portoient dans les lieux où l'assistance paroissoit nécessaire ou plus pressante. S'ils avoient le moindre avantage, ils poussoient les cris du triomphe, en invoquant les Dieux de la Patrie, & faisant des Prisonniers qu'ils promettoient de sacrifier dans leurs Temples. Ils employoient les embuscades, les surprises & tous les stratagêmes que nous admirons dans nos plus fameux Guerriers. Leurs tambours & leurs autres instrumens de guerre étoient redoutables par le bruit. Leurs premiers armes avoient été des fléches ; mais ils avoient ensuite inventé les frondes & les dards brûlés par le bout. Ils y avoient joint des zagaies, de cinq ou six piés de long, qu'ils tiroient avec

une courroie en forme d'arc, & dont la pointe étoit d'os de poiſſon, de cuivre ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des *Macanas* ou maſſues de bois, & des épées garnies de cailloux aigus ou tranchans. Ils prirent auſſi des boucliers ; & par dégrés ils employerent des foſſés, des caves & des tranchées pour leur défenſe. Ils ſavoient diſtinguer les ſituations fortes ; ils mettoient autour d'eux des pointes aigues, qu'ils couvroient de terre, pour tromper ceux qui les attaquoient. Ils empoiſonnoient les Rivieres & les Fontaines. Mais, ce qui paroît étrange, un Peuple qui ne pouvoit ſouffrir la nudité dans ſes murs, combattoit nu, & le corps peint des plus biſarres couleurs. La ſeule Nobleſſe portoit une cuiraſſe de coton piqué, relevée par des figures d'Animaux farouches, avec une ſorte de caſque, où les plumes & les plus précieux joyaux formoient un brillant ſpectacle.

Les Tlaſcalans avoient des Jardins, des Fontaines, des Bains, des Comédiens, des Nains, & des Boſſus. Ils aimoient la Muſique, les Danſes & les Chanſons. Le jeu du Tlatchtli, ou de la Pelote, étoit un exercice commun dans la Nation ; mais il étoit réſervé à la Nobleſſe, & le Peuple n'en avoit que

le ſpectacle. Quoiqu'il y eût des Temples dans les Villes de la République, les plus célébres étoient dans les Bois & les hautes Montagnes. La Religion des Tlaſcalans étoit moins ſenſée que leur Politique. Avec une prodigieuſe variété de Dieux, ils avoient quantité de Déeſſes, dont la principale étoit celle de l'Amour, à laquelle ils attribuoient auſſi l'empire des Vents. Ils la croyoient ſervie par d'autres Femmes, qu'ils aſſocioient à ſon Culte, par des Bouffons & des Nains, qui s'employoient à ſon amuſement dans une délicieuſe demeure, & qui lui ſervoient de Meſſagers pour avertir les Dieux dont elle deſiroit la compagnie. Son Temple étoit ſomptueux, & ſa Fête y étoit célébrée tous les ans, avec une pompe qui attiroit toute la Nation. Les Vices avoient leurs Divinités, comme les Vertus; le Courage & la Poltronnerie, l'Avarice & la Liberalité étoient honorés ſous de biſarres figures. On gravoit leurs noms ſur les Rochers; & ces Monumens d'une aveugle Idolâtrie ſubſiſtent encore. Le Dieu des Eaux & du Tonnerre portoit le nom de *Holoc*. Dans un Pays chaud, où de longues ſéchereſſes faiſoient le malheur public, c'étoit à cette Idole qu'on ren-

doit les principales adorations. La pluie tenoit lieu d'or aux Tlascalans ; parce qu'en rendant leurs terres fécondes, elle leur procuroit les seules richesses à l'amas desquelles ils croyoient l'or utile. Pour le fond des principes, toutes les extravagances de leur Polythéisme ne les empêchoient pas de reconnoître un Dieu supérieur, mais sans le désigner par aucun nom. Ils admettoient des récompenses & des peines, dans une autre vie ; des Esprits, qui parcouroient l'air ; neuf Cieux, pour leur demeure & pour celle des Hommes vertueux, après leur mort. Ils croyoient la terre platte ; & n'ayant aucune idée de la révolution des corps célestes, ils étoient persuadés que le Soleil & la Lune dormoient tous les jours, à la fin de leurs course. C'étoit pour eux, le Roi & la Reine des Etoiles. Ils regardoient le feu comme le Dieu de la Vieillesse, parce qu'il n'y à point de corps qu'il ne consume. Le Monde étoit éternel dans leurs idées : mais ils croyoient, sur d'anciennes traditions, qu'il avoit changé deux fois de forme ; l'une, par un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Quelques Hommes, qui s'étoient mis à couvert dans les Montagnes, y avoient été con-

vertis en Singes ; mais par dégrés, ils avoient repris la figure humaine, la parole & la raison. La terre devoit finir par le feu, & demeurer réduite en cendres, jusqu'à de nouvelles révolutions qu'ils faisoient profession d'ignorer (91).

Yzcatlans. Dans le Pays des Yzcatlans, on élisoit un souverain Pontife, qui ne sortoit jamais du principal Temple, & qui ne devoit approcher d'aucune Femme. S'il violoit l'une ou l'autre de ces deux loix, il étoit mis en pieces ; & ses membres sanglans étoient présentés tous les jours à son Successeur, pour lui servir d'exemple. Un Yzcatlan, qui pensoit au mariage, étoit obligé de s'adresser aux Prêtres. Ils choisissoient un jour de Fête, pour le faire monter au sommet du Temple ; ils lui coupoient quelques cheveux, en disant à haute voix : cet Homme veut se marier ; ensuite ils le faisoient descendre, & la premiere Femme qu'il rencontroit dans son chemin étoit à lui. Mais cette Loi n'étant ignorée de personne, & l'heure de l'exécution n'étant pas moins connue, les Femmes, qui n'avoient pas de goût pour l'Homme qui devoit se présenter, évitoient soi-

(91) Herrera, Décade 2. Chap. 16. & suiv.

gneusement de paroître. On ne voyoit, devant le Temple, que celle qui étoit convenue de s'y trouver. Ainsi la plûpart de ces Mariages n'avoient de singulier que la forme. Dans le Canton de *Guaxlotitlans*, les Mariages se faisoient comme à Mexico, en nouant la robbe du Mari avec le voile de la Femme : mais sur l'accusation d'adultere, une Femme étoit forcée de paroître devant le Cacique ; & si les preuves étoient convainquantes, elle étoit tuée sur le champ, pour être coupée en piéces & mangée par les Témoins. Chez les *Yzipeques*, l'infidélité d'une Femme étoit punie par les mains de son Mari, qui devoit lui couper publiquement le nez & les oreilles. Celui, qui se plaignoit d'un vol, étoit obligé d'en nommer l'auteur ; & s'il prouvoit la vérité de l'accusation, il étoit chargé de l'office de Bourreau, pour l'exécution du châtiment ; mais s'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le ministere de l'Accusé. Tous les Historiens observent que l'adultere & le vol étoient d'autant plus odieux aux Mexiquains, que leurs maisons étant sans portes & sans fenêtres, il n'y avoit pas d'autre frein pour ces deux crimes, que l'honnêteté naturelle

Guaxlotitlans.

Yzipeques.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& la rigueur des Loix. Dans la Province de *Teutitlans* on avoit l'horrible usage d'écorcher toutes les Victimes humaines, & de se revêtir de leur peau. Dans celles d'*Uzila* & d'*Atlantlaca*, lorsqu'on manquoit d'Esclaves pour les Sacrifices, le Cacique avoit droit de choisir des Victimes entre ses Sujets. Les Exécuteurs de ses ordres alloient les enlever avec beaucoup d'appareil; & ceux qui refusoient de se laisser conduire à l'Autel, étoient tués sur le champ. Les *Mazateques* avoient une Fête annuelle, qui coûtoit beaucoup de sang à leur propre Nation. Quelques jours auparavant, les Prêtres faisoient entendre leurs instrumens, au sommet du Temple, pour avertir tout le monde de se retirer dans les maisons. Aussi-tôt ils se répandoient dans les campagnes, avec la cruelle adresse de laisser le moins de tems qu'ils pouvoient aux Malheureux qui cherchoient à fuir; & depuis le matin jusqu'à midi, tous ceux qui tomboient entre leurs mains étoient marqués à la tête pour servir de Victimes au Sacrifice. Les *Tuateques* n'avoient, pendant toute l'année, qu'un Sacrifice sanglant. Ils faisoient mourir un Enfant, dans l'âge de l'innocence une Poule & quelques autres Ani

Teutitlans.

Mazatepeques.

Tuateques.

maux ; & se contenant d'arroser les Idoles de leur sang, ils abandonnoient les corps aux Oiseaux de proie : mais ils tuoient, hors du Temple, un certain nombre d'Esclaves, pour achever la solemnité par un festin de leur chair.

Otomies.

Enfin les *Otomies*, que leur haine pour les Mexiquains, le séjour de leurs Montagnes & leur ancienne simplicité, sembloient devoir préserver du barbare usage d'immoler des Victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs Ennemis. Ils ne sacrifioient, à la vérité, que les Captifs qu'ils faisoient dans leurs guerres ; mais ils les hachoient en piéces, qui se vendoient toutes cuites dans les boucheries publiques. Quelques Missionnaires Espagnols, qui s'étoient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, commençoient à s'applaudir du succès de leur zéle, lorsque dans une maladie contagieuse, qui faisoit beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la Nation rassemblée sur une haute Montagne. C'étoit pour y sacrifier une jeune Fille, à leurs anciennes Divinités. Les Missionnaires s'efforcerent en vain de les arrêter. On leur répondit qu'en embrassant un nou-

veau Culte, l'ancien ne devoit pas être oublié ; & la jeune Fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après le Sacrifice, tous les Otomiès revinrent tranquillement à l'instruction (92). La plus

(25) Ce trait doit faire juger de la plûpart des autres conversions Citons un Auteur original, dans les vieux termes de son Traducteur Certainement, si je n'étois Espagnol, je louerois grandement ces premiers Conquérans, non point tant que leurs braves Conquêtes le méritent, mais autant que mon petit esprit & ma langue béante y pourroient fournir. On ne sauroit assez louer ni magnifier ceux qui sont cause que six millions d'Habitans de cette Nouvelle Espagne aient reçu le Sacrement de baptême. Aucuns en comptennent huit millions; autres dix. Mais on diroit mieux qu'en quinze cens milles de Pays, il n'est demeuré créature humaine qui n'ait été baptisée. Cette conversion commença avec la Conquête du Pays : mais le commencement étoit petit, parce que nos gens s'occupoient plus à la guerre & au butin ; & avoient avec eux bien peu de Prêtres. L'an 1524, on en vit les fruits plus grands par la venue de Frere Martin de Valence & de ses Compagnons ; & trois ans après, elle fut plus avancée par l'ordre qu'y mit à sa venue Frere Julien *Garz z*, Jacobin, élu Evêque de Tlascala, comme aussi fait au même an Frere Jean Zumarranga, Cordelier, élu Evêque de Mexico. Ces Prêcheurs eurent au commencement bien de la peine, pour n'être entendus par ceux du Pays, & pour ne pouvoir entendre leur langage. Pour à quoi remédier, ils tiroient par devers eux la plus grande part des jeunes Enfans des Gentilshommes, lesquels demeuroient en chaque Ville, pour leur apprendre la Langue Espagnole; & aussi s'efforçoient, en la plus grande diligence qu'ils pouvoient, d'apprendre leur langue Ce ne fut pas aussi une petite difficulté ; pour leur ôter leurs Idoles, parce que plusieurs opiniâtres ne les vouloient point quitter, les ayant par si longs siécles retenues pour leurs Dieux ; disant qu'il devoit suffire qu'avec eux ils missent la Croix & Marie (ainsi appelloient ils Dieu

ſinguliere de leurs coutumes étoit celle qui regardoit les Mariages. Ils vivoient librement avec toutes les Femmes, juſqu'au jour qu'ils choiſiſſoient pour ſe marier. Mais lorſqu'ils étoient déterminés à l'engagement conjugal, ils paſſoient une nuit avec la Femme dont ils vouloient faire leur Epouſe; & s'ils lui trouvoient quelque défaut, ils étoient libres de la renvoyer au contraire, s'ils déclaroient le lendemain qu'ils en fuſſent contens, il ne leur

& tous les Saints,) & qu'il leur pouvoit être permis d'avoir & retenir leurs Idoles, comme aux Chrétiens d'avoir pluſieurs Images. Sur cette opiniâtreté, ils cachoient en terre ces Idoles; & pardeſſus ils plantoient une Croix, afin que ſi on les trouvoit prians & faiſans leurs oraiſons à leurs Idoles, on pensât qu'ils adoraſſent la Croix. Mais étant recherchés ſur telles ruſes, & ayant perdu leurs Temples, leſquels on mit par terre & auſſi leurs Idoles, & les accoutumant & contraignant d'aller à nos Egliſes, laiſſerent enfin cette damnable idolâtrie. Sur la peine qu'ils avoient de quitter ce grand nombre & pluralité des Femmes, alléguant qu'ils avoient trop peu d'enfans d'une Femme ſeule, qu'ils étoient bien ſervis & aimés de celles qu'ils avoient déja, qu'ils ne vouloient ſe lier pour toujours avec une ſeule, laquelle ſeroit laide ou ſtérile, que nos gens leur commandoient ce qu'eux mêmes ne faiſoient pas, s'accoſtant d'autant de Femmes que bon leur ſembloit, &c. Le Pape Paul, tiers du nom, conſidérant leurs Coutumes en matieres de ſucceſſion, pour bonnes & juſtes raiſons, permit à tous les Habitans de ce Pays, de ſe marier enſemble juſqu'au tiers dégré de conſanguinité... Mexico fut vingt ans Evêché; & l'an mil ſix cens quarante-ſept, le Pape Paul tiers l'érigea en Archevêché. Gomara, Liv. 2, Chap. 95.

étoit plus permis d'en prendre une autre. Alors, ils commençoient à faire pénitence de tous les péchés de leur vie, ſur-tout des libertés qu'ils avoient priſes avec d'autres Femmes. Elle conſiſtoit à ſe priver, pendant vingt ou trente jours, de tous les plaiſirs des ſens, à ſe purifier par des bains, & à ſe tirer du ſang des oreilles & des bras. La Femme exerçoit auſſi toutes ces rigueurs ſur elle-même. Enſuite ils ſe rejoignoient, pour vivre enſemble juſqu'à la mort. Il paroît néanmoins que cette Loi ne regardoit que le Peuple; car les Chefs de la Nation avoient pluſieurs Femmes (93).

Différentes Langues du Mexique.

Un Hiſtorien obſerve que les Miſſionnaires ont tenté de réduire les principes du Chriſtianiſme en langue Otomie, ſans y avoir jamais pu réuſſir. Elle eſt non-ſeulement fort groſſiere, mais compoſée de ſi peu de mots, que celle des Chinois n'en approche point pour la brieveté. Une prononciation plus haute ou plus baſſe, plus vive ou plus lente, eſt l'unique méthode de ceux qui la parlent, pour exprimer la différence de leurs idées (94). On ne trouve d'ailleurs aucune explication

(93) Herrera, Décad. 3. Liv. 4. Chap. 9.
(94) *Ibidem.*

ſur les langues de tant de Peuples. Dans la ſeule Province des Miſteques, on en comptoit treize différentes (95). Ceux, qui nous apprennent que le Chontal, le Zoque & le Mexiquain étoient les plus communes, n'ajoutent preſque rien qui puiſſe en éclaircir la nature & les principes. Herrera dit uniquement que le Mexiquain eſt devenu, par dégrés, la langue preſque générale, non ſeulement parce qu'elle eſt la plus douce & la plus polie, mais parce que les Miſſionnaires l'ayant employée dans leurs Cantiques ſpirituels (96), le goût des Indiens pour le chant contribue de jour en jour à la répandre. Laet en donne une autre raiſon, qui paroît plus vraiſemblable ; c'eſt la force des Armes, & l'autorité abſolue des Empereurs Mexiquains, qui firent adopter leur langue dans toute l'étendue de leurs Conquêtes. Ils entretenoient dit-il, dans chaque Province de l'Empire, des Interprêtes & des Maîtres, qui ſe nommoient *Naguatlatl.* On trouve, dans le même Hiſtorien, quelques mots de cette langue, qu'il prétend avoir tirés d'une eſpece de Dictionnaire publié à Mexico (97) ; & l'on a

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(95) *Ibid.* L. 3. Ch. 14.
(96) *Ibid.* L. 7. Ch 3.
(97) Nous ne les dérobberons point à ceux qui

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

vu (98) dans les Figures tirées de leur Histoire, comment ils exprimoient les nombres avec le pinceau.

croient trouver, ou qui cherchent, des rapports entre la plûpart des Langues.

(98) Au bas de la Figure des Productions naturelles, &c. Page 110.

Parties du Corps.

Tête,	*Tzontecontli.*
Cheveux,	*Tzontli.*
Front,	*Ixcuaitl.*
Yeux,	*Ixtelolotli.*
Oreilles,	*Nacaztli.*
Machoires,	*Camachalli.*
Bouche,	*Camactli.*
Dents,	*Tlantli.*
Langue,	*Nenepilli.*
Cou,	*Cocotl.*
Poitrine,	*Yelchiquiuhtli.*
Epaules,	*Ahcolli.*
Bras,	*Matzotzopatli.*
Mains,	*Maytl.*
Nerfs,	*Tlalhuyaotl.*
Doigts,	*Maphilli.*
Veines,	*Yetzalhuyotl.*
Ongles,	*Iztitl.*
Ventre,	*Xillantli.*
Dos,	*Cuitlapantli.*
Foie,	*Yeltepachtli.*
Cœur,	*Yollochtli.*
Poumons,	*Chichitl.*
Ratte,	*Taxixtecon.*
Reins,	*Netloctetenca.*
Genoux,	*Tlanguaitl.*
Cuisses,	*Metzquauhiotl.*

A l'égard de leur Diſcipline militaire & de leurs Arts, les Relarions n'of- DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Piés,	*Icxitl.*
Jambes,	*Cotztli.*
Talons,	*Xoquochtlantli.*

Couleurs.

Blanc,	*Iztal.*
Noir,	*Tliltic.*
Verd,	*Quiltic.*
Bleu,	*Texutic.*
Rouge,	*Chiciltic.*
Jaune,	*Coztic.*
Tigré,	*Nextic.*

Animaux & choſes naturelles.

Cerf,	*Mazatl.*
Lapin,	*Tochtli.*
Porc,	*Pitzotl.*
Lion,	*Ocelotl.*
Loup,	*Cuetlachtli.*
Renard	*Coyotl.*
Chat,	*Miztli.*
Chien,	*Chichi.*
Cheval,	*Cahuyao.*
Taureau,	*Quaquahue.*
Léſard,	*Acuetzpalin.*
Puce,	*Tecpin.*
Vautour,	*Cacalin.*
Aigle,	*Cuauhtli.*
Corbeau,	*Acatlotli.*
Perroquet,	*Tuznene.*
Pie,	*Hueytzanatl.*
Caille,	*Zulin.*
Oie,	*Tlalalacatl.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

frent rien dont on puisse tirer plus de lumiere que du récit qu'on a fait de

Canard,	*Canauhtli.*
Pigeon,	*Huilotl.*
Paon,	*Pelompatox.*
Scorpion,	*Colotl.*
Poux,	*Atemitl.*
Or,	*Coztic.*
Argent,	*Teocuitlatl.*
Plomb,	*Temeztli.*
Fer,	*Tepoztli.*
Ciel,	*Ilhuicatl.*
Soleil,	*Tonatiuh.*
Lune,	*Metztli.*
Etoile,	*Citlabin.*
Nuée,	*Mixtli.*
Tonnerre,	*Tlatlatzinil.*
Foudre,	*Tlahuitequiliztli.*
Mont,	*Quauhtla.*
Colline,	*Tepetl.*
Vallée,	*Ixtlahuatl.*
Arbre,	*Quahuitl.*
Herbe,	*Xihuitl.*
Fontaine,	*Ameyatli.*
Torrent,	*Atlautitli.*
Fleuve,	*Atoyatl.*
Pont,	*Quauhpantli.*
Lac,	*Zahzacatla.*
Anguille,	*Cohuatl.*
Fourmi,	*Azcasl.*
Feu,	*Tlelt.*
Cendre,	*Nextli.*
Charbon,	*Tecolli.*
Pluie,	*Quiahuiztli.*
Vent,	*Yeccatl.*
Gelée,	*Zetl.*

la Conquête de leur Empire, & de la description du grand Marché de Me-

Pronoms personnels.

Moi,	*Nehuatl.*
Toi,	*Tehuatl.*
Lui, *ou* il,	*Yehuatl.*

Dégrés du sang.

Pere,	*Tahtli.*
Mere,	*Nantli.*
Fils,	*Tepiltzin.*
Fille,	*Teuchpoch.*
Frere,	*Teoquichtuich.*
Sœur,	*Tehneltiuh.*
Ayeul,	*Tecoltzin.*
Oncle,	*Tetlatzin.*
Seigneur,	*Teuthli.*
Serviteur *ou* Sujet,	*Tlacoti.*

NOMBRES

1, *Ce*, ou *Centetl.* *2*, *Ome.* *3*, *Yei.* *4*, *Nahui.* *5*, *Macuilli.* *6*, *Chicuacen.* *7*, *Chicuome.* *8*, *Chicuey.* *9*, *Chicunahui.* *10*, *Matlactli.* *15*, *Caxtolli.* *20*, *Cempohualli.* *40*, *Ompohualli.* *50*, *Ompohualli on Matlactli.* *60*, *Yepohualli.* *70*, *Yepohualli on Matlactli.* *80*, *Nahupohualli.* *90*, *Nahupohualli on Matlactli.* 100, *Macuilpohualli.* *1000*, *Ontzontliipanmacuilpohualli.* Laet, Description de l'Amérique, Liv. 5. Ch. 10.

On lit dans Gomara, qu'en 1534 le Viceroi Dom Antoine de Mendoza assembla un Concile de tous les Evêques, les Prêtres & les Religieux du Pays, & qu'il y fut reglé qu'on feroit apprendre aux Indiens le Latin & l'Espagnol; sur quoi l'Historien remar-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Art & Discipline Militaire.

xico. Careri obſerve ſeulement » que » l'induſtrie des Mexiquains d'aujour- » d'hui différe beaucoup de celle des » Anciens, qui cultivoient les Arts » avec autant de ſuccès que de goût. » Ils ſont plongés à préſent dans l'oi- » ſiveté. Cependant le petit nombre » de ceux qui s'attachent au travail » prouve encore qu'ils ne ſont pas » ſans talens. Les uns compoſent plu- » ſieurs ſortes de figures, avec des » plumes de différentes couleurs, ſur- » tout avec celles d'un Oiſeau que les » Eſpagnols nomment *Chuppaflor*, ou » *Suce-fleur*. D'autres travaillent fort » délicatement en bois. Mais la plû- » part ne ſont propres qu'aux plus vils » travaux, où les Eſpagnols ne ceſſent » point de les employer; & leur plus » grande habileté conſiſte dans les » ruſes, qu'ils inventent aſſez heureu- » ſement, pour prendre toutes ſortes » d'Oiſeaux (99).

que qu'ils apprennent aſſez bien ces deux Langues, mais qu'ils ne veulent point parler celle d'Eſpagne. Il ajoûte qu'ils apprennent facilement auſſi à jouer de nos inſtrumens, ſur-tout de la flûte, mais qu'ils ont la voix mauvaiſe pour chanter en partie. *Liv.* 2, Chap 98.

(99) Voyages de Gemelli Careri, Tome VI, Ch. 6. L'eſtime de ce Voyageur pour les Ouvrages des anciens Mexiquains paroît moins fondée ſur ce qu'il en avoit vu dans leur Pays que ſur un curieux récit de Gomara. On ne changera rien aux termes du vieux Traducteur. En 1541,

Terminons cet article par quelques observations sur le Gouvernement des Espagnols, dans les Pays qu'on a fait parcourir aux Lecteurs, & sur la disposition des anciens Habitans pour leurs nouveaux Maîtres. Le témoignage des Etrangers seroit suspect ; mais on n'opposera rien à celui d'un fidéle Sujet de l'Espagne, dont le zéle alloit si loin pour sa Nation, que dans un

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Observations sur le Gouvernement du Pays.

Cortez suivit l'Empereur Charles contre la Ville d'Alger ; & étant en la Galere de Dom Henri *Henriquez*, nommée l'*Espérance*, se voyant assailli de la tourmente, comme le fut toute l'Armée, & que ce Vaisseau alloit donner à travers, il se ceignit d'un linge, dans lequel étoit cinq riches émeraudes, qu'on disoit valoir cent mille ducats, pensant par ce moyen les sauver du naufrage ; mais par nécessité ou nonchalence, il les perdit, & churent entre les fanges. Entre toutes les pierres qu'il avoit eues des Indiens, ces cinq étoient les plus riches & les plus fines. L'une étoit taillée comme une rose ; la seconde étoit en façon d'une petite couronne ; la tierce représentoit un poisson, ayant pour les yeux deux grains d'or. Icelle démontroit l'ouvrage merveilleux des Indiens. La quarte étoit taillée en forme de Clochette, laquelle avoit pour batal une grosse perle fine, & tout autour étoit garnie d'un cercle d'or. La cinquiéme étoit comme une petite tasse, ou encensoir, ayant le pié d'or, avec quatre petites chaînes pour la tenir, lesquelles par en haut étoient jointes ensemble moyennant une grosse perle longue, laquelle servoit de bouton. Des Marchands Genois, pour cette seule pierre, avoient voulu lui donner quarante mille ducats, espérant la revendre à Sultan Soliman ; Empereur des Turcs. Cortez fut fort dolent de cette perte, & ce voyage lui couta plus qu'à nul autre, excepté à Sa Majesté, encore que le Prince André Dorie y perdît onze Galeres. Liv. 2. Ch. 99. Gomara se donne ici pour témoin oculaire.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tems où la fortune sembloit l'avoir abandonnée, il ne trouvoit rien de si douloureux que l'orgueil des Ennemis de son Roi, & que la fureur avec laquelle ils s'emportoient contre lui (1).

Il est certain, dit Correal, que nous devons la rapidité de nos Conquêtes en Amérique, à la frayeur subite & presque miraculeuse, dont les Indiens se trouverent frappés à notre approche; & que sans cette faveur du Ciel, nos armes n'auroient pas eu les mêmes succès. Mais l'artillerie, inconnue jusqu'alors dans ces grandes Régions, la vue de nos Chevaux, & la Discipline militaire, nous ouvrirent le chemin avec une rapidité sans exemple. Malheureusement cette facilité de nos Conquêtes produisit bientôt une négligence qui n'a fait que s'accroître par le luxe & l'oisiveté. Dans le mépris que nous conçumes pour les Indiens, & qui nous les faisoit regarder comme des Etres d'un ordre inférieur au nôtre, nous nous persuadâmes que des avantages qui nous avoient si peu couté ne pouvoient nous être enlevés au même prix; & cette idée n'étoit pas sans vraisemblance, parce que n'ayant

(1) Voyage de François Correal, troisiéme Partie Chap. 11.

point

point alors de Rivaux ſur Mer, nous n'avions à redouter que les Indiens mêmes, dont nous connoiſſions toute la foibleſſe. Les motifs de notre ſécurité augmenterent avec l'aſcendant que la Monarchie d'Eſpagne prit ſur toute l'Europe; & lorſqu'elle devint moins formidable, il arriva tant de changemens dans la politique & les intérêts, qu'on fut obligé de nous laiſſer paiſibles poſſeſſeurs d'un bien que nous aurions pu perdre avec autant de facilité que nous l'avions acquis. Telle eſt la premiere cauſe de notre décadence en Amerique: mais on en doit compter beaucoup d'autres. Auſſi-tôt que les Vainqueurs ſe furent établis dans le Nouveau Monde, on y vit paroître un grand nombre d'Avanturiers, qui ſe revêtant du nom d'Officiers ou de Soldats, & ſous mille prétextes indignes du Chriſtianiſme & de la généroſité Eſpagnole, ravagerent ces riches Contrées, pillerent les tréſors des Indiens, & leur enleverent leurs biens & leur liberté. Pluſieurs Nations, qui s'étoient déclarées pour nous, chercherent à ſecouer le joug. L'autorité royale étant mal ſoutenue par les auteurs du déſordre, tous ces Peuples que nous regardions comme

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des Esclaves fort soumis, conspirerent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse & les forces leur ont manqué; mais je suis sûr qu'avec quelques Troupes bien disciplinées, qu'on feroit entrer dans le Pays, sur-tout par Costa-ricca, où sont les Indiens que nous nommons *Bravos*, ou *Indios de Guerra*, & du côté de Guatimala, en suivant la Côte de l'une ou de l'autre Mer, on exciteroit tout-d'un-coup à la révolte, non-seulement les anciens Naturels, les Esclaves Négres & les Métices, mais une partie même des Créoles. Il suffiroit de leur fournir des armes, de la poudre, du plomb & de les traiter avec assez de douceur & de désintéressement pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui, que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des terres & dans des Montagnes inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les Voyageurs Espagnols (2).

Je n'ai pas dit sans raison que l'autorité royale est comme anéantie, par l'insatiable avidité de ceux qui sont

(2) *Ibidem*, Part. 1. Ch. 10.

établis pour la ſoutenir. Dans l'éloignement où les Officiers royaux ſe voient du Prince, ils ne conſultent que leur intérêt pour l'impétration des Loix. Les Vicerois ſont d'intelligence avec les Miniſtres ſubalternes. Ils épuiſent les Indiens par leurs exactions ; ils vendent la Juſtice ; ils ferment les yeux & les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts une infinité de Miſérables, que l'indigence réduit au déſeſpoir, & qui font retentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance va de pair avec l'injuſtice & la cruauté. » J'ai » vu porter, dans le même Tribunal & » preſqu'à la même heure, une même » Sentence ſur deux cas directement » oppoſés. En vain s'efforça-t-on d'en » faire comprendre la différence aux » Juges. Cependant le Chef, ſortant » enfin des ténébres, ſe leva ſur ſon » ſiége, retrouſſa ſa mouſtache, & jura » par la Sainte Vierge & par tous les » Saints, que les *Luthériens* Anglois » lui avoient enlevé parmi ſes Livres » ceux du *Pape Juſtinien*, dont il ſe » ſervoit pour juger les cauſes équi- » voques ; mais que ſi ces chiens re- » paſſoient dans la Nouvelle Eſpagne, » il les feroit brûler tous (3).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(3) *Ibid.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

D'une si mauvaise administration, il résulte que les Places importantes sont mal munies, presque sans Soldats, sans armes & sans magasins. Les Troupes n'ont point de paie réglée. Leur ressource est de piller les Indiens. Jamais on ne les forme à l'exercice des armes. A peine sont-elles vêtues. Aussi les prendroit-on pas moins pour des Soldats, que pour des Mandians ou des voleurs. Les Fortifications sont absolument négligées, parce que la Nouvelle Espagne n'a point d'Ingénieurs. Elle n'est pas mieux fournie d'Artisans pour les Ouvrages militaires, & pour les besoins les plus communs. On n'y trouve personne qui sache faire un bon instrument de Chirurgie. La Fabrique de ceux qui regardent les Mathématiques & la Navigation n'y est pas moins ignorée. Le Commerce même n'y consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'y a point de regles bien établies; ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or & de l'argent, qui doit entrer dans les coffres du Roi, est continuellement diminué par la fraude. Il ne revient point au Trésor un quart de ses droits. Les Gouverneurs, leurs Officiers, & les riches Négocians, se prêtent la main

pour ſupprimer les Ordonnances royales ou pour les faire tomber dans l'oubli. Delà viennent tous les avantages que les François & les Anglois tirent de nos Etabliſſemens pour leurs propres Colonies. La plûpart des enregiſtremens ſont faux dans les Ports Eſpagnols. Un Paſſeport des Officiers royaux fait paſſer toutes ſortes de marchandiſes, à la vue de ceux qui n'ignorent pas l'impoſture. Les Curés & les Religieux ſe mêlent auſſi de Commerce, avec d'autant plus de licence & d'impunité, qu'ils ſe font redouter par la ſainteté de leur Miniſtere & par l'abus des armes eccléſiaſtiques. Ils arrachent d'ailleurs, aux Indiens, tout ce que ces Malheureux gagnent par leur travail. Rien n'eſt égal à leur avidité, que leur luxe, leur emportement pour le plaiſir & leur profonde ignorance (4). Auſſi

(4) On doit quelques exemples à la vérité de l'Hiſtoire; mais en proteſtant qu'on n'a point d'autre vue. Gage, Religieux lui-même, & qui ne peut être accuſé d'avoir pris des maximes trop ſeveres dans la Province d'Andalouſie où il avoit embraſſé cet état, ne parle jamais des Couvens de la Nouvelle Eſpagne, ſans gémir de la vie profane qu'il y vit mener, & des excès dont il fut témoin En arrivant à Vera-Cruz, il fut reçu dans le Couvent de ſon Ordre, où ſa premiere ſurpriſe fut de le trouver gouverné par un jeune Galant, qui avoit obtenu cet emploi du Supérieur, pour la ſomme de mille ducats. Il s'attendoit à voir une belle Bibliotheque; mais elle conſiſtoit dans une douzaine de

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tous les Indiens qu'ils paroissent convertir n'en demeurent-ils pas moins Ido-

vieux Livres, relegués dans un coin & couverts de toiles d'Araignées, sur lesquels on avoit placé une guitarre La chambre du Supérieur étoit revêtue d'une riche tapisserie de coton & d'ouvrage de plumes de Mechoacan, ornée d'un grand nombre de beaux tableaux ; les tables couvertes de tapis de soie, & les buffets garnis de vases de Porcelaine, tous remplis de diverses sortes de confitures & de conserves. Ses discours, ajoute Gage, roulerent sur sa naissance & ses bonnes qualités, sur la faveur qu'il avoit auprès des Grands, sur l'amour que les Dames lui portoient, sur sa belle voix & son habileté en Musique, dont il nous donna aussi-tôt des preuves, en chantant & jouant sur sa guitarre quelques vers qu'il avoit faits en faveur d'une Amarillis. Nos oreilles ne furent pas plutôt satisfaites, du côté de la Musique, & nos yeux par la magnificence des meubles, qu'il nous fit servir une prodigieuse quantité de délicatesse ; de sorte qu'étant réellement passé d'Europe en Amérique, le Monde nous paroissoit changé. Nous entendions une voix douce & nette, avec un instrument bien accordé ; nous voyons des trésors & des richesses ; nous mangions des choses délicates, & parmi ces délicatesses nous sentions le musc & l'ambre. Part. 1. Chap. 7.

Le troisiéme jour de sa route, Gage logea dans un Couvent de Cordeliers, où il fut magnifiquement traité, » Non seulement, » dit-il, en ce lieu-là, » mais dans tous les autres endroits, nous remarquâmes dans tous » les Prêtres & les Religieux une grande mollesse de vie, & des manieres d'agir fort contraires à leur profession. Nous trouvâmes » fort étrange de voir un » Religieux de Saint François monter à Cheval, » avec son Laquais derriere lui, pour aller seulement au bout de la Ville entendre la Confession » d'un Homme agonisant, » sa robbe relevée & attachée à la ceinture, » pour faire voir un bas » de soie orangé, & des » souliers de maroquin » proprement faits, avec » des caleçons de toile de » Hollande, & une dentelle de quatre doigts » attachée au haut de la

lâtres. Les Créoles ne ſont pas mieux inſtruits : mais ils ſont ignorans ſans honte, & les idées qu'ils ont des choſes divines & humaines ſont également ridicules. Si l'on joint l'ardeur du climat, qui leur brûle ſouvent le cerveau, on dira d'eux, ſans injuſtice, qu'ils n'ont preſque pas le ſens commun (5). Il leur eſt défendu d'avoir des Livres ; & dans toute la Nouvelle Eſpagne on en voit très-peu d'autres que des Heures, des Miſſels & des Bre-

» jambe. Les autres Religieux faiſoient paroître, ſous leurs larges manches, des pourpoints piqués de ſoie, & la dentelle qui étoit aux poignets de leurs chemiſes d'Hollande. dans leur entretien, comme dans leurs habits, nous ne vîmes que la plus mondaine vanité. Après ſouper, ils nous propoſerent de jouer aux cartes & aux dez. La plûpart de nous refuſerent ; les uns faute d'argent, & les autres pour ne ſavoir pas le jeu ; mais deux ſe laiſſerent ſéduire. Nous eûmes le loiſir, une partie de la nuit, de faire réflexion ſur cette maniere de vivre ; car plus le jeu continuoit, plus le ſcandale augmentoit, tant par la boiſſon, que les jugemens, les moqueries & les riſées. Ce fut là que je commençai de reconnoître la maniere de vivre des Eccléſiaſtiques du Pays. Elle fait voir clairement que l'amour de l'argent, de la vaine gloire, du pouvoir & de l'autorité qu'ils ont ſur les pauvres Indiens, eſt plutôt la fin & le but où ils viſent, que l'amour & l'avancement de la gloire de Dieu. *Ibid.* Ch 9. Les plus ſages Voyageurs en rendent le même témoignage. Voyez divers traits de Carreri dans la Deſcription de Mexico ; & ſur tout le troiſiéme Chapitre de Correal.

(5) Correal, Chapitre 11.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

viaires (6). Un Créole, qui meurt, croit ſon ame en ſûreté lorſqu'il a laiſſé de groſſes ſommes à l'Egliſe. Ses Créanciers & ſes Parens ſont ſouvent oubliés, & la plus grande partie des biens paſſent toujours aux Couvens. Enfin le déſordre eſt ſi général ; & ſes racines, qui ſont la ſenſualité, l'avarice & l'ignorance, ont acquis tant de force depuis deux ſiécles, que tout le pouvoir des Hommes n'y pouvant apporter de remede, & la nature même du mal ne permettant point d'en eſperer du Ciel, il ne faut pas douter que les affaires des Eſpagnols, dans cette grande partie de leurs Etabliſſemens, ne ſoient menacés de leur ruine (7).

Entre les raiſons de cette extrême décadence, il faut auſſi compter la haine qui ſubſiſte depuis long-tems entre les Eſpagnols venus de l'Europe & les Créoles. Elle vient, à ceux-ci, du cha-

(6) Le haſard, raconte Correal, fit tomber, un jour, les Métamorphoſes d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce Livre à un Religieux, qui ne l'entendoit pas mieux, & qui fit croire aux Habitans de la Ville que c'étoit une Bible Angloiſe. Sa preuve étoit les figures de chaque Métamorphoſe, qu'il leur montroit, en diſant ; voilà comme ces Chiens adorent le Diable qui les change en Bêtes. Enſuite la prétendue Bible fut jettée dans un feu, qu'on alluma exprès ; & le Religieux fit un grand diſcours, qui conſiſtoit à remercier Saint François de cette heureuſe découverte. *Correal*, Chapitre 11.

(7) *Ibidem.*

grin qu'ils ont de ſe voir exclus de toutes ſortes d'emplois. Il eſt inoui qu'on prenne parmi eux des Gouverneurs & des juges. Quoiqu'il s'y trouve des Cortez, des Girons, des Alvarados, des Guzmans, c'eſt-à-dire, des Familles réellement deſcendues de tous ces grands Capitaines, ils ſont regardés, des vrais Eſpagnols, comme à demi-Indiens, par conſéquent à demi-Barbares, & incapables des ſoins du Gouvernement. D'un autre côté ceux, qui arrivent d'Eſpagne, ne reconnoiſſant point leurs uſages & leurs goûts dans les Créoles, s'attachent de plus en plus à cette opinion, & perſiſtent non-ſeulement à les éloigner de toutes les Charges publiques, mais à redouter leur nombre, qui peut faire appréhender qu'avec de juſtes ſujets de reſſentiment, ils ne tentent un jour de ſecouer le joug. Gage eſt perſuadé que tôt ou tard cette ſeule diviſion fera perdre une ſi belle Conquête à l'Eſpagne. Il eſt auſſi aiſé, dit-il, de ſoulever les Créoles que les Indiens. Il leur a ſouvent entendu dire qu'ils aimeroient mieux ſe voir ſoumis à tout autre pouvoir, qu'à celui de l'Eſpagne. Ils ont regretté que les Hollandois ne ſe fuſſent point arrêtés à Truxil-

lo, lorſqu'ils prirent cette Ville, ou qu'ils n'euſſent point pénétré dans le Pays (8). C'eſt à cette nouvelle animoſité, que le même Voyageur attribue la fameuſe révolte de Mexico contre le Comte de Gelves, Viceroi de la Nouvelle Eſpagne (9). Les Créoles ſe joignirent aux Indiens, & paroiſſoient déterminés à détruire le Gouvernement Eſpagnol, s'ils n'euſſent été retenus par l'autorité des Prêtres.

Ce mépris de tout ce qui n'eſt pas venu d'Eſpagne s'eſt répandu juſqu'à l'Egliſe. Rarement un Prêtre Créole eſt pourvu d'un Canonicat, & bien moins d'un Evêché. Dans les Couvens mêmes, on s'eſt long-tems efforcé d'abbaiſſer les Créoles qu'on y avoit reçus, de peur que par le mérite ou le nombre, ils ne l'emportaſſent ſur les véritables Eſpagnols. Quoiqu'on ne pût ſe diſpenſer d'en admettre quelques-uns, tous les Supérieurs étoient envoyés d'Eſpagne. Cependant, peu d'années avant les obſervations de Gage, les Créoles avoient pris l'aſcendant, dans pluſieurs Provinces, & s'étoient tellement multipliés, qu'ils avoient abſolument refuſé de recevoir les Religieux qui ve-

(8) Part 1 Chap. 1.
(9) *Ibid.* Chap. 24. & ſuiv.

noient de l'Europe. Dans la Province de Mexique, qui a des Jacobins, des Auguſtins, des Cordeliers, des Carmes, des Peres de la Merci & des Jeſuites, il n'y a que les Jeſuites & les Carmes qui aient conſervé la ſupériorité aux Européens, en faiſant venir annuellement d'Eſpagne deux ou trois recrues de leur Ordre. La derniere, que Gage vit arriver pour les Religieux de la Merci, vécut en ſi mauvaiſe intelligence avec les Créoles, qu'à l'élection de leur Provincial commun, ils en vinrent aux mains, prêts à s'entretuer, ſi le Viceroi ſe fût rendu à leur Aſſemblée, & n'en eût mis quelques-uns dans les chaînes. Les Créoles l'emporterent à la fin, par la pluralité des ſuffrages; & juſqu'à préſent ils ont rejetté tout ce qui leur eſt venu d'Eſpagne, ſous prétexte que ne manquant point de Sujets de leur Nation, ils n'ont pas beſoin de ſecours étranger. On les laiſſe paiſibles dans la poſſeſſion de cette liberté; parce qu'avec beaucoup de ſoumiſſion pour le Pape, ils envoyent à Rome autant de préſens que les Eſpagnols.

Dans la Province de Guaxaca, on ne reçoit aucun Miſſionnnaire d'Eſpagne. Les Jacobins ſont ceux qui ont réſiſté

le plus long-tems aux Créoles. Cette querelle Monaſtique n'étoit pas terminée du tems de Gage. Les deux Partis plaidoient encore à Rome ; & celui des Eſpagnols alléguoit avec beaucoup de chaleur & de vérité, que la Religion ſouffroit beaucoup dans la Province, depuis que les Miſſionnaires de l'Europe y étoient rejettés.

Dans l'Audience de Guatimala, qui eſt d'une fort grande étendue, puiſqu'elle comprend la Province du même nom, celle de Chiapa, les Zoques, une partie de Tobaſco, les Zeldales, Zacapula, Vera-Paz, toute la Côte de la Mer du Sud, Suchutepeque, Soconuſco, Comayagua, Honduras, San-Salvador & Nicaragua, on trouve des Jacobins, des Cordeliers, des Auguſtins, des Jeſuites & des Peres de la Merci; mais les Cordeliers, la Merci, & les Jacobins ſont ſeuls en poſſeſſion du droit de prêcher & de gouverner des Egliſes Paroiſſiales. Ces trois Ordres ont toujours tenu les Créoles dans l'abbaiſſement. Ils ne les ont jamais admis aux Emplois; & de deux en deux ans ils appellent d'Eſpagne un ſupplément nombreux, pour ſoutenir leur faction.

La Province d'Yucatan n'a que des Cordeliers, d'une richeſſe extraordi-

naire, qui soutiennent vigoureusement les intérêts Espagnols. Celle de Mechoacan, qui est dépendante de Mexico pour le Spirituel, se conserve dans les mêmes principes.

Gage, poussant plus loin cette énumération (10), ajoûte que dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, à Carthagene, à Santa-Fé, à Batinas, à Popayan, à Sainte-Marthe, le Jesuites, les Jacobins & les Cordeliers tirent encore leurs Supplémens de l'Europe; mais qu'à l'exemple de la Nouvelle Espagne, les Couvens de Carmes, d'Augustins & de Peres de la Merci, ne sont composés que de Créoles. Ceux des Isles de Cuba, de la Marguerite & de Porto-ricco dépendent des Provinciaux de Saint-Domingue, & reçoivent, par intervalle, des Missionnaires Espagnols; mais on ne voit, dans ces trois Isles, que des Jesuites, des Jacobins & des Cordeliers. Les Couvens du Perou ne reçoivent point directement leurs Supplémens de l'Europe. Ils sont en si grand nombre, de toutes sortes d'Ordres, & si loin de l'Espagne, qu'on auroit peine à les fournir réguliérement. Outre les Créoles, qu'ils admettent avec

(10) Elle ne regarde que son tems.

de ſages meſures, ils tirent des Européens, de toutes les Provinces voiſines. Aux Philippines, il n'y a que des Jeſuites, des Jacobins, des Auguſtins & des Cordeliers, preſque tous de l'Europe, à l'exception de quelques Créoles favoriſés, & de quelques Chinois convertis par les Miſſionnaires (11).

Conclusion.

Il reſte à conclure pour la Nouvelle Eſpagne, que dans une ſi grande étendue de Pays qui reconnoît la domination Eſpagnole, Cette Couronne n'a de véritables ſujets que ceux qu'elle y fait paſſer, pour retenir les autres ſous le joug; & qu'une autorité ſi foible diminuant tous les jours, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'elle fût anéantie tout d'un coup, comme la plûpart des Voyageurs l'annoncent, par des révolutions dont les cauſes augmentent ſans ceſſe, & dont il eſt impoſſible que le tems n'amene pas l'occaſion.

(11) Voyages de Gage, Part. 1. Chap. 1.



Descript. de la Nouvelle Espagne.

CLIMAT, VENTS, MARÉES, Arbres, Fruits, Fleurs, Plantes, Animaux, Minéraux, & autres Productions de la Nouvelle Espagne.

§ I.

Climat, vents, & Marées.

ON n'entreprendra point de repréſenter toutes les variétés du Climat, dans un Pays auquel on donne plus de quatre cens lieues de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, & deux cens de largeur, du Nord au Sud : mais, en prenant le centre, pour regle moyenne, la Province de Mexique, qui eſt ſituée entre dix-neuf & vingt dégrés de latitude ſeptentrionale, jouit d'un air ſi tempéré, que, ſuivant l'expreſſion d'un Voyageur, on y a preſque toujours froid & chaud dans le même tems ; froid à l'ombre, & chaud lorſqu'on s'expoſe au Soleil. Ainſi ni l'un ni l'autre n'eſt exceſſive dans aucune ſaiſon. Cependant, depuis le mois de Mars juſqu'à celui de Juillet, la molleſſe des Habitans les rend plus ſenſibles au froid, le matin, & leur fait trouver la chaleur trop vive, pendant le jour.

Qualité du Climat.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Après le mois de Juillet, des pluies abondantes rafraîchissent l'air, comme dans les parties des Indes orientales dont la situation est la même. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, elles deviennent tout à la fois plus rares & moins fortes. Les Indiens donnent le nom d'hiver, ou de saison froide, aux douces nuits qui commencent en Novembre, & qui durent jusqu'au mois de Février ; mais c'est la saison dont les Européens s'accommodent le mieux (12). En général, ils se trouvent bien d'un Climat, qui n'est jamais incommode par l'excès du chaud ni du froid : d'autant plus, ajoûte le même Ecrivain, que l'eau qu'on y boit n'y est jamais plus froide que l'air. Il n'y a point d'année où la terre n'y donne trois récoltes. La pre-

(12) Carreri, Tome VI Ch. 3. Les premiers Historiens en rendent à peu près le même compte. Gomara observe qu'à Mexico » le » Soleil se leve plus tard de » 8 heures qu'à Tolede en » Espagne, comme on le » vérifie, dit-il, par les » Eclipses, & que le 8 de » Mai, il passe [illegible] Me» xico vers la Tramonta» ne, & tourne jusqu'au » 15 de Juillet, pendant » lequel tems il jette ses » ombres vers le Midi ; » que le Pays est de telle » qualité, que les habille» mens ne font pas grand » ennui ; & quelquefois » n'y fait gueres bon s'ha» bilier légerement ; mais » il est très-sain pour la » vie humaine. Liv. 2. Ch 97. Correal se plaint qu'il est quelquefois malsain autour du Lac, à cause des vapeurs qui s'en exhalent. Chap. 3. p. 66.

miere, qui ſe fait au mois de Juin, des grains ſemés en Octobre, ſe nomme *Moiſſon de Riego*, ou d'Eau. La ſeconde, nommée *del Temporale*, ou de Saiſon, ſe fait en Octobre, de ce qu'on a ſemé au mois de Juin. Pour la troiſieme, qu'on appelle *Aventurera*, ou accidentelle, parce qu'elle eſt moins certaine (13), on ſeme en Novembre, ſur la pente des Montagnes fraîches, & le tems de la récolte dépend des qualités de l'air. Une expérience conſtante a fait reconnoître que le Maïz, qui eſt la principale nourriture des Habitans, rapporte beaucoup plus lorſqu'il eſt ſemé entre les mois de Mars & de Mai (14). C'eſt alors que les Volcans, qui ſont en ſi grand nombre dans la Nouvelle Eſpagne, font leurs plus grandes éruptions; d'où l'on conclud que les ſoufres de la terre ſont dans une agitation favorable à cette eſpece de grain.

Vents des Côtes.

Dampier obſerve que les vents certains des Côtes ſont les mêmes dans la Nouvelle Eſpagne, qu'en Guinée, & que depuis la latitude de dix dégrés aux vingt, du côté du Nord, ils ſont

(13) Auſſi Acoſta & Laet n'en comptent-ils que deux. Acoſta, Liv. 3. Chap. 25. Laet, Liv. 5. Chap. 1.

(14) Carreri, *ubi ſup.*

DESCRIPT DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

conſtamment preſque d'Oueſt, ſur toute la Côte. Entre les vents changeans, les plus incertains & les plus irréguliers ſont ceux qui ſoufflent entre le Cap Gracia de Dios & la Cap la Vela. Le plus ordinaire eſt entre le Nord-Eſt & l'Eſt. Il ſouffle conſtamment entre Mars & Novembre, excepté lorſqu'il ſe trouve repouſſé par les ouragans, qui ſe levent preſque toujours contre le vent, & qui ſont fréquens ſur cette Côte, dans le cours de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août; ſur-tout entre la Riviere de Darien, & Coſta-ricca. Depuis Octobre juſqu'à Mars, on y a des vents d'Oueſt, mais qui ne ſont ni certains, ni violens. Ils regnent principalement aux mois de Décembre & de Janvier. Avant comme après ces deux mois, le vent réglé n'eſt interrompu que l'eſpace d'un ou deux jours, vers le tems de la pleine ou de la nouvelle Lune; & lorſque les vents d'Oueſt ſoufflent le plus fort & le plus long-tems ſur cette Côte, le vent réglé d'Eſt n'en regne pas moins ſur Mer, comme dans tout autre tems. Cependant un vent du Nord repouſſe quelquefois le vent réglé ſur Coſta-ricca. Ceux, qui ont un voyage de long cours à faire du côté du vent, doivent choiſir le tems des vents

d'Oueſt. Autrement ils paſſent le Golfe de Floride & font route au Nord jusqu'à la hauteur où l'on rencontre les vents variables ; & de-là ils tournent à l'Eſt auſſi loin qu'ils le jugent à propos, avant que de revenir au Sud. C'eſt la route qu'on doit faire pour le voyage de la Nouvelle Eſpagne à la Guinée (15).

Les vents de terre ſont d'une force extrême dans la Baye de Campeche, entre le Cap Concededo & le pays montagneux de Saint-Martin ; & leur force ſe ſoutient jusqu'à deux ou trois lieues en Mer. Au milieu de la Baye, où la terre court de l'Eſt à l'Oueſt, les vents de Mer ſont au Nord, & ceux de rerre au Sud. Ils commencerent à ſouffler vers ſept ou huit heures du ſoir, & continuent, ſur-tout dans la ſaiſon ſeche, jusqu'à huit ou neuf heures du matin. Dans une Iſle de cette Baye, que le grand nombre de Taureaux & de Vaches dont elle eſt remplie a fait nommer l'Iſle aux Bœufs, les vents de terre ſont ſi frais & portent ſi loin l'odeur de ces Animaux ſauvages, que des Pilotes, faiſant voile dans l'obſcurité de

(15) Ceux à qui ces termes ne ſont pas familiers, peuvent conſulter l'Article des Vents, au Tome 44. de ce Recueil, page 255.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

la nuit près de cette Côte, ont reconnu l'Isle à ces deux marques ; sans quoi, ils se seroient trop détonrnés à l'Ouest.

Dans tout le fond du Golfe du Mexique, depuis les Montagnes de Saint-Martin jusqu'à Vera-Cruz & de-là au Nord jusqu'à la la Riviere de Missisipi, les vents de terre sont aussi fort bons. Ils ne le sont pas moins au fond du Golfe de Honduras, & sur toute la Côte, entre ce Golfe & le Cap de la Vela, sans autre exception que les Caps & les Pointes, où ce vent manque plus ou moins, à proportion qu'ils sont plus exposés aux vents de Mer. Du côté de la Mer du Sud, les Bayes ont aussi leurs vents frais de terre ; mais dans quelques-unes, ils ne se levent qu'à minuit ; & vers le Nord, ils ne sont pas si certains dans la saison humide, que dans celle de la sécheresse. Les plus petites Bayes de Campeche, jusqu'aux Lagunes, jouissent de l'avantage des vents de terre. Telle est la Lagune de *Trist*, qui n'a que trois lieues de largeur, & qui est séparée de la Mer par l'Isle de même nom. Les vents de terre y soufflent, dans la saison seche, depuis cinq ou six heures du soir, jusqu'à neuf ou dix heures du

matin. Cette Lagune communique à deux autres qui en ſont ſéparées par des terres baſſes, & dans leſquelles les vents de terre ſont plus ſrais encore. Quelquefois ils y ſoufflent tout le jour, & même trois ou quatre jours de ſuite & autant de nuits. Ils ſemblent impoſer ſilence aux vents de Mer ; ou s'il arrive à ceux-ci de s'échapper quelquefois dans ces Lagunes, ce n'eſt jamais pour long-tems. En général les vents de terre ſont plus forts ou plus foibles, ſuivant les pointes & les détours des Côtes. Sur celle du Mexique, dans la Mer du Sud, le vent de terre ſouffle preſque toujours de la terre en droite ligne ; ce qui donne aux Pêcheurs, de la facilité à ſe mettre en Mer dans leurs Canots d'écorce. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, ils partent pour la pêche avec le vent de terre, & reviennent avec celui de Mer. Dans quelques endroits, au lieu de ces Canots d'écorce, ils ſe ſervent de peaux de Veau marin, qu'ils ont l'art d'ajuſter fort proprement. Ils y font comme un cou de veſſie, auquel ils mettent un tuyau pour les enfler. Deux de ces peaux étant attachées enſemble, le Pêcheur ſe met deſſus comme à cheval, & s'y tient auſſi ferme qu'un Cavalier

ſur la ſelle. Pour ſe conduire ſur Mer, il a dans la main un bâton, en forme de rame aux deux bouts, avec lequel il pouſſe l'eau en arriere d'un côté & de l'autre. Ces vents de terre & de Mer ſont d'une admirable utilité dans cette partie du Monde, où les vents généraux régnent ſi impérieuſement, comme les Mouſſons aux Indes orientales, que ſans ce ſecours la navigation y ſeroit impoſſible. On fait ainſi juſqu'à deux ou trois cens lieues malgré le vent général, particuliérement de la Jamaïque à la Langune de Triſt, dans la Baye de Campeche, & de Triſt à la Jamaïque. C'eſt à la vérité, ſuivant l'obſervation de Dampier, un des plus longs voyages qui ſe faſſent à la faveur de ces vents. On s'en ſert de même, pour aller de quelqu'endroit du Golfe du Mexique à l'Iſle de Cuba. Dans la Mer du Sud, au Nord de la Ligne, c'eſt à la faveur des mêmes vents, que les Eſpagnols font tous leurs voyages ſans s'éloigner de la Côte. On ſe promet un bon vent de terre, lorſqu'on voit, avant la nuit, des brouillards épais qui ſe répandent ſur la terre, & qui paroiſſent y croupir comme une fumée. Si ce ſigne manque, le vent eſt foible & de peu de durée, du moins dans la belle ſaiſon ;

car pendant celle des pluies, on voit souvent croupir les brouillards, sans qu'ils soient suivis d'aucun vent. Dampier remarque aussi que ces vents de terre sont beaucoup plus froids que les vents de Mer.

Vent nommé Summasenta.

La Baye de Campeche est sujette à d'autres vents, qui ne soufflent qu'aux mois de Février, de Mars & d'Avril, entre le Pays montagneux de Saint-Martin & le Cap Concededo, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ cent vingt lieues. On les nomme *Summa-Senta*. Ils ne sont ni vents de Terre, ni vents de Mer; puisqu'ils different également des uns & des autres en durée; mais ils soufflent de terre en partie. Leur cours ordinaire est à l'Est-Sud-Est, & dure quelquefois nuit & jour pendant toute une semaine. Ils sont frais & secs. Les Vaisseaux qui partent de Triste à la faveur de ces vents, arrivent au Cap Concededo en trois ou quatre jours, tandis qu'avec tout autre vent, de Terre ou de Mer, ce Voyage ne se fait jamais en moins de huit ou dix jours. Ils sont plus froids que les vents de Mer, sans l'être autant que ceux de Terre, & beaucoup plus fort que les uns & les autres. On ne s'apperçoit point d'ailleurs qu'ils al-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

terent plus la ſanté. C'eſt ordinairement dans les plus baſſes marées qu'ils ſe font ſentir.

Vent nommé Popogaios.

Sur la Côte du Mexique dans la Mer du Sud, entre le Cap Blanc (16) & Realejo (17), c'eſt-à-dire dans une diſtance de quatre-vingt lieues, on trouve un vent que les Eſpagnols nomment *Popogaios*, & qui ne regne qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il ſouffle jour & nuit, ſans intermiſſion, quelquefois trois ou quatre jours, & juſqu'à huit de ſuite. C'eſt un vent frais, mais ſans violence. Dampier le trouva au Nord, dans ſon Voyage autour du Monde.

Tempêtes du Golfe du Mexique.

On diſtingue, dans le Golfe du Mexique, trois ſortes de Tempêtes, ſous les noms de *Nords*, de *Suds* & d'*Ouragans*. Elles reviennent à-peu-près dans les mêmes ſaiſons ; & ſuivent l'obſervation commune, elles ſont annoncées, quelques heures auparavant, par divers préſages.

Nords.

Les Nords ſont des vents d'une violence extrême, qui ſoufflent fréquemment dans le Golfe, entre les mois d'Octobre & celui de Mars. On s'y attend

(16) A neuf dégrés cinquante ſix minutes du Nord.

(17) A onze dégrés de la même latitude.

alors

alors vers la pleine ou la nouvelle Lune : mais les plus violens arrivent aux mois de Décembre & de Janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le Golfe, c'est-là qu'ils sont plus fréquens & qu'ils causent les plus grands ravages. Leur plus grande force est toujours au Nord-Nord-Ouest. Ils sont ordinairement précédés d'un tems clair & serein. Si quelque vent souffle, c'est un fort petit vent, qui n'est pas proprement le vent réglé de Côte, mais un vent d'Ouest ou de Sud-Ouest, dont la durée est d'un jour ou deux avant la tempête. Un reflux extraordinaire, qui laisse à peine remarquer aucun flux pendant un ou deux jours, est un autre présage du Nord. Les Oiseaux de la Mer en sont un troisiéme : ils se retirent en grand nombre sur des terres qu'ils ne fréquentent point dans un autre tems. Mais le plus remarquable de tous les signes est un nuage fort noir, au Nord-Ouest, qui s'éleve jusqu'à dix ou douze dégrés au-dessus de l'horison Le bord de la partie supérieure paroît fort uni ; & lorsqu'elle arrive à six, huit, dix, ou douze dégrés, le nuage demeure paralelle à l'horison dans cette forme & sans aucun mouvement. Cet état continue quelquefois deux ou trois

Descript. de la Nouvelle Espagne.

jours avant la tempête, & quelquefois douze ou quatorze heures seulement, mais jamais moins. Si proche de l'horison, le nuage (18) ne paroît que le soir ou le matin. C'est alors, du moins, qu'il est le plus noir ; & l'expérience a trop appris que dans cette partie du Monde, & dans la saison qu'on a nommée, il annonce toujours une furieuse tempête. Quoiqu'on n'en ressente pas toujours les effets, parce qu'elle passe quelquefois sans nuire beaucoup, on s'y prépare avec toutes sortes de précautions. Si le vent tourne au Sud avec un beau tems, c'est un signe infaillible du plus grand désastre. Pendant qu'il continue au Sud-Sud-Ouest, ou à l'Ouest du côté du Sud, il souffle assez doucement ; mais dès qu'il arrive au Nord de l'Ouest, sa force augmente. Il tourne aussi-tôt au Nord-Ouest, où il redouble encore ; & delà au Nord-Nord-Ouest, où il se soutient le plus long-tems avec la derniere force. La tempête ne dure pas moins de vingt-quatre heures, & continue quelquefois jusqu'au double. Lorsque le vent commence au Nord-Ouest, si le nuage passe, elle n'a que

(18) Les Anglois l'appellent, dans leur Langue, *Pane du Nord*.

la durée passagere d'un *Tornado*, & le tems redevient fort serein. Alors le vent se soutient au Nord-Ouest, avec une force médiocre ; ou bien il retourne à l'Est, & continue dans cette direction. Quelquefois le tems est clair & sec pendant la tempête ; & quelquefois elle est accompagnée de beaucoup de pluie. Quoique les nuées, qui amenent la pluie, viennent du Nord-Ouest & du Nord Nord-Ouest, le nuage qui est proche de l'horison paroît immobile. Si le vent change tout-à-coup du Nord Nord-Ouest au Nord, c'est un signe que la tempête a fait son plus grand effort ; sur-tout, lorsqu'il tourne à l'Est du Nord. Alors il change bientôt à l'Est, où il se soutient, & le beau tems renaît. Mais, s'il retourne du Nord au Nord-Ouest, il continue plus d'un jour, avec sa premiere force & quantité de pluie. Les Anglois ont trouvé l'art de se servir heureusement des Nords pour revenir chargés, de Campêche à la Jamaïque ; & quoiqu'ils arrivent quelquefois fort maltraités, ils se vantent de n'avoir jamais perdu de Vaisseau dans ces tempêtes ; mais les Espagnols, dont la manœuvre est différente, en souffrent beaucoup, & passent rarement une

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

année ſans perdre quelqu'un de leurs meilleurs Bâtimens (19).

Suds.

Les Suds ſont auſſi fort violens. Leur ſaiſon eſt dans le cours de Juin, Juillet & Août; tems où les Nords ne ſoufflent jamais. Comme leur plus grande violence eſt au Sud, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt de-là qu'ils tirent leur nom. Ils ne different des ouragans, qu'en ce qu'ils ſont moins ſujets a ſauter de rhumb en rhumb, & qu'ils les devancent pour la ſaiſon.

Ouragans.

Les ouragans ſont les plus terribles tempêtes, auſquelles le Golfe du Mexique & toutes les Antilles ſoient ex-

(19) On croyoit autrefois, dit Dampier, qu'il étoit fort dangereux d'être ſurpris dans le Golfe du Mexique par la tempête qu'on appelle Nord. Pour l'éviter, nos Vaiſſeaux de la Jamaïque faiſoient route Eſt, dans cette ſaiſon; & paſſoient par les *Cacuſes*, Bancs de ſable au Nord Oueſt de l'Iſle Eſpagnole. Ceux qui partoient de Port-royal dans la Jamaïque avoient raiſon; car ſi le Nord les prenoit à leur départ, il les avançoit dans leur route: au lieu qu'en paſſant par le Golfe, il les auroit repouſſés; outre que le vent, qui ſouffle contre le Courant, enfle ſi furieuſement la Mer, qu'à peine un Vaiſſeau peut y réſiſter. Mais on paſſe aujourd'hui le Golfe en tout tems de l'année. Quand il arrive au Nord, on s'abandonne au vent & à la Mer avec une ſeule voile. La force du vent & qui groſſit la Mer en vagues, & qui les emporte au Sud, n'empêche pas le courant, ſous la ſurface de l'eau, de courir au Nord; & ce n'eſt pas une choſe extraordinaire de voir deux courans oppoſés, en même tems & en même lieu, la ſurface de l'eau s'avaçant d'un côté, & le reſte à l'oppoſé. *Appendix au Tome III.* page 97.

posés. Elles arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, toujours annoncées, comme les Nords & les Suds, par des signes qui leur sont propres. Les Descriptions, qu'on en trouve dans les Voyageurs, s'accordent toutes à les faire précéder d'un fort beau tems, avec un petit vent flatteur, qui ne ressemble point aux vents communs; ou par une très-grosse pluie; ou par un mêlange de pluies & de calme. Les nuages, qui précedent l'Ouragant, different de ceux qui précedent le Nord, en ce que les derniers sont unis, réguliers, & d'une exacte grosseur, depuis l'horison jusqu'à leur partie supérieure; au lieu que les nuages de l'Ouragan s'élevent avec une espece de pompe, & s'avancent si rapidement, qu'on croit remarquer entr'eux une sorte d'émulation. Cependant, comme ils sont engagés l'un dans l'autre, leur mouvement est égal. On donne encore pour différence, que les bords de ces nuages sont de diverses couleurs, dont le contraste forme un spectacle effrayant : l'extrêmité paroît couleur de feu pâle, suivie d'un jaune foncé, puis d'une couleur de cuivre; & le corps d'un nuage, qui est extrêmement épais, est d'une horrible noir-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ceur. Les effets des Ouragans sont trop connus pour demander une longue peinture. Dampier est persuadé que l'Ouragan des Indes occidentales & le Typhon des grandes Indes sont la même tempête sous des noms différens. Ils ont, dit-il, les mêmes présages, le nuage diversifié par la même variété d'affreuses couleurs, le vent qui se leve au même point & d'une force étonnante, avec des torrens de pluie; tout cela suivi d'un calme, & puis d'un vent au Sud-Ouest, aussi violent que le premier l'Est au Nord-Est. L'un & l'autre arrivent dans la même saison de l'année, & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Enfin les Régions où ces météores se forment sont dans l'hémisphere du Nord, quoique leurs latitudes ne soient pas exactement les mêmes.

Comparaison de l'Ouragan & du Typhon.

Comme on n'a rien dit des Saisons & de la nature des Marées & des Courans (20), qui ne puisse être appliqué, du moins par les principes, aux différentes parties de la Nouvelle Espagne & des Mers qui lavent ces Côtes, il suffira de rassembler ici quelques observations dispersées dans les Voyageurs.

(20) Tome 44 de ce Recueil.

Sur la plus grande partie de la Côte du Mexique, dans la Mer du Sud, le flux & le reflux ſont d'environ cinq piés. A Realejo & dans le Golfe d'Amapalla, ils ſont d'environ huit ou neuf piés dans le Golfe dolce & la Riviere de Nicoya, la Marée monte juſqu'à dix & onze piés. Son cours eſt à l'Eſt & ſon retour à l'Oueſt.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Marées.

Dans la Baye de Campeche, la Mer, qui flue & reflue dans toutes les Lagunes, en ſort avec tant de rapidité, que les Eſpagnols ont donné à la grande Lagune de Triſt, le nom de *Laguna Termina*, c'eſt-à-dire Lac des Marées. Cependant l'élévation de l'eau n'y a point de proportion avec ſa rapidité; & le flux n'y eſt ordinairement que de ſix ou ſept piés.

Courans.

On a remarqué dans un autre endroit, que par-tout où les vents réglés prédominent, les Courans ſuivent le Vent, & que leur plus grande force eſt toujours près des Côtes, ſur-tout vers les Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Cette obſervation ne ſuffit pas ſeule pour expliquer l'extrême varieté des Courans ſur la Côte de Veragua, de Coſta-ricca, de Honduras & dans toute la grande Baye qui eſt entre le Cap de Vela & celui de Gracia de Dios. Tous les

Voyageurs conviennent qu'il n'y a point de partie des Indes occidentales où les Courans ſoient moins réguliers, & n'en peuvent trouver d'autre cauſe que la figure de la terre, qui court Sud, entre ces deux Caps.

Depuis le Cap Gracia de Dios, le Courant ſe porte au Nord-Oueſt vers le Cap Cotoche dans l'Yucatan, & paſſe de-là au Nord entre ce dernier Cap & celui de Saint-Antoine dans l'Iſle de Cuba. Au Nord de l'Yucatan, paſſant dans la Baye de Campeche, on trouve un petit Courant qui ſe porte à l'Oueſt juſqu'au fond du Golfe du Mexique; mais, du côté ſeptentrional du Golfe, il ſe porte à l'Eſt. C'eſt ce qui oblige les Navigateurs de ranger cette Côte, en venant de Vera-Cruz. On juge que le Courant, qui ſuit la Côte depuis le Cap Saint-Auguſtin juſqu'au Cap Cotoche, n'entre jamais dans le Golfe du Mexique, mais panche du côté du Nord, juſqu'à la Côte de Floride; d'où tournant à l'Eſt vers l'embouchure du Golfe, & ſe joignant avec le petit Courant qui ſe porte aux parties ſeptentrionales de l'Iſle Eſpagnole & de celle de Cuba, il paſſe avec ce Courant par le Golfe de Floride, dont le Courant, fameux par ſa rapidité, va toujours au Nord. Cependant

comme il y a des Marées de chaque côté du Golfe, ſur-tout du côté de la Floride, un Pilote bien inſtruit paſſe & repaſſe aiſément (21). Au reſte tous les Courans, ſuivant l'obſervation de Dampier, changent leurs cours en certains tems ; avec cette différence, que dans les Indes orientales, ils courent de l'Eſt à l'Oueſt, pendant une partie de l'année, & de l'Oueſt à l'Eſt, pendant l'autre ; au lieu que dans les Indes occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune. Sur les Côtes de la Nouvelle Eſpagne, dans la Mer du Sud, le même Voyageur croit avoir vérifié que les Courans ſuivent exactement le vent réglé de la Côte (22). Woodes Rogers remarque (23) que les Vers qui fourmillent, dit-il, le long de ces Côtes, ſont plus gros & rongent beaucoup plus la carene des Vaiſſeaux, que tous ceux qu'il avoit trouvés dans d'autres lieux.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(21) *Voyez* ci-deſſus la Note (19) de la page 195.

(22) Dampier, *ubi ſup.*

(23) Voyage autour du Monde, Tome II, page 98.



§ II.

Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.

LA ſituation des principales Provinces de la Nouvelle Eſpagne, & les qualités du climat, ne doivent laiſſer aucune défiance des Voyageurs, lorſqu'ils nous repréſentent cette grande Région comme une des plus agréables & des plus fertiles du Globe terreſtre. Outre ſes productions naturelles, on ſe perſuade aiſément que depuis la Conquête des Eſpagnols, elle eſt enrichie de la plûpart des Plantes de l'Europe, qui doivent avoir acquis de nouvelles perfections ſous un ſi beau Ciel. Mais cet article ne contiendra, ſuivant nôtre ancienne méthode, que les productions particulieres au Pays, & celles qui ſe font diſtinguer par leur excellence. Toutes les autres ſont renvoyées à l'article qu'elles regardent, ſous le titre général d'Hiſtoire naturelle de l'Amérique.

Le Cacaotier. Donnons le premier rang au Cacaotier, qui tire proprement ſon origine du Mexique (24), comme il en fait

(24) C'eſt-à-dire, pour ſon uſage dans le chocola, car d'autres parties de l'Amérique en étoient rem-

1. *Cacaotier.* 2. *Cacao.*



Tom. XII. N° II.



une des principales richesses. On nous donne non-seulament sa figure, mais la maniere dont les Mexiquains le cultivent (25). On seme les grains de cacao dans une terre chaude & humide, l'œil en haut & bien couvert de terre. Les arbrisseaux paroissent vers le quinziéme jour ; mais ils sont deux ans à croître de la hauteur de trois palmes. On les transplante alors, en les arrachant avec toute la terre qui couvre leurs racines. On les met en alignement, à dix-huit palmes l'un de l'autre, avec un échalas à chacun pour les supporter, & des platanes ou d'autres arbres fruitiers à l'entour, parce qu'ils demandent de l'ombre. On retranche du pié tous les rejettons, qui les empêcheroient de s'élever. On nettoie le terrein, de toutes sortes de mauvaises herbes ; & l'on s'attache sur-tout à garantir les Plantes, du froid, de l'excès d'eau, & de certains Vers qui les rongent. Dans l'espace de cinq ans, elles deviennent

Descript. de la Nouvelle Espagne.

plies. Ceux, qui veulent savoir comment il se cultive dans nos Isles, peuvent consulter le Traité de M. de Cailus, Ingénieur des Isles Françoises. & le Pere Labat, Tome VI. Chap. 17.

(25) Carreri, Tome VI, page 222 & suiv. Labat le censure durement, sans faire attention que ce Voyageur ne parle que de la méthode des Mexiquains, bonne ou mauvaise On parlera du cacao des Isles, & de sa culture, dans leur article.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

hautes de sept palmes, grosses comme le poing. C'est alors qu'elles commencent à porter du fruit. Leurs feuilles ressemblent à celles du Châtaignier, mais elles sont un peu plus étroites. La fleur croît, comme aux Jasmins, sur le tronc & sur les branches; mais à peine reste-t'il un quart du nombre. Il s'en forme une gousse, de la forme de l'épi du blé d'Inde, verdâtre avant sa maturité, ordinairement brune lorsqu'elle est mûre, mais quelquefois jaune, blanche & bleue. Cette gousse contient les grains, ou les amandes, du cacao, couverts d'une substance mucilagineuse dont ils tirent leur nourriture. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle Lune. On ouvre les gouces avec un couteau, on en tire le fruit, qu'on fait secher à l'ombre pendant trois jours, & pendant trois jours au Soleil, & cette opération se renouvelle alternativement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait sec. On remarque que les Cacaotiers ne rendent pas l'air fort sain.

La Vanille ou le Mecasuchil.

La Vanille, suivant le même Voyageur, est une canne d'Inde de la grosseur du doigt, que les Espagnols nomment *Vexuco* ou *Banilla* (26), & qui

(26) Dampier donne à la Vanille le nom de *Vi-nelle*. Voici sa Description. C'est une petite gousse,

Vanille.



Tom. XII, N°. I



s'entortille, comme le Lierre, autour des Orangers. Elle produit des gousses, vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui étant séchées au Soleil, avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures & noires. Les Espagnols jettent dessus, par intervalles, du vin fort, après y avoir fait bouillir une des gousses, coupée en plusieurs pieces. La Vanille croît particuliérement sur la Côte méridionale de la Nouvelle Espagne.

L'Achiote.

L'Achiote croît aussi sur un arbris-

pleine de petites graines noires, longues d'environ quatre ou cinq pouces, & de la grosseur de la côte d'une feuille de tabac, à laquelle elle ressemble fort, lorsqu'elle est séche. Elle croît sur un petit pié de vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels il s'entortille. Il pousse d'abord une fleur jaune, d'où procede ensuite la gousse, qui est verte au commencement, & jaune lorsqu'elle est mûre. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la vendent aux Espagnols à bon marché, la cueillent & la mettent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtain. Ensuite ils la pressent souvent entre les doigts, mais sans l'applatir. Je ne sçais si les Indiens y font autre chose, mais j'ai vu les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile. La premiere fois, que j'ai eu l'occasion d'en voir, est à Gatulco sur la Mer du Sud. Il s'en trouve aussi près d'une Ville nommée *Carbouca*, dans le Pays de Campeche. On en fait beaucoup de cas pour parfumer le chocolat. *Voyage autour du Monde*, T. I. p. 250. On ne peut concilier ces deux témoignages, qu'en supposant la Plante & les méthodes différentes, dans les Cantons du Pays que les deux Ecrivains avoient visités. *Voyez le Pere Labat, qui a trouvé de la Vanille en divers endroits.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſeau, dans des gouſſes rondes & remplies de grains rouges, qu'on réduit prémiérement en pâte. Enſuite, après l'avoir fait ſécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou de petites briques (27).

Comment les Mexiquains font le chocolat.

C'eſt particuliérement des trois graines précédentes, que les Mexiquains compoſoient la fameuſe liqueur à laquelle ils donnoient le nom que les Eſpagnols ont emprunté d'eux, en adoptant le même uſage, & qu'ils ont communiqué à toute l'Europe. On le croit for-

(27) Gage, part. 2. p. 143. Le nom Mexiquain eſt *Achiotl.* D'autres l'appellent *Changuaric*, & d'autres *Pamac.* Voici la Deſcription de François Ximenez. L'arbre a le tronc, la grandeur & la forme de l'Oranger. Ses feuilles reſſemblent à celles de l'Orme, par la couleur & la rudeſſe. L'écorce du tronc & des branches eſt d'un roux verd. Les fleurs forment une forte d'étoile à cinq rayons, dont la couleur eſt d'un blanc rougeâtre. Le fruit eſt dans une eſpece de coque, de la grandeur & de la forme de celle de l'amande. Elle s'ouvre, dans ſa maturité, & laiſſe voir une graine rouge, aſſez ſemblable à celle du raiſin, mais plus ronde. Les Indiens eſtiment beaucoup l'Achiotl, & le cultivent autour de leurs Habitations. Il eſt verd toute l'année. La ſaiſon de ſon fruit eſt le Printems On coupe enſuite les branches, dont le bois eſt employé, comme le caillou, pour en tirer du feu. De l'écorce, on fait des cordes, plus fortes que celles de chanvre. Sa graine donne une teinture rouge, qui ſert à la peinture, & qui n'eſt point inutile à la Medecine On lui trouve une qualité froide. Mêlée avec de l'eau, elle appaiſe les ardeurs de la fievre, elle arrête la dyſſenterie. Elle entre, à ce titre, dans la compoſition du chocolat, dont on prétend d'ailleurs qu'elle releve la couleur & le goût. Liv. 5. Ch 3. Labat la confond avec le Roucou.

mé du mot Indien *Atl* ou *Atte*, qui ſignifie de l'eau, & du bruit ou du ſon, que l'eau rend dans le vaiſſeau où l'on met le *Chocolat* lorſqu'on la remue avec un moulinet, pour la faire bouillonner en écume. Il ne ſera pas inutile de rapporter, après Gage, la préparation des Mexiquains. Le principal ingrédient, dit-il, après en avoir fait douze ans ſon étude, eſt le Cacao, qui eſt une ſorte de noiſette ou de noyau, plus gros qu'une amande, qui croît ſur un arbre qu'on nomme l'Arbre de Cacao, dans une grande gouſſe où il ſe trouve quelquefois juſqu'à trente ou quarante amandes. Quoique le Cacao, comme tous les autres Simples, participe des quatre Elémens, l'opinion la plus reçue eſt qu'il eſt froid & ſec, comme l'Elément de la Terre, & par conſéquent de qualité aſtringente; mais comme il participe auſſi des autres Elémens, il a des parties onctueuſes, & l'on en tire une eſpece de beurre, dont j'ai vu que les Femmes des Créoles, ſe frottoient le viſage, pour ſe rendre le teint plus uni. On n'en doit pas être ſurpris, ſi l'on conſidere qu'en le changeant en breuvage, à peine eſt-il remué, qu'il s'en éleve une écume graſſe. D'ailleurs, il y entre tant d'autres mêlanges, qui

ſont naturellement chauds, qu'il doit avoir néceſſairement la faculté d'atténuer & d'ouvrir, plutôt que celle de reſſerrer.

Ajoûtez que s'il n'eſt ni moulu, ni remué, ni compoſé, comme il eſt dans le Chocolat, mais ſeulement mangé dans le fruit, ſuivant l'uſage des Femmes, Indiennes & Créoles, il cauſe des obſtructions qui rendent le teint fort pâle; d'où l'on peut conclure que ne produiſant point le même effet lorſqu'il eſt préparé, il doit une partie de ſes vertus au mêlange dont les Mexiquains ont l'ancien uſage. L'arbre, qui le porte, eſt ſi tendre, & le terroir dans lequel on lui fait prendre naiſſance eſt ordinairement ſi chaud, que pour le garantir des ardeurs du Soleil, on y plante d'autres arbres, qui s'appellent *Meres du Cacao*. On attend même, pour ſemer les Cacaotiers, que ces autres arbres ſoient d'une hauteur dont ils puiſſent recevoir de l'ombrage. Le fruit ne vient pas nu. Il eſt enveloppé, comme on l'a dit, dans une grande gouſſe; & chaque amende eſt revêtue d'une peau blanche, pleine de jus, que les Femmes ſucent avec délices, parce qu'il fond dans la bouche avec une charmante fraîcheur. On diſtingue

deux ſortes de Cacao : l'un, qui eſt le commun, d'un rouge obſcur, rond & piquoté par le bout ; l'autre, plus large, plus gros, plus plat, qui ſe nomme *Patlaxe*. Le dernier eſt plus (28) blanc & plus deſſicatif que l'autre. Cette raiſon le rend moins cher, ſans compter qu'il eſt plus contraire que l'autre au ſommeil. Auſſi n'eſt-il guere en uſage que pour le Peuple.

Les Mexiquains ſont partagés, ſur les autres ingrédiens qui doivent entrer dans la compoſition du chocolat. Quelques-uns y mettent du poivre noir, que d'autres n'approuvent point, parce qu'il eſt chaud & ſec, ou qu'ils ne donnent qu'à ceux qui ont beſoin de ſecours pour la chaleur naturelle. Au lieu de ce poivre, ils y mettent ordinairement du poivre rouge & long, qu'on nomme *Chile* ou Piment, dans lequel ils croient avoir reconnu des qualités froides & humides, quoiqu'il ait une vive chaleur dans la bouche. Ils y font entrer auſſi du ſucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes communes, des noiſettes, de l'*Orejevala*, de la vanille, du ſapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du

(28) Labat prétend, ſans raiſon, qu'il n'y a point de Cacao blanc, contre le témoignage réuni de Gage & de Dampier.

muſc, & ce qu'il faut d'Achiote pour lui donner la couleur d'une brique rouge. Mais la doſe de ces ingrédiens eſt proportionnée au temperamment de ceux qui doivent en uſer. C'eſt ordinairement une centaine de noix de cacao, deux gouſſes de chile ou de piment, une poignée d'anis & d'orejevala, & deux de fleurs de Vanille, qu'ils appellent *Mechaſuéhile.* D'autres préferent ſix roſes en poudre, deux dragmes de canelle, une douzaine d'amandes communes & autant de noiſettes, du ſucre blanc, & la quantité d'Achiote qui ſuffi pour la couleur. Les plus ſages n'y joignent point de girofle, ni de muſc, ni d'autre eau parfumée : mais cette ſageſſe n'eſt pas le partage du plus grand nombre. D'autres y mettent du maïz, qui eſt venteux. La canelle paſſe pour le meilleur de tous les ingrédiens, parce qu'elle eſt ſeche & chaude, qu'elle provoque l'urine, & qu'elle ſoulage les reins, dans les indiſpoſitions froides. Elle paſſe auſſi pour cordiale & pour amie des yeux.

On ſuppoſe à l'Achiote des qualités inciſives & attenuantes, qui le font ordonner tous les jours, par les Médecins Indiens, pour les humeurs craſſes & groſſieres, pour toutes ſortes d'obſtruc-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tions ou d'oppilations. A l'égard du *Chile* ou poivre long, ils en distinguent quatre sortes ; l'un, qu'ils appellent *Chilchote* ; le second, plus petit, nommé *Chilterpin* ; ces deux especes sont fort piquantes ; le troisiéme, qui se nomme *Tonalchiles*, est médiocrement chaud, & les Indiens le mangent avec leur pain de maïz, comme d'autres fruits. Enfin le quatriéme, qu'on employe dans le chocolat, & qu'on appelle *Chilpelague*, a la gousse fort large, & n'est, ni si doux que le troisiéme, ni si piquant que le premier.

Quatre sortes de Poivre long.

Chacun consulte aujourd'hui son goût & son tempéramment, pour faire entrer plus ou moins de tous ces ingrédiens dans la composition (29) ; mais les Indiens n'y mettent encore que du cacao, de l'achiote, du maïz, avec

(29) On croit devoir donner aussi la préparation des Espagnols du Pays. Ils prennent les grains de cacao, & les font rôtir dans une poelle percée, comme on fait pour les marons en Europe. Ensuite ils ôtent la petite peau qui les enveloppe, pour les mettre dans un mortier, où ils les broient jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, à laquelle ils ajoutent deux fois autant de sucre, avec du poivre & de la vanille, du musc & de l'ambre gris. De tout ce mêlange, ils font des rouleaux ou de petits pains, qu'ils conservent ; & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils rapent ces rouleaux comme nous rapons la muscade. Ensuite ils font chauffer de l'eau dans des vaisseaux de cuivre ou d'argent, & la versent bouillante dans leurs coupes de porcelaine ou de coco. Enfin ils ont un

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

un peu de chile & d'anis. Ils broyent le cacao & tout le reste, sur une large pierre, qu'ils appellent *Metatl*, & qui ne sert point à d'autre usage. Mais avant cette opération, ils font sécher tout sur le feu, à l'exception de l'achiote, en remuant incessamment leur matiere, dans la crainte qu'elle ne se brûle ou ne se noircisse; car trop desséchée, elle devient amere & perd sa force. La canelle, le poivre long, & l'anis sont broyés à part, avant qu'on les mêle avec le cacao. Ensuite on recommence à piler tout ensemble, avec un soin extrême de le réduire en poudre très-fine. L'achiote y est mis par intervalles, broyé aussi, mais sans avoir été séché, afin que la matiere en prenne plus aisément la couleur. Ils la mettent alors dans un vaisseau de terre pour la brasser avec une juste quantité d'eau, sur un fort petit feu; & cette seconde opération se fait avec une espece de cuilliere. Lorsque tout est bien incorporé, ce qu'ils connoissoit à la qualité de la pâte, qui devient courte, ils en font des tablettes, s'ils n'aiment mieux la mettre dans des boëtes, où elle durcit en refroidissant.

petit morceau de biscuit prêt, qu'ils trempent dans la liqueur On a déja remarqué que l'usage de la vanille est venu d'eux, & que les Mexiquains ne l'avoient point avant la Conquête.

Ceux, qui en font des tablettes, mettent une cuillerée de la pâte sur une feuillè de palmier, & lui laissent le tems de durcir à l'ombre, car elle fond & se liquefie au Soleil : ensuite, tournant la feuille, ils en font tomber facilemeut leur tablette, parce que la pâte est grasse encore. Mais lorsqu'on le met sécher dans un vaisseau de terre ou de bois, elle s'y attache si fort, qu'il devient difficile de l'en tirer sans rompre le Vaisseau.

Différentes manieres dont les Indiens prennent le Chocolat.

La maniere de boire le chocolat n'est pas la même, parmi tous les Indiens de la Nouvelle Espagne. A Mexico, ils le prennent chaud, avec un mêlange de cette autre liqueur qu'ils nomment *Atolle*, & dont on a déja rapporté la composition (30). Leur méthode consiste uniquement à faire dissoudre une tablette dans de l'eau chaude, à la remuer ensuite dans la coupe, avec un instrument, qu'ils appellent Moulinet dans leur langue, & lorsqu'ils en voyent sortir l'écume, à verser de l'Atolle chaud par dessus. Ils le boivent ainsi, sans biscuit & sans sucre. D'autres font dissoudre le chocolat dans de l'eau froide, & le font écu-

(30) C'est un breuvage des anciens Mexiquains; composé de fleur de farine de Maïz, d'Atolle & de Chile, infusés dans l'eau.

mer avec le moulinet. Enſuite ôtant l'écume, qu'ils conſervent dans un autre vaſe, ils mettent le reſte ſur le feu, avec autant de ſucre qu'il en faut pour le rendre doux. Lorſqu'il eſt chaud, ils le verſent ſur l'écume qu'ils ont ſéparée ; & c'eſt dans cet état qu'ils le boivent. La maniere la plus commune eſt de faire chauffer l'eau & d'en remplir la moitié d'une coupe ; d'y faire diſſoudre une tablette ; ou plus, juſqu'à ce que l'eau ſoit bien épaiſſie ; de remuer & de battre tout, pour faire naître l'écume, & d'y mettre alors de l'eau, pour achever de remplir la coupe. Mais les Mexiquains ont une autre maniere de prendre le chocolat, qu'ils n'employent que dans leurs Feſtins & leurs réjouiſſances, pour ſe rafraîchir après la danſe ou la bonne chere. Ils font diſſoudre les tablettes, dans l'eau froide ; ils en ôtent l'écume, qu'ils mettent à part ; ils mêlent du ſucre dans ce qui reſte ; & le verſant de fort haut ſur l'écume, ils ſe font de ce mélange un breuvage ſi froid, qu'ils ſont les ſeuls qui puiſſent en uſer. L'expérience a fait connoître aux Eſpagnols qu'il eſt fort nuiſible à l'eſtomac, juſqu'à cauſer de violentes douleurs, particuliérement aux Femmes. Gage, de qui l'on emprunte ce

détail, proteſte qu'ayant employé pendant douze ans la troiſiéme de ces quatre préparations, il a joui d'une parfaite ſanté dans la Nouvelle Eſpagne. Son uſage, dit-il, étoit de prendre un verre de chocolat le matin; un autre, deux heures avant le dîner; un autre encore, deux heures après, & un quatriéme vers le ſoir (31). S'il avoit deſſein de donner toute la ſoirée à l'étude, il en prenoit encore un verre ſur les ſept ou huit heures; après quoi, il bravoit le ſommeil & toute ſorte d'appéſantiſſement juſqu'à minuit. Au contraire, lorſqu'il manquoit à prendre cette liqueur favorite, aux mêmes heures, il ſentoit des foibleſſes d'eſtomac, des maux & des défaillances de cœur (32).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Il y a quelque différence, dans le récit des Voyageurs, ſur une des meilleures Plantes du Mexique, que les uns confondent avec le *Maghey* de l'Iſle Eſpagnole, & que d'autres nomment *Metl*, en prétendant que ſa reſſemblance avec le Maghey par un grand nombre de propriétés communes, n'empêche point qu'elle n'en differe eſſentiellement. Gage, qui connoiſſoit le Pays

Le Metl.

(31) On a vu qu'à Chiapa les Femmes ne pouvoient entendre une Meſſe entiere, ſans ſe faire apporter du chocolat à l'Egliſe.

(32) Tome I. Part. 2. pages 146 & précédentes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

par un si long séjour, ne lui donne point d'autre nom que Metl, & laisse douter s'il le croit connu hors de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il dit simplement qu'il croît aux environs de Mexico beaucoup mieux qu'ailleurs (33). Suivant sa description, c'est un excellent arbrisseau, qu'on plante & qu'on cultive, comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles, différentes les unes des autres, qui servent à quantité d'usages. Dans leur jeunesse, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre & de l'eau de vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines, si fortes & si aigües, qu'on en fait une espece de scie, pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures; & la gomme, qui sort des branches, est un excellent antidote contre toute sorte de poison (34). Carreri, qui prend cet arbrisseau pour le Maghey, en reconnoissant qu'il est supérieur à celui de l'Espagnole, ne lui donne que la qualité de Plante, & le représente semblable à la joubarbe, mais plus haut, avec des

(33) On a remarqué qu'Herrera distingue le Maghey du Metl, du moins par le nom, & que son Traducteur le donne pour l'arrête-Bœuf.

(34) Voyages de Gage, Part. 1. p. 181.

feuilles

feuilles plus groſſes & plus ſolides. Il ne dit point qu'on le cultive, mais qu'il croît dans les lieux temperés. Après avoir fait peu-à-peu le même dénombrement de ſes propriétés, il ajoute que du fil de ſes feuilles on fait juſqu'à des dentelles & des ouvrages d'une extrême délicateſſe. Lorſqu'il eſt âgé de ſix ans, on ôte les feuilles du milieu, pour y faire un creux dans lequel s'aſſemble une liqueur, que les Indiens recueillent chaque jour au matin, & qu'ils mettent dans pluſieurs ſortes de vaiſſeaux. Cette fécondité dure un mois entier; après lequel la plante ſéche, & pouſſe des rejettons. Lorſqu'elle n'eſt pas coupée, elle ne produit qu'une tige, en forme de ferule, avec des fruits inutiles. La liqueur eſt auſſi douce que le miel, lorſqu'elle ſort de la plante. En peu de tems, elle prend la force de l'hydromel & devient excellente pour diverſes maladies. Les Indiens y mettent une racine, qui la fait bouillir & fermenter comme le vin. Auſſi eſt-elle capable d'enivrer. Elle ſe nomme *Pulque* ou *Poulcré*. On en fait une eau-de-vie très forte; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on nomme la Plante, vigne de l'Amérique. L'uſage de cette liqueur étoit devenu ſi général

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Pulque, liqueur Mexiquaine.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

parmi les Indiens, depuis la Conquête, que les droits qu'on en tiroit pour l'Espagne montoient à 110000 piastres. Ils furent levés en 1692, & le pulpe fut défendu. Mais les Indiens violant sans cesse un ordre rigoureux, & les Espagnols n'ayant pas plus de soumission pour la Loi, les droits furent rétablis & la défense levée en 1697; pendant le séjour de Carreri à Mexico (35).

L'Atolle ou l'Anate.

L'*Atolle*, qui se nomme aussi *Anate*, est une fleur rouge, qui croît sur un arbrisseau de même nom, & qui sert non-seulement au chocolat des Mexiquains, mais à la composition d'une autre liqueur & à la Teinture. Elle croît particuliérement dans la Nouvelle Espagne, sur-tout aux environs de Guatimala, d'où elle s'est répandue dans la Terre-ferme & dans les Isles. L'arbrisseau s'éleve de sept ou huit piés. On jette la fleur, comme l'indigo, dans une citerne remplie d'eau; avec cette différence qu'elle est sans tige & sans tête, parce qu'elle se détache elle-même du bouton. On la laisse pourrir dans l'eau, où par le soin qu'on prend de l'agiter, elle se réduit en substance liquide, comme l'indigo. Lorsqu'elle est rassise, & qu'on

(35) Voyages de Gemelli Carreri, Tome VI, p. 226 & précédentes.

en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux & des briques qu'on laiſſe ſécher au Soleil. Dampier, de qui l'on emprunte cette Deſcription, avoit vu tenter inutilement d'élever des Atolles dans quelques Plantations Angloiſes, & ne connoiſſoit cette teinture que dans la Nouvelle Eſpagne; d'où ſortant par le commerce, elle ſe vendoit cinq ſchellings à la Jamaïque (36).

Le Silveſtre.

Le *Silveſtre* eſt la graine d'un autre arbre du Mexique, qui reſſemble beaucoup au cochenillier. Sa fleur eſt jaune, & ſon fruit rouge. Le fruit s'ouvre dans ſa maturité; & comme il eſt plein de cette graine, qui n'eſt pas moins rouge que lui, la moindre agitation ſuffit pour la faire tomber. Les Indiens mettent une toile ou des plats ſous l'arbre, & le ſecouent. Huit ou dix de ces fruits ne produiſent pas plus d'une once de graine. La teinture du Silveſtre eſt preſqu'égale en beauté à celle de la cochenille, & lui reſſemble aſſez pour être une ſource d'erreurs; cependant elle eſt beaucoup moins eſtimée. Les Eſpagnols ont affecté ſi long-tems de cacher la naiſſance du Silveſtre & de la Cochenille, que juſqu'au tems de Dampier perſonne n'en avoit été bien inſtruit. Il reçut les lumieres qu'on

(36) Tome I. page 242.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

donne ici sur le Silvestre, d'un Gentilhomme Espagnol, dont il eut occasion de connoître la bonne foi, & qui avoit passé plusieurs années dans les lieux où cet Arbre croît (37).

Cochenille.

Quoique la Cochenille soit aujourd'hui mieux connue, on ne doit pas dérobber au Mexique, la gloire de son origine & de son premier usage. Dampier apprit, du même Espagnol, ce qu'on ignoroit avant lui; c'est-à-dire, que c'est un Insecte, qui s'engendre dans une espece de fruit. L'arbrisseau, qui le porte, est armé d'épines, & d'environ cinq piés de haut. Il ressembleroit au Poirier piquant, si ses feuilles étoient plus larges & son fruit plus gros. Il porte des fleurs rouges au sommet. Dans leur maturité, ces fleurs se renversent sur le fruit, qui commence alors à s'ouvrir, & le couvrent si parfaitement, que ni la pluie, ni la rosée ne peuvent mouiller l'intérieur. Le lendemain, ou deux jours après que la fleur est tombée, ce qui la fait rôtir aussi-tôt par les ardeurs du Soleil, le fruit s'ouvre de la largeur d'environ deux pouces, & tout y est plein de petites insectes rouges, dont les aîles sont d'une petitesse curieuse,

(37) *Ibid.* pag. 246.

Comme ils y ſont nés, ils y mourroient faute de nourriture, ayant déja dévoré le fruit qui leur a donné la vie, & bientôt ils pourroient dans leur enveloppe, ſi les Indiens, qui font de grandes Plantations de ces arbres, n'avoient ſoin de les en tirer lorſqu'ils voient le fruit ouvert. Ils étendent ſous l'arbre un grand drap; enſuite agitant les branches avec des bâtons, ils forcent l'Inſecte de ſortir & de voltiger autour de ſon arbre. L'ardeur du Soleil fait tomber preſqu'auſſi-tôt ces petits Animaux, ſur le drap qu'on a tendu pour les recevoir. Ils y meurent, & les Indiens les y laiſſent ſécher deux ou trois jours. De rouges qu'ils étoient en volant, ils deviennent noirs lorſqu'ils ſont tombés; & peu après, ils blanchiſſent en ſéchant, quoiqu'ils prennent enſuite une autre couleur. C'eſt cet Inſecte qui fait l'écarlate. Les Eſpagnols donnent le nom de Tuna au Cochenillier. On en voit de vaſtes Plantations dans les Provinces de Guatimala, de Chiapa & de Guaxaca (38).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La plûpart des Relations, qu'on a citées pour la Nouvelle Eſpagne, parlent de l'Arbriſſeau que Dampier nomme ici le *Poirier piquant*, & que d'autres ſe

Le Poirier piquant ou la Raquette; & ſon fruit avec ſon Inſecte.

(38) Dampier, *ubi ſuprà*, page 244.

contentent de mettre au rang des *Tunas* sans expliquer ses propriétés. Un Voyageur plus moderne, qui le donne pour le même que celui qu'on nomme *Raquette*, aux Isles, nous assure qu'on trouve dans son fruit, les véritables Insectes du Cochenillier, & nous en apprend des singularités qui peuvent jetter du jour sur cette fameuse Teinture. Le Poirier piquant, ou la Raquette, est une Plante qui aime les terres séches & sabloneuses, & dont les feuilles forment un ovale, un peu allongé par l'un de ses bouts. Dans leur grandeur naturelle, elles ont depuis sept jusqu'à neuf pouces de long, sur trois ou quatre de large; & leur épaisseur est de neuf ou dix lignes. La peau en est verte, mince & licée, aux endroits qui ne sont pas chargés d'épines. La chair est blanchâtre, souple, de la consistance d'une rave un peu flétrie, & d'un goût qui seroit entiérement insipide, sans une petite amertume qu'il laisse dans la bouche. Les bords sont chargés de petits bouquets d'épines droites, courtes & pointues. Les deux superficies le sont aussi; mais les bouquets sont bien plus gros, & les épines plus longues & plus fortes; ils sont éloignés d'un pouce les uns des autres,

& posés réguliérement en quinconce. Chaque bouquet est composé de sept, neuf & onze épines, dont celles qui approchent du centre ont un pouce de longueur, & les autres moins, à mesure qu'elles s'en éloignent. Elles sont toutes extraordinairement fortes, roides & pointues; & quoiqu'à leur base elle ne soient pas plus grosses que les plumes d'un Moineau, elles percent un soulier du cuir le plus dur. Lorsque la tige a deux ou trois piés de hauteur, les feuilles, ou les pattes, poussent un fruit à leur extrêmité, dont la figure approche beaucoup de celle d'une Poire, ou plutôt d'une figue. Il est d'abord verd & dur; mais il change de couleur en croissant; il rougit par dégrés, & devient enfin d'une vive couleur de feu, lorsqu'il est tout-à-fait mûr. Il tient à sa tige, par le plus petit bout, & présente le plus gros droit en l'air. C'est dans le point de sa maturité qu'il sort de son centre un bouton composé de cinq feuilles, qui forment, en s'épanouissant, une espece de tulipe, de couleur orangée, ou d'un rouge pâle. Cette fleur n'a point assez de consistance pour se tenir droite; mais se renversant sur le fruit, deux ou trois jours après qu'elle est éclose,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

elle se fanne, elle séche & tombe en moins de deux fois vingt-quatre heures. Le fruit s'ouvre alors, comme une grenade ou une figue. Le dedans paroît rempli de petites graines, dont le dessus est d'un très beau rouge incarnat. Elles sont enveloppées dans une matiere, épaisse comme de la gelée, du plus beau rouge du monde, & d'un goût charmant, avec une petite pointe d'aigreur qui aiguise l'appetit, réjouit le cœur, & refraîchit extrêmement. Mais ces roses sont environnées d'épines; car la belle peau de ce fruit est couverte d'une infinité de petites pointes, presqu'imperceptibles, si fines, si faciles à rompre & si piquantes, qu'on n'y peut toucher sans se mettre les doigts en sang. Elles percent au travers des meilleurs gants, & causent une demangeaison insupportable. Pour les cueillir sans se blesser, on les reçoit dans une manne à mesure qu'on les sépare de leur tige avec un couteau; après quoi on leve de chaque côté, avec le couteau, une petite tranche dont l'espace sert à les tenir d'une main, tandis qu'avec le couteau qu'on tient de l'autre, on enleve toute la superficie épineuse. Quelques jours après que le fruit s'est ouvert de lui-même,

il n'a presque plus de consistance, & ressemblant alors à une gelée liquide, on le mange avec une cuilliere. Son suc tache le linge, & teint les urines, comme celui du Nuchtli, mais avec si peu de danger, qu'on en fait prendre aux Malades.

Description de l'Insecte.

C'est dans ce fruit qu'on trouve un Insecte que Labat nomme Cochenille, & qui est, dit-il, à peu-près de la taille d'une grosse Punaise. Sa tête ne se distingue du reste du corps, que par deux petits yeux qu'on y remarque & par une très petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six piés, trois de chaque côté. Ils ont chacun trois articles; ils ne sont pas plus gros par une extrêmité que par l'autre, & ne passent pas la grosseur d'un cheveux fort délié. Le dos de l'Animal est couvert de deux aîles, qui ne sont pas étendues comme celles des Mouches, mais qui sans excéder la longueur du corps en embrassent & couvrent exactement toute la rondeur. Leur délicatesse est si grande, qu'elles sont presqu'inutiles à l'Animal, qui ne peut s'en servir pour s'élever, mais seulement pour se soutenir quelques momens en l'air, & pour retarder un peu sa chute, lorsqu'on lui fait quitter les fruits où il se nourrif-

soit, & où il prenoit la couleur qui le fait rechercher. Les aîles, les piés, & l'extrêmité de la tête sont si délicates, qu'elles ne peuvent ressentir l'ardeur du Soleil, sans être bientôt réduites en poussiere ; aussi l'Animal perd-il sa figure, & n'a-t'il plus que celle d'une graine, de mediocre grosseur, brune & presque noire, chagrinée, luisante & comme argentée, ou du moins légerement couverte d'une poudre impalpable, & tout-à fait adhérente à la peau.

Expériences qui le font prendre pour la Cochenille.

Le même Voyageur éleva deux fois plusieurs de ces Insectes. La premiere fois, ce fut le hasard qui les lui fit remarquer dans le fruit des Raquettes. Il les y laissa, jusqu'à ce que le fruit commençant à passer, il les fit tomber, en frappant la plante d'un bâton, sur une serviette, qu'il avoit étendue sous les branches. Ces petits Animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchoient de se sauver en s'élevant un peu en l'air avec leurs aîles ; mais leur foiblesse & l'ardeur du Soleil ne leur permettoient pas d'aller bien loin. Ils tomboient sur la serviette, ou à peu de distance. D'un très beau rouge, qui étoit leur couleur, ils devenoient noirs quelques momens après leur mort ; &

lorſqu'ils étoient ſecs, ils paroiſſoient bruns & argentés. L'Auteur les réduiſit en poudre, & s'en ſervit, au lieu de carmin, pour laver des Plans.

Une autre fois il vit de petits Inſectes, de la goſſeur des plus petites Puces, qui couroient ſur des piés d'Acacia, environnés de Raquettes. Il en fit tomber pluſieurs ſur une feuille de papier, & il les mit ſur des poires ou figues de Raquette, qui commençoient à s'ouvrir. Ils s'y nourrirent, ils y groſſirent, & ſe trouverent de la même eſpece que ceux qu'il avoit trouvés la premiere fois dans le même fruit; d'où il conclut que ces petits Inſectes ne prenoient pas naiſſance dans le fruit des Raquettes, mais que dans le tems de leur ſemence ils la jettent indifféremment ſur tous les arbres où ils ſe rencontrent, & qu'étant éclos ils ſe retirent dans les fruits des Raquettes, ou dans tout autre fruit dont ils peuvent tirer leur nourriture. De-là vient, ajoute-t'il, qu'on en trouve ſur les Acajous, les Goyaves, les Ceriſiers, les Orangers & d'autres Arbres. On y fait peu d'attention, parce qu'ils ne ſont pas de ce beau rouge qui fait tout leur prix; car il eſt certain que c'eſt le fruit, dont la Cochenille ſe nourrit, qui lui

communique ſa couleur. Auſſi voit-on changer celle de l'Inſecte, à proportion que le fruit eſt plus ou moins coloré. Lorſqu'il atteint un certain âge & une certaine groſſeur, il y a beaucoup d'apparence qu'il acquert la force de voler, ou qu'il change de figure, comme le ver à ſoie, le ver des Palmiſtes, & d'autres Inſectes. C'eſt ſans doute alors qu'il jette ſa ſemence, & qu'il ſe reproduit avant ſa mort; car on le trouve toujours de la même groſſeur, au lieu que s'il conſervoit toujours la même figure, ceux qui auroient plus d'une année devroient être plus gros que ceux qu'on trouve deux fois par an, à-peu-près dans le tems de la maturité des fruits, & qui ſont extrêmement petits, parce qu'ils ne font que de naître.

Cet Inſecte multiplie exceſſivement. On en trouve une prodigieuſe quantité, malgré ce que les Poules, les Fourmis & les Vers, qui le recheſchent avidement, en conſomment dans les deux ſaiſons. Il paroît étonnant, au Pere Labat, qu'après cette explication, quelqu'un puiſſe demeurer dans le doute ſur la nature de la Cochenille. Les Raquettes peuvent être aiſément multipliées. Il n'eſt queſtion que d'enterrer à moitié une de leurs feuilles,

Aguacate Avorat ou Persea.



Tom. XII. N°. IV.

pour lui faire prendre racine, & pour la faire produire beaucoup en peu de tems. On en tireroit, suivant ses idées, un avantage extrême pour la nourriture des Cochenilles, qui seroient le fond d'un très riche Commerce, & qui donneroient lieu d'employer, dans nos Colonies, quantité de terres inutiles, c'est-à-dire trop usées & trop maigres pour produire des cannes de sucre, du Tabac, de l'Indigo, du Roucou, du Manioc, & d'autres Marchandises. D'ailleurs, le fruit des Raquettes a quantité de vertus, dont il fait une longue énumération (39).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Aguacate.

Un Arbre des plus particuliers à la Nouvelle Espagne, & qu'on ne voit aux Philippines & dans les Isles de la Mer du Nord, que parce qu'on a pris soin de l'y transporter, est l'*Aguacat* ou l'*Avorat* (40). Il ressemble au Noyer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, & quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte & blanche en dedans, avec un gros noyau dans le centre. On

(39) Voyages du Pere Labat, édition de 1742, T. 4, Ch. 4.

(40) D'autres le nomment *Avogato*, & *Avocat*. Dampier a décrit, sous le premier de ces deux noms, celui des Isles de la Mer du Sud.

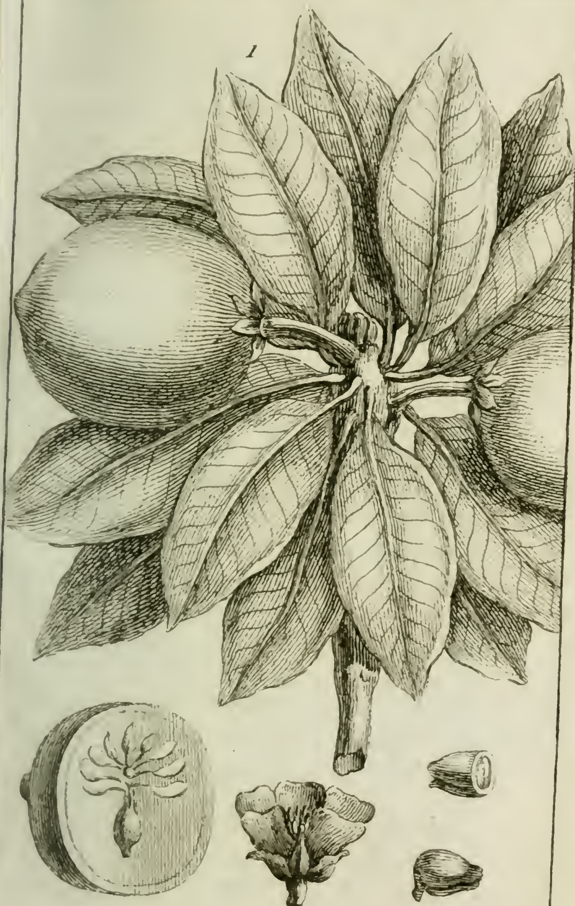
le mange cuit ou crud, en y joignant un peu de ſel, parce qu'il eſt doux & huileux. D'autres y mêlent du ſucre, du jus de limon, & du plantain rôti. Tous les Voyageurs conviennent que le goût en eſt délicieux, & que l'Europe n'a rien qu'on puiſſe lui comparer (41).

Le Sapotier & ſes quatre eſpeces.

Le *Sapotier* tient le ſecond rang pour le goût. Son fruit ſe nomme Sapotile. On en diſtingue quatre ſortes, l'une qu'on appelle *Sapotille noire*, dont l'arbre eſt touffu & de la grandeur d'un Noyer; mais ſes feuilles ſont plus petites & plus vertes. Le fruit eſt rond, & revêtu d'une écorce verte très fine.

(41) Carreri, Tome VI, page 211. Laet en donne la Deſcription ſuivante. L'Ahuacahuitl, que les Eſpagnols ont nommé *Aguacate*, par corruption, arbre de la grandeur de l'*Ilex*, avec les feuilles de l'Oranger, mais plus vertes, plus grandes, & plus rudes, & de petites fleurs d'un blanc jaunâtre, porte un fruit de la forme d'un œuf, plus gros néanmoins & plus inégal, noir dans ſon écorce & tirant quelquefois ſur le verd obſcur, couleur d'herbe dans ſa poulpe, ſi gras, qu'il a la molleſſe du beurre de Vache, & d'un goût qui tire ſur celui des noiſettes fraîches. Ses feuilles jettent une agréable odeur, ſont ſéches, & chaudes au ſecond dégré, & s'emploient utilement dans les bains. Le fruit n'eſt pas moins chaud, quoique d'un goût fort agréable. Il excite aux plaiſirs des ſens. Sa poulpe contient des pepins, d'un blanc rougeâtre, unis, durs & peſans, diviſés en deux parties, comme des amandes, mais plus longs & plus gros qu'un œuf de Pigeon, avec le goût des amandes ameres. Auſſi en tire-t'on une huile, qui eſt à-peu-près du même goût & de la même odeur.

1. Zapota ou Sapotier. 2. Sapotille.



Tom. XII. N.º II.



Sa poulpe a la couleur & le goût de la caſſe, avec quatre petits noyaux. Avant ſa maturité, il empoiſonne le Poiſſon; & lorſqu'il eſt mûr, on en fait prendre aux Malades. La ſeconde eſpece, eſt la *Sapotille blanche*, qui croît ſur une eſpece de poirier, & qui ne differe de l'autre, que par la blancheur de ſa poulpe. On lui attribue la qualité de provoquer le ſommeil. La troiſiéme, qui ſe nomme *Sapotille ivrogne*, eſt le fruit d'un arbre qui reſſemble au précédent, mais dont les branches ſont beaucoup plus belles. Son goût, qui tire un peu ſur l'aigre, eſt extrêmement agréable. Son écorce eſt jaune & verte; ſa poulpe eſt blanchâtre & n'a que deux petits noyaux. La quatriéme eſt la petite eſpece qu'on appelle ſimplement *Sapotille*. Son arbre eſt grand, & plus touffu que les trois autres. Le fruit eſt purpurin en dehors, & d'un pourpre encore plus vif en dedans. Il a quatre petits noyaux, placés chacun dans une ſorte de niche. Carreri lui donne la préférence pour le goût, ſur tous les fruits des Régions chaudes. On en fait une compoſition fort agréable, que les Dames prennent plaiſir à mâcher, & qui leur tient les dents nettes (42).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(42) *Ibidem*, page 215.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Mamey de la Nouvelle Espagne.

Le *Mamey* de la Nouvelle Espagne ne différe de celui de l'Isle Espagnole, dont on a donné la description, que par la couleur de son fruit, qui est jaune au-dehors, & rouge en dedans, avec un gros noyau violet. L'amande, que le noyau renferme, est amere, & se nomme *Pestle*. On lui attribue des vertus médecinales, sur-tout dans les lavemens.

La Granadille.

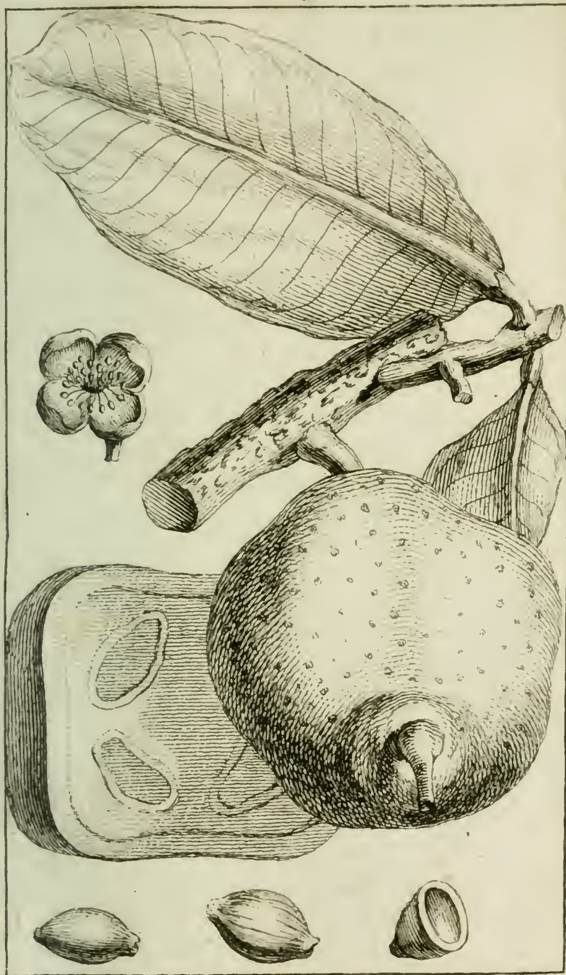
Le fruit que les Espagnols ont nommé *Granadille*, croît dans la Nouvelle Espagne, sur une Plante semblable au Lierre, qui s'entortillant autour d'un arbre le couvre tout-à-fait de ses feuilles. Il est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune & vert en dehors, blanchâtre en dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint, à la douceur de son goût, une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des Femmes. On croit distinguer dans sa fleur, tous les instrumens de la Passion (43), comme dans celle de la Granadille Chinoise.

Le Nuchtli.

Le fruit qui porte le nom de *Nuchtli*, & dont on croit que Mexico avoit tiré celui de Tenuchtlitlan, est aujourd'hui répandu dans toute l'Amérique; mais il paroît originaire de la Nouvelle Es-

(82) Carreri, *Ibid.* pag. 216.

Mamey.



Tom. XII. N.º I.*

pagne, où du moins il eſt plus commun & meilleur que dans toute autre Contrée. C'eſt une ſorte de Figue, dont la poulpe eſt mêlée de pluſieurs grains, mais plus gros que ceux des figues. Il eſt couronné, comme la neſle. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont les noms ne ſont pas moins différens que la couleur. Les uns ſont verds en dehors, d'autres jaunes, d'autres tachetés; mais quoiqu'ils ſoient tous d'un goût excellent, c'eſt au blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire & du raiſin. Il ſe conſerve long-tems. Sa principale qualité eſt de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'Eté. Le meilleur eſt celui qui croît dans les terres labourées. Gage parle d'une eſpece rouge, qu'il ne trouve pas de mauvais goût, mais dont on fait peu d'uſage, parce qu'elle teint, de couleur de ſang, la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnerent de l'inquiétude aux premiers Eſpagnols. Ils avoient recours aux Médecins, pour arrêter le ſang qu'ils croyoient perdre; & les remedes, qu'ils employoient à la guériſon d'un mal imaginaire, leur cauſoient de véritables maladies. La peau extérieure de ce Nuchtli eſt épaiſſe & rem-

Allarmes que le Nuchtli rouge cauſe aux premiers Eſpagnols.

plie de petites pointes ; mais en l'ouvrant jusqu'aux grains, on en tire aisément le fruit sans la rompre. Aujourd'hui, les Espagnols se font un jeu de ce qui les a jettés long-tems dans une vive allarme. Il n'arrive point d'Etranger auquel ils ne prennent plaisir à présenter des Nuchtlis rouges. Ils agitent aussi le fruit entier dans une serviette. Les petites pointes, qui sont presqu'imperceptibles, s'y attachent sans être apperçues ; & ceux, qui emploient la serviette à s'essuyer la bouche, se trouvent tout-d'un-coup les levres colées & comme cousues, jusqu'à perdre le pouvoir de parler. Ils n'en ressentent aucune douleur ; mais ce n'est qu'après s'être lavés & frottés long-tems, qu'ils se délivrent de cet embarras (44).

Buisson des Prunes de Coco.

Les Cocos & l'arbre qui les porte ont été mille fois célébrés dans les Relations ; mais on n'y a point vu pa-

(44) Gage, *ubi suprà*, pag. 179. Herrera nous apprend que l'arbre est fort épineux, & qu'il ne faut pas le confondre avec le *Nopali*, qui n'est presque composé que de feuilles vertes. Celles de Nuchtli sont d'un gris minime. Les feuilles naissent les unes sur les autres. Lorsqu'on les plante, elles croissent tellement qu'elles deviennent arbres, qui ne produisent pas seulement des feuilles, les unes sur les autres mais qui en poussent d'autres, par les côtés. Il ajoûte que dans le Canton des Chichimeques, qui est stérile, & qui manque d'eau, ces arbres servent d'aliment & de boisson ; on mange le fruit, & l'on boit le suc des feuilles. Déc. 2. L. 7. Ch. 13.

roître encore le *Buiſſon des Prunes de Coco*, qui eſt fort commun dans l'Yucatan & le Honduras. C'eſt un arbriſſeau, de la hauteur de ſept ou huit piés, dont les branches s'étendent beaucoup, & qui a l'écorce noire & unie. Ses feuilles ſont aſſez grandes, ovales, & d'un verd foncé. Le fruit eſt de la groſſeur de nos groſſes Prunes, mais rond. Il s'en trouve de blancs, de noirs, & de rougeâtres. La peau eſt très mince & fort unie, la poulpe blanche, molle & ſpongieuſe, plus propre à être ſucée que mordue. Elle renferme un gros noyau, dont l'amande eſt molle. Cet arbre aime les bords de la Mer, & croît même dans le ſable; mais ſes prunes y ſont ſalées, quoique dans les autres lieux elles ſoient douces, agréables & fort ſéches (45).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Vigne de la Nouvelle Eſpagne.

La Vigne de la Nouvelle Eſpagne, ou du moins l'arbre qui porte une eſpece de raiſin, a deux ou trois piés de circonférence. Il s'éleve de ſept ou huit; & de cette hauteur il pouſſe quantité de branches, dont les rameaux ſont gros & épais. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles du Lierre, mais elles ſont plus larges & plus fermes. Le fruit eſt de la groſſeur ordinaire du raiſin,

(41) Dampier, Tome III, page 258.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en meurissant, quoiqu'intérieurement rougeâtre. Un noyau fort gros lui laisse peu de substance; mais elle est agréable & saine. Le tronc & les branches sont un bon bois de chauffage (46).

Bois de Campêche.

On a vu, dans la Description géographique de la Baye de Campêche, tout ce qui regarde le bois de teinture qui porte ce nom.

L'Abricotier Mexiquain.

L'arbre que les Espagnols ont nommé, dans leur langue, Abricotier Mexiquain, est plus haut que nos plus grands Chênes. Ses feuilles ressemblent à celles du Laurier sauvage, & son écorce à celle du Poirier. La chair de son fruit est peu différente de celle de nos Abricots, quoiqu'il ne leur ressemble nullement par la figure. Il est de la grosseur d'un Melon, & couvert d'une peau dure & épaisse. Il l'emporte beaucoup aussi sur l'Abricot par l'odeur & le goût. Les Espagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Ils en ont transplanté dans l'Isle Espagnole, où l'on observe que l'odeur du fruit attire les Sangliers dans la saison, & que ceux qui s'en nourrissent ont la chair d'excellent goût.

(46) *Ibidem.*

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Les Provinces de Chiapa & de Guatimala produisent des arbres qui donnent un Baume blanc, mais moins estimé que celui de *Tollu*, aux environs de Carthagene (47).

Arbre à baume.

Les Pins de la Nouvelle Espagne sont d'une hauteur médiocre, & ne portent, pour Pignons, qu'une espece de pommes vuides (48), qui croissent sur les bosses, les nœuds, & les autres excrescences de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en sortent comme enveloppées les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont d'une bonne épaisseur, longues de dix à douze pouces, & si serrées,

Pins.

(47) Acosta, Livre 4. Chap. 28.

(48) *Ibid.* Chap. 30 Le même Historien donne le nom de *Pinas* ou *Pomme de Pin* aux Ananas de la Nouvelle Espagne. Voici sa description. » Elles sont, » dit il, de la même fi» gure extérieure que les » Pommes de Pin de Castil» le, mais au dedans elles » different du tout, parce » qu'elles n'ont point de » pignons ni d'écaille; » mais le tout y est une » chair que l'on peut man» ger quand l'écorce en est » dehors, & est un fruit » savoureux & délicieux » au goût. Il est plein de » suc, & a la saveur d'ai» gre-doux. Ils le mangent » coupé en morceaux, & » trempé dans de l'eau & » du sel. Quelques-uns » disent qu'il engendre la » colère, & que l'usage » n'en est pas trop sain. » On présenta à l'Empereur » Charles-Quint un de ces » Pinas, qui devoit avoir » donné beaucoup de peine » & de souci à l'apporter » des Indes avec sa Plan» te; toutefois il n'en » voulut pas éprouver le » goût. J'ai vu, en la » Neuve Espagne, de la » conserve de ces Pinas, » qui étoit fort bonne. *Ibid.* Ch. 16.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déja remarqué que c'eſt une admirable reſſource pour ceux qui ſont preſſés de la ſoif. Un couteau, qu'on enfonce dans les feuilles, en fait ſortir l'eau de pleuie, qu'on reçoit dans ſon chapeau pour boire (49).

La Molle.

La *Molle* eſt un arbre Mexiquain auquel on attribue de grandes vertus. Quelques-uns le croient originaire du Perou; mais il vient beaucoup mieux dans la Nouvelle Eſpagne; & les Habitans tirent de ſes rameaux une eſpece de vin, ou de liqueur, qu'ils emploient à divers uſages (50).

Palto.

Le *Palto* eſt un grand arbre, qui ſe trouve auſſi au Perou; mais ſon fruit, qui eſt une eſpece de pomme, dont la chair eſt fort molle & renferme un noyau, y a l'écorce fort dure: au lieu que dans la Nouvelle Eſpagne, il eſt revêtu d'une peau ſi déliée, qu'il ſe pele comme nos pommes. On le croit fort ſain (51).

Chicapotes.

Les *Chicapotes* ſont un excellent fruit, qui croît dans les Provinces les plus chaudes, & dont les Mexiquains font une eſpece de marmelade, qui

(49) Dampier, *ubi ſup.* page 266; mais il donne à ces Pins le nom de Pins ſauvages.

(50) Acoſta, *ubi ſup.* Ch. 30.

(51) *Ibid.*

approche du goût & de la couleur du Cotignac. Acosta n'est pas de l'opinion de ceux qui donnent la préférence aux Chicapotes sur tous les fruits de l'Europe (52). Mais il croit l'*Annone* de la Nouvelle Espagne fort au-dessus de celles des Philippines & de tous les autres Pays des Indes. Les *Capollies*, qui sont une espece de Cerises, dont le noyau est plus gros que celui des nôtres, lui paroissent un fruit très agréable, qu'il n'a vu, dit-il, qu'au Mexique.

Annone.

Capollies.

Le Coton croît dans toutes les parties chaudes de cette Région, sur des arbrisseaux, comme en Asie, & sur de grands arbres, tels qu'on en a décrit deux, après Dampier, dans la Relation de son Voyage autour du Monde (53).

Coton.

L'*Amatcastic*, que d'autres nomment *Texcalamatl*, & d'autres *Tepeamatl*, est un grand arbre à larges feuilles, comme celles du Lierre, épaisses, purpurines, à-peu-près de la forme d'un cœur. Il porte une espece de petites Figues, d'un rouge qui tire aussi sur le pourpre, & remplies d'une petite graine rouge. Laet panche à croire que c'est le même fruit dont *Clusius* a don-

L'Amatcastic.

(52) *Ibid.* Chap. 25.
(53) Tome 43 de ce Recueil, page 73.

né la description dans son Traité des Plantes exotiques. Ximenez nous apprend qu'en décoction il est rafraîchissant pour la fiévre, & qu'une de ses propriétés est d'évacuer la bile & le flegme, par des vomissemens & des selles. Il en donne la dose, qui est de trois onces de ces racines, dans trois livres d'eau, qu'il faut laisser réduire à la moitié (54).

Le Copaxocotl.

Le *Copalxocotl*, qui tire ce nom de la ressemblance de son odeur avec celle du Copal, & que d'autres nomment *Pompoque*, est un arbre semblable à notre Cerisier, qui porte pour fruit une espece de petites pommes douces, mais fort astringentes, dont la principale vertu est dans son suc visqueux, qu'on croit bon pour les fiévres dyssenteriques.

Le Quauhayohuatli, ou Quahtlalatxin.

Le *Quauhayohuatli*, nommé aussi *Quahtlalatzin*, est un grand arbre, dont le tronc est fort gros, rouge & tortu, & qui jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont celles de l'*Adelfe*, ou du *Rhododendra*, c'est-à-dire longues & étroites; son fruit est rond, mais applati comme les féves marines & moins gros. Cinq ou sept de cette espece d'amandes, rôties, & macerées

(45) Laet, *ubi suprà*.

dans

dans le vin, ſont une merveilleuſe purgation, lorſqu'on a commencé par en ôter les membranes, dont elles ſont couvertes, & qui les diviſent par le milieu.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ximcnez décrit un arbre, qu'il nomme *Quauhtlalatzin*, & qui tire ce nom, dit-il, de ce que ſon fruit s'ouvre avec beaucoup de bruit dans ſa maturité, & s'élance auſſi loin que s'il étoit pouſſé par une arme à feu. L'arbre eſt grand. Ses feuilles ſont celles du Meurier, mais plus larges, dentelées par les bords, & diviſées par quantité de petites veines. Son tronc eſt rouſſâtre, ſon fruit rond, mais applati, & rayé comme le Melon. Il contient douze pepins, ou plus, ronds & blancs, dont on aſſure que deux ſuffiſent, après en avoir ôté les membranes qui les ſéparent & qui ſont capables de cauſer des tranchées, pour chaſſer du corps toutes les humeurs nuiſibles, ſur-tout la pituite & la bile. Ils demandent d'être un peu rôtis, d'être macerés dans l'eau, & d'être pris à jeun. Laet les donne pour un remede (55) infaillible.

Le Xahuali.

Le *Xahuali* eſt un très bel arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du

(55) *Ibid.* page 226.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Frêne. Son bois eſt peſant, & d'un jaune tigré. Il porte un fruit ſemblable au Poivre, ſans couronne cependant, & que pluſieurs mangent dans ſa maturité. Les Indiens en tirent une eau, dont ils ſe lavent les jambes & quelquefois tout le corps, pour ſe fortifier & pour ſe noircir; car elle a cette double vertu. Il n'y a point d'autre ablution qui puiſſe en ôter la couleur; mais elle diſparoît d'elle-même dans l'eſpace de quinze jours, à l'exception des ongles, qu'elle ne quitte que lorſqu'ils changent en croiſſant. C'eſt dans la guerre, que les Mexiquains s'en ſervent particuliérement, pour ſe rendre plus terribles.

Le Coatl, ou Tlapalezpatli.

Le *Coatl*, que d'autres nomment *Tlapalezpatli*, eſt un grand arbriſſeau qui s'éleve quelquefois de la hauteur d'un arbre, & dont le tronc devient auſſi fort épais. Ses feuilles reſſemblent à celles des pois; ſes fleurs ſont petites, oblongues, diſpoſées en épi, & d'un blanc obſcur. La ſubſtance de ſon bois eſt froide & humide. Elle teint l'eau, d'une couleur bleue. On la croit excellente pour nettoyer les reins & la veſſie, & pour adoucir l'âcreté des urines. Les Eſpagnols en tranſportent en Europe, ſous le nom de *Bois nephre-*

tique. Ximenez obſerve qu'étant macerée dans l'eau pendant quinze jours, elle ceſſe de la teindre, & qu'elle perd toute ſa vertu.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Un autre arbre, auquel les Eſpagnols ont fait perdre ſon nom Mexiquain, en lui donnant celui de *Higuero*, a les feuilles, la figure & la grandeur du Meurier. Son fruit eſt une eſpece de gourde, de diverſes formes, dont les Mexiquains font les taſſes qu'ils nomment *Tecomates*, & qui leur ſervent à prendre le chocolat. Ils en mangent la poulpe lorſqu'ils manquent d'autres vivres.

Le Higuero.

Le *Xalxocotl*, que les Inſulaires de l'Eſpagnole nomment *Guayabo*, eſt un grand arbre, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces au Mexique. Ximenez en décrit deux : la premiere a les feuilles de l'Oranger, mais plus petites & velues, les fleurs blanches, le fruit rond, & rempli de grains comme les figues. Ses feuilles, qui ſont acides, aſtringentes, & d'une odeur très forte, guériſſent la galle, par les bains. Son écorce eſt froide, ſeche & fort aſtringente. On lui attribue la vertu de guérir l'enflure des jambes, les playes fiſtuleuſes, & même la ſurdité. Le fruit eſt chaud & ſec, & ſent la punaiſe ; ce qui ne

Le Xalxocotl, ou le Guayabo.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

l'empêche point d'être d'un fort bon goût, qui le fait servir aux meilleures tables. La seconde espece porte un fruit beaucoup plus gros, dont l'odeur n'est pas si forte. Oviedo donne aussi la description de cet arbre & de son (56) fruit.

Le Mizquitl.

Le *Mizquitl* est un arbre fort commun dans la Nouvelle Espagne, surtout dans les parties montagneuses. Il est épineux. Ses feuilles sont longues & étroites, de la forme de celles de l'ail. Il porte des siliques, comme le Tamarinde, & presque de la même figure, remplies de graines d'un goût agréable, dont les Montagnards font une pâte qui leur tient lieu de pain. Ximenez juge, sans expliquer sur quel fondement, que c'est la vraie Casse des Anciens, qu'une extrême négligence, dit-il, a fait ignorer jusqu'à présent. On tire, des rejettons de cet arbre, une liqueur excellente pour les yeux; & l'eau même, dans laquelle ils ont trempé, acquert la même vertu.

Le Yecotl.

Le *Yecotl*, que les Espagnols ont nommé *Palmier des Montagnes*, & que quelques Indiens nomment *Quauhlopopotli*, est un arbre composé ordinairement de deux ou trois troncs, qui

(56) Liv. 8. Chap. 19.

naiſſent d'une même racine. Ses fleurs ſont blanches & odorantes, formées en ombelle, & compoſées de ſix pétales. Il en naît des fruits aſſez ſemblables à la pomme de pin, de différentes groſſeurs & de la couleur de nos châtaignes. Laet, qui en avoit vu pluſieurs, n'a pu décrire leur graine; parce qu'on les avoit apportés vuides, de la nouvelle Eſpagne (57). Ximenez ſe contente de dire que ce fruit eſt froid & viſqueux: mais il obſerve qu'on tire, des feuilles de l'arbre, un fil plus fort, quoique moins gros, que celui du Metl ou du Maghey.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Xochiocotzolquaxihuitl.

Le *Xochiocotzolquaxihuitl* eſt un arbre réſineux, qui donne une eſpece d'Ambre liquide. Il eſt d'une grandeur extraordinaire. Ses feuilles reſſemblent à celles du Larix (58), & ſont diviſées dans leurs deux parties en trois angles; blanchâtres d'un côté, d'un verd obſcur de l'autre, & dentelées à l'entour. L'écorce du tronc & des branches eſt rouge en partie. On en tire par inciſion, une liqueur que les Eſpagnols nomment *Liquidambar*, & les Mexiquains *Xochiocotzol*, dont l'odeur approche du ſtorax. Elle eſt chaude au troiſiéme dégré, & fort deſſicative.

(57) *Ubi ſuprà*, page 228.
(58) C'eſt une eſpece de Sapin.

C'eſt un ſpécifique contre le ſpaſme & contre les affections hyſtérique. Il découle auſſi, de cet arbre, une huile dont on ne vante pas moins l'ordeur & les vertus ; mais quelques-uns croient qu'elle ne vient que de la réſine, expoſée au Soleil, ou miſe ſous le preſſoir (59).

Le Copal quauuitl, & autres eſpeces de Copal.

Copal eſt un nom commun que les Mexiquains donnent à toutes les réſines & les gommes odoriférantes, mais qu'ils diſtinguent par l'addition d'un autre nom ; car ils ont un grand nombre d'arbres réſineux. Ils appellent *Copal*, par excellence, une réſine blanche & traſparente, qui découle d'un arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du Chêne, mais ſont plus longues. Le fruit eſt rond, de couleur rougeâtre, & du même goût que la réſine. Elle diſtille quelquefois d'elle-même, quelquefois par inciſion. L'arbre ſe nomme *Copal-quahuitl*, c'eſt-à-dire, arbre qui porte le Copal. Il croît en divers lieux ; mais on obſerve, dans ſa forme comme dans la couleur de la réſine, quelque différence entre celui des Montagnes & celui des Pays plats.

Le *Copal-quahuitl-petlahuac*, tire,

(59) Traité des Plantes exotiques de Cluſius, Chap. 8.

ſon nom de la largeur de ſes feuilles, qui ſurpaſſe celle des autres arbres du même ordre. Elles ſont déchiquetées, & fort ſemblables, par la couleur & la rudeſſe, autant que par la forme, à celles de la Plante que les Eſpagnols nomment *Sumac.* L'arbre eſt de hauteur médiocre. On prendroit ſes branches pour une eſpece d'aîles, d'où ſort une réſine blanche, mais un peu différente de l'autre & moins abondante.

Le *Copal-quauhxiotl* eſt un grand arbre dont l'écorce eſt unie & ſe ſépare facilement du tronc. Ses feuilles ſont longues & étroites, à-peu-près ſemblables à celles de la Rue. Son fruit pend en grappes. La réſine, qui ſort de ſon tronc, a l'odeur & la couleur de la précédente.

Le *Tepecopalli-quahuitl*, c'eſt-à-dire le Copal des Montagnes, eſt un arbre de moyenne hauteur, qui porte un fruit ſemblable au gland, couvert d'une peau gluante & réſineuſe, bleue dans ſa ſubſtance, & bon à divers uſages. Il rend une réſine fort ſemblable à l'encens des Anciens, que cette raiſon fait nommer par les Eſpagnols, *Incienſo de los Indios*, & par d'autres *Gomme anime.* On lui attribue d'infi-

gnes vertus pour les maladies des Femmes (60).

Le *Cuitla-copalli*, qu'on nomme aussi *Xioquahuitl*, est un arbre médiocre, à petites feuilles rondes, qui porte, pour fruit, de petites graines en ombelle, visqueuses & fort odorantes. Il rend une gomme, qui a d'elle-même quelque odeur, & qu'on prétend chaude au troisiéme dégré.

Le *Tecopal pitzahuac*, c'est-à-dire le Copal à petites feuilles, est une larme, ou une espece d'encens, qui tire sur le noir. Ses feuilles, un peu plus grandes que celles de la Rue, sont rangées comme en ordre aux deux côtés des branches. Il porte un fruit fort petit, rougeâtre, assez semblable au poivre rond, & qui croît aussi en ordre, des deux côtés des branches.

Le *Xochicopalli*, c'est-à-dire Copal fleuri, qu'on nomme aussi *Xarapisca*, est un arbre moyen, qui a les feuilles de la Menthe-sarasine, quoique moins déchiquetées, & jointes trois à trois sur leur tige. Le tronc, qui est fort odorant, jette une liqueur de couleur fauve, qui a la plus parfaite odeur du Limon.

(60) Entr'autres celles de rétablir l'uterus déplacé. Laet, *ubi suprà*, pag. 223. Il renvoie par-tout à Nicolas *Monardes*, dans les Exotiques de Clusius.

Le *Mixquixochicopalli*, ou *Xochicopal*, eſt un grand arbre à feuilles d'Oranger, dont le tronc eſt rayé de blanc. Ses fleurs ſont rougeâtres & fort petites. Il donne une réſine couleur de feu, qui ſe nomme *Anime* & *Copal*. Elle eſt chaude preſqu'au troiſiéme dégré, un peu aſtringente & deſſicative, d'une très-douce odeur, bonne par fumigation pour les maux de tête, qui viennent d'une cauſe froide. Elle remédie aux ſuffocations utérines: en un mot, c'eſt un ſpécifique pour toutes les maladies froides ou humides. Toutes les autres eſpeces de Copal tiennent de la même vertu.

L'*Holquahuitl* donne une réſine que les Mexiquains nomment *Holli*, & les Eſpagnols *Ule*. Cet arbre a deux eſpeces; l'une, dont le tronc eſt uni & rouſſâtre, remplie d'une poulpe graſſe & viſqueuſe. Ses fleurs ſont blanches, & ſes feuilles très-grandes. Il produit, ſur ſon tronc, une ſorte de petites bourſes, rougeâtres, & pleines d'un petit fruit blanc, de la forme des avelines, couvert d'une peau brune, & d'un goût fort amere. Sa réſine, qu'il donne par incision, eſt d'abord couleur de l'ait, qui devient, par dégrés, brune & noire. On la forme en boule, dont les

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Indiens se servent pour se frotter le corps, & qu'ils mangent aussi, mêlée avec certains Vers, qu'ils nomment *Axin*. Ils prétendent qu'elle donne une merveilleuse souplesse, qu'elle provoque l'urine, qu'elle nettoie la vessie, & qu'elle remédie dans les Femmes à la stérilité. Ses feuilles, sechées & pilées, sont un poison mortel pour les Lions, les Tigres, & la plûpart des Bêtes féroces.

Le *Tecomahuca*, nom que les Espagnols ont corrompu de *Tecomahiayc*, est un grand arbre (61), dont les feuilles sont rondes & dentelées, & qui porte à l'extrêmité de ses branches un petit fruit rond, jaunâtre, plein d'une graine semblable à celle du cotonier. La substance du tronc est d'un goût âcre, mais d'une agréable odeur. Il en sort, quelquefois naturellement, quelquefois par incision, une résine qui a toutes les qualités des précédentes, & que quelques uns prennent pour une sorte de Myrrhe.

Le *Caranna* est une résine qui sort d'un grand arbre, nommé *Tlahuilillocan* par les Mexiquains, dont le tronc est uni, d'un rouge éclatant, & d'une forte odeur. Ses feuilles ressemblent à

(61) On l'appelle aussi *Copalybac*, & *Memajalquahuitl*.

celles de l'Olivier, & sont disposées en forme de croix. On n'attribue pas moins de vertus à sa résine, qu'à celle du Tecomahuca, quoique jusqu'à présent elle ait été moins connue.

Les Mexiquains nomment *Huitzilxochitl*, & *Anatl inan*, un arbre qui produit une gomme, de l'odeur de l'aneth. Son tronc est droit & uni, son écorce verdâtre, & sa substance fort blanche; ses feuilles sont aigües & dentelées, ses fleurs pâles, mais jaunissant un peu vers les bords. Le goût, comme l'odeur de sa résine, tire sur celui de l'aneth.

Une autre résine, blanche & fort odorante, que les Médecins Indiens emploient beaucoup pour la dyssenterie, se nomme *Quauheitlali*; ou du moins ils donnent ce nom à la liqueur laiteuse qu'elle forme, aussi tôt qu'on la jette dans l'eau. Elle arrête le sang, de quelque partie du corps qu'il puisse couler; mais on doit se garder d'en prendre trop (62). L'arbre qui la donne, & qui se nomme *Quauhcopaltic-xixio*, a le tronc uni, tendre, qui se sépare de lui-même en écaille. Il a les feuilles du Basilic, & le fruit de l'Oxyacanthe, mais plus gros, verd en naiss-

(92) La dose est le poids d'une obole

ſant, & tournant bientôt vers le rouge.

L'*Hutzochitl* des Mexiquains, que les Indiens de Panuco nomment *Chute*, & les Eſpagnols Baume, parce qu'il donne une liqueur fort ſemblable au Baume de Syrie, & qu'il ne lui céde, ni par l'odeur, ni par les autres qualités, eſt un arbre de la grandeur de l'Oranger, avec les feuilles de l'Amandier, mais plus grandes & plus aigües. Il porte, à l'extrêmité de ſes branches, des fleurs jaunes, à feuilles longues & étroites, qui contiennent une ſorte de ſemence brune. Dans toutes les ſaiſons, mais ſur-tout à la fin des pluies, cet arbre donne par inciſion une liqueur vantée; d'un jaune noirâtre, d'un goût âcre & amer, & d'une odeur forte, mais extrêmement agréable. On la tire auſſi, en coupant les plus tendres branches & les faiſant bouillir dans l'eau en pieces fort menues. Il en ſort bientôt une ſubſtance huileuſe, qu'on recueille à meſure qu'elle ſurnâge; mais ce Baume eſt moins eſtimé que l'autre. On tire auſſi, des ſemences de l'arbre, une huile de la plus agréable odeur, qui reſſemble aſſez à l'huile d'olive, & qui a preſque les mêmes vertus que le Baume.

Le *Quauticonex*, arbre médiocre-

ment haut, mais d'un tronc épais, dur & odorant, a les feuilles larges, la fleur petite & blanche, le fruit semblable aux bayes du Laurier. On coupe son écorce en pieces ; on la macere dans l'eau pendant quatre jours, on l'expose ensuite au Soleil, & lorsqu'elle commence à s'échauffer, on en tire sous le pressoir une huile balsamatique, utile à divers besoins.

On ne parle point d'une véritable espece de laque, qui est en abondance aux Mexique, & qui vient d'un arbre nommé *Tzinacau Cuitla-quahuitl* ; ni du sang de Dragon, dont l'arbre n'est pas plus rare, & se nomme *Ezquahuitl*.

Espece de Cedres.

Ces Provinces méridionales produisent en abondance une sorte de Cedres, auxquels les Espagnols donnent du moins ce nom, quoiqu'ils ressemblent peu à ceux du Mont Liban. Labat est persuadé que c'est le même arbre qu'on appelle Acajou (63) dans les Isles du Vent. Les feuilles en sont petites, longues & étroites, à-peu-près comme celles du Pêcher. Elles croissent par bouquets. Leur couleur est un verd pâle. Elles sont minces, souples, fri-

(63) Il ne faut pas le confondre avec l'Acajou à fruit, dont on parlera dans un autre lieu.

sées vers la pointe ; & lorsqu'on les froisse dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse, d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre est épaisse, rude, tailladée, grise, assez adhérente. On prétend qu'il est mâle & femelle, & que le mâle est non-seulement plus rouge, mais plus compact ; ce qui le rend plus facile à travailler que l'autre, qui est quelquefois un peu cotoneux. Il devient très-grand, sur-tout dans les terres arides, qu'il paroît aimer plus que les bonnes ; & peut-être sert-il beaucoup à leur sécheresse, en attirant toute la substance par ses cuisses & ses racines, qu'il étend fort loin du tronc. On le vante pour toutes sortes d'usages. Les Espagnols en font des poutres (64), des chevrons, des planches, des cloisons & des meubles. Les Indiens n'en connoissent pas de meilleur pour en faire des Canots & des Pyrogues de toute sorte de grandeurs, capables de porter beaucoup de monde & de faire de longs trajets ; outre qu'étant leger & flottant sur l'eau, il est comme à l'épreuve du naufrage. On ne lui trouve pas d'autre défaut que

(64) Ce fut de ce Cedre que Fernand Cortez employa sept mille poutres à la construction de son Palais, en faisant rebâtir Mexico. *Voyez*, ci dessus, la Description de cette Ville. T. 47. p. 190.

de ſe fendre aiſément ; mais on y remédie, en garniſſant de coubes l'intérieur des Canots, & ſerrant les deux extrêmités avec quelques bandes de fer. Son odeur, qui lui a fait donner le nom de Cedre, eſt extrêmement agréable. Il paſſe auſſi pour incorruptible, ou du moins d'une très-longue durée ; & l'on croit en trouver la cauſe dans une humeur gommeuſe, très-âcre & amere, qui en éloigne les Vers & les Poux de bois, & qui communique de l'amertume juſqu'aux alimens qu'on fait cuire ſur un feu de ſon bois (65). A l'égard de ſon odeur, elle ne ſe fait ſentir que lorſqu'il eſt bien ſec ; & comme le bois de Sainte-Lucie, il en jette une fort mauvaiſe & fort dégoutante, juſqu'à ce qu'il ait perdu toute ſon humidité. Le tronc & les groſſes branches du Cedre de la Nouvelle Eſpagne jettent, par intervalles, des grumeaux d'une gomme claire, nette & tranſparente, qui durcit à l'air, & qu'on emploie aux mêmes uſages que la gomme Arabique. Peut-être en tireroit-on beaucoup plus par inciſion.

On diſtingue, ſur les Côtes Méri-

(66) D'autres bois amers, tels que le Simarouba de la Cayenne, ſi célébre par ſes vertus pour les dyſſenteries, produiſent le même effet.

Trois sortes de Mangles.

dionales de la Nouvelle Espagne, trois sortes de Mangles; les noirs, les rouges & les blancs. Le noir, qui est le plus grand, a le tronc de la grosseur d'un chêne, & s'éleve ordinairement d'environ vingt piés. Il est fort dur, & bon pour la charpente, mais d'une pesanteur extraordinaire. Le Mangle rouge croît en abondance près de la Mer & des Rivieres. Son tronc est moins gros que celui du Mangle noir; mais il pousse plusieurs racines, de la grosseur de la jambe, qui s'élevent à six, huit ou dix piés de terre, & qui sortant d'un même tronc, paroissent soutenues par autant de pieux artificiels. Il est impossible de marcher dans les lieux où cet arbre croît, ou du moins si difficile, que pour traverser tant de racines entrelacées, on a quelquefois un demi-mille à faire sans toucher la terre du pié, c'est-à-dire, en sautant d'une racine sur l'autre. Le bois en est dur, & bon à divers usages. Son écorce, qui est rouge en dedans, sert à tanner les cuirs. Le Mangle blanc n'atteint jamais à la grosseur des deux autres, & n'est pas non plus de la même utilité. Le noir & le blanc ne poussent point, comme le rouge, des racines élevées. Leur tronc sort immé-

diatement de terre, comme celui de la plûpart des autres arbres.

On trouve sur les mêmes Côtes, & dans la plûpart des Isles, mais plus particuliérement encore dans la Baye de Campêche sur la Mer du Nord, une espece de fruit qui se nomme *Pengoin*, & dont on distingue le jaune & le rouge. Le premier croît sur une tige verte, de la grosseur du bras, & haute de plus d'un pié. Les feuilles ont un demi-pié de long, sur un pouce de large, en deux ou trois gros pelotons, composés chacun de seize ou vingt pommes, rondes & jaunes, de la grosseur d'un œuf de Poule. La peau en est épaisse, & le dedans plein d'une petite graine noire, même dans la poulpe du fruit. Le Pengoin rouge a la grosseur & la couleur d'un oignon sec. Sa figure est celle d'une quille. Il ne croît point sur une tige, mais, sortant de terre par le bout qui s'éleve, il y demeure attaché par l'autre. Soixante ou soixante & dix de ces fruits croissent ensemble, aussi proche les uns des autres qu'il est possible, & tous sur la même racine. Ils sont environnés & défendus par des feuilles piquantes, comme celle du Pengoin jaune, & longues d'environ deux piés. Le fruit

Le Pengoin.

de l'un & de l'autre se ressemble par les qualités. Ils tirent tous deux sur l'aigre. Ils passent pour sains, & jamais ils ne nuisent à l'estomac. Cependant, si l'on en mange avec excès, on sent une chaleur extraordinaire au fondement. La Baye de Campêche en produit une si grande abondance, que les piquans des feuilles y rendent le passage fort difficile.

La Province de Mechoacan produit un arbre que ses Habitans nomment *Chupiri*, c'est-à dire *Plante de feu*, dans leur langue. Il ressemble au Laurier, avec une forme encore plus agréable. Ses feuilles sont plus grandes que celles de l'Amandier. Ses fleurs sont une espece de roses; mais le suc en est si âcre, qu'il faillit de causer la mort à un Médecin Espagnol, qui en osa faire l'essai. Les Indiens l'emploient néanmoins à purger la pituite, en le prenant mêlé avec d'autres sucs. Les Espagnols, redoutant ses effets, se réduisent à l'appliquer en cataplasme sur le nombril, & le croient capable de purger par cette voie (66).

Le Chupiri.

On vante un arbuste de la même Province, nommé aussi *Chupiri*, & par

Le Charapeti ou Chupiri, Arbuste.

(66) François Ximenez, *ubi suprà*. Laet, livre 5. page 264.

d'autres *Charapeti*, qui pouſſe une longue & groſſe racine, d'un blanc ſale au dehors, & rougeâtre en dedans, d'où ſortent quantité de petits rameaux d'un verd obſcur, tirant ſur le bleu, ronds, unis, qui ſe couvrent de feuilles à-peu-près ſemblables à celles de l'Oranger, & qui portent des feuilles blanchâtres, en forme d'étoiles, mais ſans goût & ſans odeur. Les Indiens font un cas extrême de cette Plante, & la préferent à toutes les autres pour les accidens du mal vénérien. Ils emploient ſa racine en décoction, avec un régime convenable au Pays. Non-ſeulement elle guérit les tumeurs, les playes, & les autres effets de ce mal, mais elle arrête la dyſſenterie, elle rétablit les forces, elle excite l'appetit, elle chaſſe la galle & les maladies les plus obſtinées de la peau.

Quammochitl, ou Bois de ſang.

Le Bois de ſang, que les Mexiquains nomment *Quammochitl*, ſe trouve en abondance dans la Province de Nicaragua ſur la Mer du Sud, & ſur la Mer du Nord à la même hauteur.

Le Cuhuraqua.

Le *Cuhuraqua* eſt un arbuſte du Méchaocan, dont le tronc eſt épineux. Ses racines, blanches & ſarmenteuſes, produiſent de petits rejettons, de couleur rougeâtre en dehors & tout-à-fait

rouge en dedans, tortus, & qui se couvrent de petites feuilles fort veinées, de la figure d'un cœur. On en distingue deux autres especes, dont l'une se nomme *Pinguiqua*, & l'autre *Jacua*. De ces trois arbustes, on tire une teinture d'un fort beau rouge.

Le Puntzumeti.

Le *Puntzumeti*, que Ximenez croit pouvoir nommer l'*Asarum* du Mechoacan, est une Plante vantée, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles de la Vigne, & dont la tige, qui n'a pas plus d'une coudée de hauteur, est ronde & unie. Ses fleurs produisent de petites semences noires; elles sont jaunes, & composées de filets fort déliés, en forme de chevelure. Les racines, qui sont en grand nombre, ressemblent à celles de l'Ellebore blanc. C'est la seule partie que la Médecine emploie. Elles sont d'un goût âcre. Elles jettent une petite odeur de musc. On les croit séches & chaudes au troisiéme dégré. Leur poudre, au poids d'une dragme, prise dans du vin, ou dans de l'eau de buglose ou de citron, aducit les douleurs néphrétiques, nettoie les reins, fortifie le ventricule dans les affections froides, facilite la digestion, ôte les crudités, excite les mois, dissipe les vents, & joint, à

toutes ces vertus, celle d'être un puiſſant antidote contre toutes ſortes de venins.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Acuitz-huarira.

Les Eſpagnols ont donné, dans leur Langue, le nom d'*Ennemi des Venins*, à la Plante qui ſe nomme *Acuitze-huarira* dans le Mechoacan, & *Chipahuatziz* ou *Zozataquam*, dans d'autres Provinces. Ses feuilles ſont celles de l'oſeille, & ſortent de la racine. Ses tiges ne s'élevent que de deux ou trois pouces, & portent, au ſommet, de petites fleurs d'un blanc rougeâtre, qui forment enſemble un bouquet rond. La racine eſt ronde auſſi, blanche en dedans, & d'un jaune doré en dehors. C'eſt elle qu'on emploie, & dont on vante non-ſeulement l'agréable goût, mais les qualités temperées, qui tirent un peu néanmoins ſur le froid & l'humide. Son ſuc, ou ſon eau, dans quelque quantité qu'on l'avalle, adoucit l'ardeur des fiévres, fortifie le cœur, paſſe pour un excellent antidote, & pour un vulneraire encore plus puiſſant, ſur-tout ſi la racine pilée eſt appliquée en forme d'emplâtre ſur la bleſſure; ſoulage les douleurs des reins; tempere l'acrimonie de l'urine, excite l'appetit, diſſipe les tumeurs du goſier, &, par des vertus

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

dont la cauſe eſt ignorée, remédie preſqu'à tous les maux, de quelque maniere qu'on l'emploie.

Le Tlalamatl ou l'Herbe de Jean-l'Infant.

Le *Tlalamatl*, nommé par d'autres *Tlacimatl* ou petite *Cimatl* & *Yurintitaquaram* par les Méchoacans, mais que les Eſpagnols nomment *Herbe de Jean-l'Infant*, parce que c'eſt à lui qu'ils en doivent la connoiſſance, a les feuilles preſque rondes, diſpoſées trois à trois, & ſemblables à l'herbe que les Latins appellent *Nummulaire.* Ses tiges ſont purpurines & rompantes; ſes fleurs, rouſſes, en forme d'épis; ſa ſemence petite & ronde; ſa racine longue, mince & fibreuſe. Elle eſt froide, ſéche & aſtringente. Elle guérit toutes ſortes de playes. On aſſure même qu'elle avance la maturité des tumeurs & des abſcès. Elle arrête les vomiſſemens. Pilée, au poids de deux dragmes, elle adoucit les douleurs qui viennent des maux vénériens; elle évacue toutes les humeurs nuiſibles; appliquée ſur les yeux, elle remédie aux inflammations. Enfin elle tue la vermine (67).

Le Pehuam.

Les Naturaliſtes Eſpagnols prennent le *Pehuam* de Méchoacan pour la Plante que *Dioſcoride* nomme *Ariſtoloche Cle-*

(67) Ximenez, *ubi ſuprà* & Monardes, dans les Exotiques de Cluſius, ch. 16.

matide, & prétendent que ſi elle étoit plus connue, on n'eſtimeroit pas tant le China & la Salſepareille ; parce qu'elle a des propriétés fort ſupérieures. C'eſt une eſpece de *Volubilis*, dont les feuilles ont la forme d'un cœur, mais ſont fort petites. Ses fleurs purpurines ne ſont pas différentes de celles des autres Ariſtoloches. Sa racine eſt longue, épaiſſe, & couverte d'une peau rougeâtre. C'eſt d'elle qu'on fait uſage. Elle eſt âcre, odorante, ſéche & chaude au troiſiéme dégré. En décoction, & préparée comme la China & la Salſepareille, elle guérit le mal vénérien. On lui attribue quantité d'autres vertus, & les Indiens la comptent entre leurs plus merveilleuſes Plantes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Tlantlaquacuitlapille, ou Racine purgative de Méchoacan.

La racine purgative de Méchoacan étant aujourd'hui fort connue, ſon origine & ſa deſcription n'en paroîtront que plus curieuſes. Les Indiens de cette Province la nomment *Tachuache*, les Mexiquains *Tlantlaquacuitlapille*, & d'autres Nations *Puſquam*. Il s'en trouve trois eſpeces, dont on regarde deux comme le mâle & la femelle. Leur forme & leurs qualités ſont les mêmes. Elles ont une racine longue & épaiſſe, de laquelle il ſort une eſpece de lait.

La feconde pouffe des tiges fort menues, avec de petites feuilles en forme de cœur, & des fleurs rouges & longuettes, qui donnent pour fruits une forte de petits melons (68), couverts d'une peau blanche, & remplis de petites femences blanches & plates, avec de petits filamens femblables à ceux de coton, qui ne fe rompent point aifément. La racine eft féche & chaude au quatriéme dégré, & d'un goût brûlant; ce que plufieurs Naturaliftes n'ont point obfervé. Elle purge toutes les humeurs, fur-tout la pituite. La dofe eft un dragme & demie, ou deux au plus, dans du vin ou du bouillon, ou dans un œuf frais. Quelques-uns emploient fon fuc au lieu de fcammonée, dont ils la croient une efpece. Ils en font, avec du fucre, des tablettes auxquels ils attribuent d'excellens effets. D'autres réduifent en poudre fix dragmes de la racine, qu'ils font macerer pendant une nuit dans fix onces d'eau, & donnent cette eau, bien paffée. Enfin d'autres mêlent à la même eau, une once de firop de Malatztic, ou de Salfepareille, ou de feuilles de Séné.

(68) Il y a *Pepino*, qu'on prend pour une faute d'impreffion, au lieu de *Peponi*.

La

La troisieme espece croît particuliérement dans les terres noires & pierreuses. Sa racine est moins épaisse. Il n'en faut que deux dragmes, pour composer, avec vingt dragmes de sucre, ou de *Tzautli* ou de *Tragacanthe* (69), un électuaire qui purge doucement la bile & le flegme, & qui l'emporte sur toutes les drogues qui nous viennent des Indes. On fait aussi, de sa décoction, un sirop dont trois onces purgent merveilleusement les mêmes humeurs. La racine doit avoir eu le tems de sécher, pendant toute une année; mais, en la cueillant, il faut savoir la distinguer d'une autre, qui lui ressemble beaucoup, & qui est un dangereux poison. Lorsqu'Hernandez, qu'on suit ici, écrivoit sur les propriétés de cette Plante, elle étoit encore peu connue. Depuis ce tems, on en a découvert quelques autres especes, dont l'opération est plus douce; quoique les trois premieres soient toujours les plus célebres.

Celle que les Espagnols nomment *Méchoacan*, sans l'addition d'aucun autre mot, purge avec modération; mais il s'en trouve deux especes, dont l'une

(69) C'est ce qu'on nomme vulgairement *Gomme adragante.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

est fort venimeuse. Elles ont toutes deux la racine grande & épaisse. Celle qu'on appelle *Matlalitztic*, est beaucoup plus petite que les précédentes. Elle purge moins aussi. On la donne à toute sorte d'âges, sans excepter les Femmes grosses. L'espece qu'on nomme *Xalapa*, est plus forte que toutes les autres, quoiqu'elle soit moins grande. Elle purge toutes les humeurs nuisibles, mais elle demande beaucoup de précautions. On en fait un sirop fort utile (70). Toutes ces especes croissent abondamment dans la Nouvelle Espagne. Elles sont toutes, séches & chaudes au quatriéme dégré ; à l'exception du Matlalitztic, qui est d'une chaleur médiocre, & qu'on employe sans danger. Il n'y a point d'autre différence entre les feuilles, les fleurs & les fruits de ces Plantes, que le plus ou moins de grandeur, qui vient de la qualité du terroir. Leurs fleurs néanmoins varient un peu. Elles sont d'un bleu plus ou moins obscur (71).

Résine de couleur d'or.

Les Cantons de *Xicatlan* & d'*Urubapa* produisent en abondance une espece d'arbres, qui donnent une résine de couleur d'or L'*Enguamba*, qui ne croît que dans le Canton d'Urubapa ;

L'Enguamba

(71) Laet, *ubi sup.* p. 260. (71) *Ibidem.*

eſt un arbre moyen, dont les feuilles, larges & concaves, ſont diviſées par de petits nerfs, moitié jaunes & moitié rouges. Ses fleurs pendent en grappes, & ſont couleur d'herbe. Il s'en forme un fruit noir, plein de grains, dont on exprime une huile jaunâtre, qui eſt un ſpécifique pour réſoudre les humeurs, & pour guérir les anciennes plaies.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Dans le Canton de *Tharimbaro*, qui appartient comme les deux précédens à la Province des *Zacatules*, on trouve une Plante, que les Habitans nomment *Montineute*, dont les feuilles ſont petites, en forme de cœur, les tiges rouges, & les fleurs de la même couleur, mais formées en petites vaſes orbiculaires qui contiennent la ſemence, & dont la racine eſt extrêmement fibreuſe. La ſemence broyée au poids d'une dragme, purge toutes ſortes d'humeurs, ſans péril, ſans dégoût, & ſans tranchées.

Montineute, Plante purgative de Tharimbaro.

Quoique la Province de Guaxaca ſoit fort montagneuſe, à l'exception du Marquiſat del Valle, elle eſt fertile en fruits, & ſur-tout en Plantes ſalutaires, entre leſquelles il s'en trouve auſſi de fort venimeuſes. La Vallée en produit une, dont on croit les propriétés ſans exemple. Sa force, pour em-

Plante venimeuſe, dont l'effet eſt réglé.

poiſonner, dépend du tems qui s'eſt écoulé depuis qu'elle eſt cueillie ; c'eſt-à dire, que pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ait été cueillie depuis un an ; ou depuis ſix mois, ſi l'on veut qu'elle ſoit mortelle au même terme. On l'employe fraîche, pour ceux dont on veut ſe défaire ſur le champ (72). L'*Huitzpacotl* eſt fort commun dans la même Province : c'eſt un arbriſſeau, dont les branches deſcendent juſqu'à terre, & dont les feuilles ont trois pointes. Il porte des fleurs rouges, à l'extrêmité des plus petits rameaux ; & les fruits, qui prennent leur place, ſont une eſpece de petites avelines à trois noyaux. On le voit couvert de fleurs & de fruits pendant la plus grande partie de l'année. Cinq de ces noyaux, ou ſept pour les plus robuſtes, ſans autre préparation que celle d'en ôter la peau, évacuent le flegme & la bile, par les deux voies, avec tant de douceur & de ſûreté, que le moindre aliment pris dans l'intervalle arrête tout d'un coup l'effet du remede (73).

Le Huitzpacotl.

Le Savonier Mexiquain.

Le *Savonier*, ou l'arbre qui produit une ſorte de petites avelines, dont l'écume eſt un excellent ſavon pour

(72) Laet, *ubi ſup.* p. 260. (83) *Ibid.*

nettoyer les habits, croît abondamment dans les Misteques, & les Zapotecas. Les coques exposées au Soleil prennent un très-beau noir, & ne se fendent jamais. On les fait polir & percer, pour en faire des grains de Chapelets (74).

Labat en donne la description suivante, & blâme celles qu'on a données avant lui. Les feuilles ordinaires de cet arbre sont longues de trois pouces, d'un verd foncé & luisant. Elles sont toujours deux à deux, assez pressées le long des branches, dures, séches, & si recourbées qu'elles laissent un petit creux dans le milieu. Comme le nombre en est très-grand, elles font un bel ombrage. Les fleurs viennent par bouquets, de plus d'un pié de long, en forme de pyramide. Elles commencent par de petits boutons blanchâtres, qui s'ouvrent pour composer une petite fleur de sept ou huit petales, avec un petit pistil rouge. Son odeur tire sur celle de la fleur de la vigne. Elle se change en un fruit rond, de la grosseur d'une petite noix verte. La peau de l'enveloppe est assez forte, & devient brune en meurissant, après avoir été successivement verte & jaune. Elle

(74) On en lit une description dans Monardes, *ubi supra*, Voyez ci-dessus, le Savonier de l'Isle Espagnole.

renferme une matiere épaiſſe, molaſſe, viſqueuſe & fort amere. C'eſt cette matiere, dont on ſe ſert pour blanchir le linge, & qui a fait donner à l'arbre le nom de Savonier, ou d'arbre à Savonettes. Le centre de cette noix offre un noyau rond, ou preſque rond, rempli d'une matiere blanche, ferme, & d'un goût qui reſſemble aſſez à celui des noiſettes. On en tire une huile, qui n'eſt pas mauvaiſe dans ſa fraîcheur, & qui éclaire fort bien. L'arbre eſt droit & rond. Il s'en trouve de deux piés de diamétre & de trente piés de hauteur. Son écorce eſt griſe, mince, ſéche, & peu adhérente; comme on le remarque dans tous les bois durs. Il eſt fort peſant. Ses fibres ſont fines & preſſées. Les meilleures haches ſe rompent ſouvent pour l'abbattre. Auſſi ne l'employe-t-on gueres en charpente. Il ſert à faire des rouleaux de moulin & des moyeux de roues. Labat confirme qu'on fait des chapelets de ſes noyaux. Ceux des vieux arbres ont aſſez d'épaiſſeur pour être travaillés ſur le tour, & pour recevoir de petites moulures ou des compartimens de filigrane, qui augmentent l'éclat de leur couleur noire & luſtrée (75).

(75) Labat, Tome VII, page 383.

Cozolmecatl, espece de China.

Du côté de Colima, fur-tout dans le Canton d'Acatlan, on trouve une efpece de *China*, que les Indiens nomment *Cozolmecatl*, ou *Olcacazan*. Cette Plante confifte dans une groffe racine, prefque ronde, rouge, fibreufe & pefante, d'où fortent des tiges menues, rampantes, rouges vers leur racine commune, pleines de nœuds, & de filamens par lefquels chaque tige s'attache & grimpe au tronc de l'arbre voifin. Leurs feuilles font prefque rondes, de grandeur moyenne, & divifées dans leur longueur par trois veines. Le fruit eft une baye comme celle du Myrte, mais remplie de femence. On attribue quantité de vertus à toute la Plante. Les feuilles, appliquées fur les yeux, en diffipent promptement toute forte de rougeur. Appliquées fur la tête, en forme d'emplâtre, elles en guériffent tous les maux, fans excepter le mal de dents. Les Indiens jugent de leur effet, par le plus ou moins de fermeté avec laquelle ils les voyent tenir fur la partie affligée, c'eft-à-dire, qu'ils n'en efperent rien, lorfqu'ils les voyent tomber trop tôt. La racine, quoiqu'affez tempérée, eft également contraire à toutes les maladies chaudes & froides. L'excès même n'en eft pas dan-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gereux. Elle augmente les forces, elle les rétablit, elle excite la chaleur naturelle. En Emplâtre, elle a plus de vertus encore que ses feuilles, contre les mêmes maladies. Il suffit de la tenir entre les mains, pour en ressentir d'utiles effets. Enfin les Indiens prétendent qu'il n'y a point de maux qu'elle ne puisse guérir (76).

Xocoxochitl, ou poivre de Tabasco.

On vante un arbre particulier à la Province de Tabasco, que les Habitans appellent *Xocoxochitl*, mais que les Espagnols ont nommé *Poivre de Tabasco*. L'arbre est grand. Ses feuilles sont celles de l'Oranger, & jettent une odeur très agréable. Ses fleurs, sont rouges. Elles ressemblent à celles du Grenadier, mais elles ont l'odeur de l'orange. Ses fruits sont ronds, & pendent en branches. De verds, qu'ils sont d'abord, ils deviennent roux, ensuite noirs ; & quoique d'un goût fort âcre, ils conservent une fort bonne odeur. Ils sont secs & chauds au troisiéme dégré. On s'en sert, au lieu de poivre, dans l'assaisonnement des viandes, & les Espagnols même y reconnoissent beaucoup de vertus.

Les Provinces, que les Espagnols com-

(76) Ximenez, *ubi suprà*.

prennent ſous le nom de la Nouvelle Galice, & qui touchent la Mer de Californie & au nouveau Mexique, produiſent, plus heureuſement que les autres, toutes les eſpeces de fruits qu'on y a portés de l'Europe. On y trouve des arbres d'une grandeur ſurprenante, ſur-tout le *Zeybo*, qu'Oviedo nomme *Ceyba* (77), & dont il donne la deſcription. Mais le bois en eſt ſi ſpongieux, qu'il n'eſt d'aucun uſage. Il porte pour fruit une eſpece de ſiliques, remplies d'une laine ſubtile, qui ſe diſſipe dans les airs, lorſqu'elles s'ouvrent dans leur maturité. Les Indiens ſont perſuadés que l'ombre de cet arbre eſt extrêmement ſaine. Tous les Tunas des mêmes Provinces donnent d'excellens fruits. Les Oliviers ſont les ſeuls arbres de l'Europe qui n'y en produiſent point : ce qu'on attribue à l'inſtinct qui porte les Fourmis à ſe nicher ſous leurs racines. Tous les champs produiſent ſous terre une eſpece de truffes que les Eſpagnols nomment *Caſtanvelam*, & qui engraiſſent merveilleuſement les

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Zeybo.

Ce qui empêche les Oliviers de donner du fruit.

(77) Oviedo, Liv. 9, Ch. 11. Herrera parle d'un de ces arbres, que quinze Hommes pouvoient à peine embraſſer. Acoſta en vit un, dont on ignoroit le nom, dit il, » qui avant que le tonnerre fut tombé deſſus » pouvoit ombrager mille Hommes. Livre 4. Chapitre 30

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Peste des fruits & des moissons.

Bestiaux. La peste de ces Provinces, pour les fruits & pour les grains, est non-seulement l'abondance de Fourmis, mais encore plus une multitude incroyable de petites Pies, de la grosseur de nos Moineaux, qui ravagent les moissons, sans que le bruit & d'autres secours puissent les éloigner. En récompense, les Abeilles, dont le nombre est prodigieux, y sont sans aiguillon, & font leur miel dans le tronc des arbres.

La Province de Vera-Paz produit des Cannes, d'une si singuliere grandeur, qu'il s'en trouve de cent piés de haut, & si grosses que d'un nœud à l'autre elles peuvent contenir ce que les Espagnols nomment une Arobe d'eau. Aussi les Indiens s'en servent-ils pour leurs Edifices.

On doit compter, entre les Plantes de la Nouvelle Espagne, celle du Tabac, qui paroît avoir été découverte pour la premiere fois, en 1520, dans la Province d'Yucatan (78), & que les Espagnols y cultivent encore avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie de celui qu'on nomme *de la Havane*.

(78) Voyez le Tome VI. des Voyages de Labat, page 272 & suivantes. On remet à l'article des Isles tout ce qui regarde le Tabac.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Tlatlanquaie, ou poivre long du Mexique.

La Plante qui porte le poivre long, se nomme au Mexique *Tlatlanquaie*, & *Acapatli*. Elle a le tronc tortueux, comme le sarment, & les feuilles semblables à celles du Poivrier blanc, mais plus longues & plus aigues. Son fruit est rond, & de différentes longueurs. Ses fleurs jettent une odeur assez forte, & sont d'un goût fort âcre. Elle est séche & chaude au troisiéme dégré. Jamais sa semence ne meurit parfaitement. On la cueille, lorsqu'elle commence à rougir ; on l'expose au Soleil, pour la faire meurir, & c'est dans cet état qu'elle se conserve. Quelques-uns la font sécher quoique verte, & la mangent sans s'en trouver plus mal. Elle donne un fort bon goût aux viandes, pourvu qu'on ne les approche point du feu après l'assaisonnement ; car la moindre augmentation de chaleur en dissipe toute la force. La longueur ordinaire de ce poivre est d'un demi-pié, & sa grosseur celle d'une corde moyenne (79).

Le Pinahuitzxihuitl, arbuste.

Entre les Arbustes on ne trouve nommé que le *Pinahuitzihuitl*, *que* d'autres nomment *Cocochiatli*. Il est haut de quatre palmes. Ses tiges sont minces, épineuses ; & ses feuilles, di-

(79) Monardes, *ubi sup.* Chap. 54.

visées en six parties, qui forment entr'elles comme autant de petits faisceaux. La racine est sarmenteuse : les fleurs ressemblent à celles du Châtaignier, & le fruit à la châtaigne, mais il pend en petites grappes, vertes d'abord, ensuite roussâtres. Cette Plante est une espece de Zoophyte, qui se retire & se flétrit, non-seulement lorsqu'on y touche, mais au moindre souffle de l'homme, & de tous les Animaux (80).

Avant l'arrivée des Espagnols, les Mexiquains n'avoient point de Jardins potagers. L'Empereur même & les Caciques, qui faisoient cultiver si soigneusement des Fleurs & des Simples, dans les grands Jardins dont on a donné la description, n'y entretenoient aucune sorte de légumes & de racines, pour l'usage de leur table. Ils recevoient de leurs Vassaux une partie de ces secours, qui étoit comprise dans le tribut ; & le reste leur venoit des Marchés publics. Mais après le maïz, qui faisoit la principale nourriture du Pays, c'étoient les racines & les légumes, dont la culture étoit la plus com-

(80) Laet, *ubi sup.* p. 231. Ceux, qui souhaiteront un plus grand détail, peuvent consulter le même Ecrivain, dans la Description particuliere de chaque Province.

mune en plain champ ; ſans compter ce que la nature offroit d'elle-même, dans un terrein où l'union continuelle de la chaleur & de l'humidité étoit extrêmement favorable à toutes ces productions. Acoſta s'eſt contenté d'en nommer un grand nombre, ſans ſe croire obligé de les décrire (81). Mais il ne ceſſe point de répéter que de tous les climats du Monde, il n'y en a point de plus riche en plantes, ni dans lequel toutes celles de l'Europe ayent fructifié avec plus de perfection & d'abondance (82).

Fleurs de la Nouvelle Eſpagne.

Peu de Nations ont autant de goût que les Mexiquains pour les Fleurs. Ils en font des bouquets fort galans & des couronnes, qu'ils appellent *Suchiles*. On a vu que les Jardins de l'Empereur Motezuma offroient plus de mille figures humaines, artificiellement com-

(81) Il renvoye les Curieux au Docteur Hernandez, » qui a fait, dit il, » un bel Œuvre de cette » matiere des Plantes des » Indes, liqueurs, & cho- » ſes médécinales, par » l'exprès commandement » de Sa Majeſté, faiſant » peindre & pourtraire au » naturel toutes les Plantes » des Indes, leſquelles, » comme ils diſent, font » en nombre de plus de » mille deux cens, & » diſent que cet Œuvre » a couté plus de ſoixante » mille ducats ; duquel » Œuvre le Docteur *An-* » *thonius Nardus*, Médecin » Italien, a fait un Extrait. *Ibid.* Ch. 29.

(82) Carreri aſſure qu'on y trouve toutes celles de l'Europe, excepté des noiſettes, des ceriſes, des neſles & des cormes. T. VI. Chap. 10.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

posées de feuilles & de fleurs. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, sur-tout dans les Couvens & les Monasteres de tous les Ordres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature, qu'il trouva répandus dans plusieurs Maisons de campagne, où les Religieux, qui se destinent à la Mission des Philippines, font un séjour de quelques mois, pour se disposer par une vie douce aux fatigues de leur entreprise (83). Mais rien ne paroît ap-

Délicieuses retraites des Missionnaires.

(83) Employons ses » propres termes. » La » crainte que ces Reli- » gieux ne perdent cou- » rage oblige de leur faire » passer quelque tems dans » des Maisons de plaisan- » ce qui ne dépendent » point des Supérieurs de » leurs Ordres à Mexico, » mais seulement des Pro- » vinciaux qui sont aux » Philippines, & qui y » envoyent des Vicaires » pour les gouverner. » Celle qui se nomme St. » Hyacinthe, & qui ap- » partient aux Religieux » de Saint Dominique, ne » manque de rien de tout » ce qui peut servir aux » récréations. Les Jardins » contiennent environ 15 » arpens de terre, ornés » de toutes sortes de fleurs, » & partagés par de belles » allées de Citroniers & » d'Orangers, où nous » avions des Grenades, » des Figues & du Raisin » en quantité, avec des » Ananas, des Sapotes, » des Chicosapotes, & » tous les autres fruits qui » naissent au Mexique. » Les Herbes, les Salades, » & les Cardons d'Espa- » gne, que l'on vendoit, » apportoient un grand » revenu tous les ans; » car chaque jour on en » envoïoit une pleine cha- » rette au Marché de Me- » xico, non en certaines » saisons, comme en Eu- » rope, mais en tout » tems & en toutes sai- » sons. Nous jouissions » de ces délices hors de la » Maison; & dans l'inté- » rieur, nous étions trai- » tés avec toutes sortes de » viandes & de Poissons. » Mais ce qui nous éton-

procher de la Description qu'il fait du Désert des Carmes, qui est à trois lieues de Mexico, au Nord-Ouest. Ce lieu, dit-il, est d'une beauté d'autant plus étonnante, qu'il est situé sur une Montagne au milieu d'une chaîne de Rochers. Les Carmes, qui s'y sont bâti un magnifique Couvent, ont fait faire, entre les Rochers qui environnent l'Edifice des caves, ou des grottes, en forme de petites chambres, qui servent

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Désert & délicieux Jardin des Carmes.

» noit le plus, étoit la » grande abondance de » confitures, & particuliérement de Conserves, » dont on avoit fait provision pour nous. Pendant que nous y demeurâmes, on nous apportoit à chacun, tous les » Lundis au matin, une » demi douzaine de boètes de Cotignac & de » Conserves d'autres fruits » sans compter les biscuits pour nous fortifier » l'estomac le matin & durant tout le jour; car » nous trouvions que nos » estomacs étoient tout » autres en ce Pays-là » qu'en Espagne. Deux ou » trois heures après avoir » fait un repas, où l'on » avoit servi divers plats » de Mouton, de Bœuf, » de Veau, de Chevreau, » d Coqs d'Indes, & de » Gibier, nous n'en pouvions plus de foiblesse; » de sorte que nous étions » obligés de nous fortifier » par un verre de chocolat, ou pour un morceau » de conserve ou de biscuit. Cela me sembloit » étrange, d'autant plus que » les viandes, à la réserve » du Bœuf, me paroissoient aussi grasses & » aussi succulentes que » celles de l'Europe. Un » Médecin me dit que » quoiqu'elles fussent aussi » belles que celles d'Espagne, il s'en falloit beaucoup qu'elles fussent » aussi nourrissantes, à » cause des pâturages, qui » sont plus secs, & n'ont » par les changemens du » Printems, comme ceux » de l'Europe; ce qui fait » que l'herbe en est courte » & se flétrit bientôt, &c. Part. 1. Chap. 14.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de logement à leurs Hermites & plusieurs Chapelles ornées de Statues & de Peintures, avec des disciplines de fil de fer, des haires, des ceintures garnies de pointes, & d'autres instrumens de l'austérité de leur vie. Ce sanctuaire de la Pénitence est entouré de Vergers & de Jardins, remplis de fleurs & de fruits, qui contiennent près d'une lieue de tour : on y trouve, en plusieurs endroits, des Fontaines qui sortent des Rochers, & dont l'eau est d'une fraîcheur, qui jointe à l'ombrage des arbres, rend cet Hermitage une des plus délicieuses retraites du Monde. On ne s'y promene qu'entre les Jasmins, les Roses & les plus belles fleurs du Pays. Il n'y manque rien qui puisse donner du plaisir aux sens & satisfaire la vue ou l'odorat. Les Hermites sont relevés chaque semaine ; c'est-à-dire qu'après huit jours de solitude, ils retournent au Couvent, pour faire place à ceux qui leur succédent (84).

(84) Le même Voyageur ajoûte que si ce beau Jardin forme un spectacle merveilleux, c'en est un plus admirable encore, » de voir le nombre de » carrosses pleins de Gentilshommes & de Dames » de Mexico, qui viennent visiter les Hermites & qui les réverent » comme des Saints. Ils » leur portent des confitures & d'autres présens, » pour obtenir quelque » part à leurs prieres. On » leur fait aussi de grandes aumônes en argent

On met au premier rang des fleurs Mexiquaines celles d'un arbre, que les Espagnols ont nommé *Floripondio*, & qui ne porte aucun autre fruit. Elles sont un peu plus grandes que le Lis, à-peu-près de la même forme, d'une blancheur éblouissante, avec de grandes étamines comme celles du Lis. Leur odeur est charmante, sur-tout pendant la fraîcheur du matin. Ce bel arbre fleurit, sans interruption, pendant toute l'année.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Floripondio.

Les Espagnols ont donné le nom de *Flor de la oreja* à la fleur d'un autre arbre que les Mexiquains nomment *Xuchi-*

Le Xuchinacaztli, ou Flor de la oreja.

» mais sur-tout de riches » offrandes de diamans, » de perles, de chaînes & » de couronnes d'or, & » de précieuses robbes, » pour une Image de leur » Eglise, qu'ils appellent » Notre Dame du Mont » Carmel, devant laquelle » il y avoit alors vingt » lampes d'argent dont » la moindre valoit plus » de quatre cens piastres. Gage, Part. 1. Chap. 1. Carreri, qui visita le même lieu, n'en fait pas moins d'éloges Il lui donne sept lieues de terrein, environné d'un bon mur de pierre & de chaux C'est l'ouvrage de Dom Melchior Quellar, qui employa 60000 piastres à cette fondation. Depuis l'origine de l'Hermitage, on y a toujours vu deux Corbeaux, qui ne permettent point à d'autres d'y entrer, & qui chassent même leurs Petits, lorsqu'ils sont en état de voler. Le Cuisinier les appelle en sifflant. Ils viennent, ils mangent, & s'en retournent dans le Bois. Tome VI, Liv. 2. Ch. 2. L'enceinte renferme de hautes Montagnes, où il se trouve, des Cerfs, des Lions, des Tigres, & des Lapins, qui viennent jusques sur les fenêtres du Couvent. Carreri y tua un Cerf, ce qui déplut fort aux Religieux. *Ibid.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

nacaztli, parce qu'elle repréfente en effet l'oreille humaine. Les petales font d'un beau pourpre en dedans, & verds en dehors. L'odeur en eft extrêmement agréable.

Le Yoloxochitl.

Le *Yoloxochitl* eft un troifiéme arbre à fleurs odorantes, qui forment dans leur ombelle un véritable cœur. Elles font blanches en dehors, & rougeâtres en dedans, grandes & belles, mais un peu vifqueufes. On leur attribue plufieurs qualités, fur-tout contre les affections hyfteriques.

Le Cacaloxochitl.

Enfin le *Cacaloxochitl* eft un autre arbre dont on vante beaucoup les fleurs, autant pour leur beauté, que pour l'excellence de leur odeur. Les unes font bleues, d'autres rouges, d'autres blanches, & d'autres de toutes ces couleurs mêlées. Il en naît un fruit à grandes filiques rouges, dont la poulpe eft employée dans la Médecine, pour nettoyer le ventricule & les inteftins.

Le Cempoalxochitl, ou Clavellinas de las Indias.

La fleur, que les Mexiquains nomment *Cempoalxochitl*, & les Efpagnols *Clavellinas de las Indias*, eft moins célébre par fa beauté, que par fes admirables vertus. Ximenez les (85) décrit. Le fuc des feuilles, & les feuilles mêmes, broyées, & prifes dans

(85) Liv. 3. Chap. 12.

de l'eau ou du vin, guériſſent les refroidiſſemens du ventricule. Elles provoquent l'urine, les mois, & la ſueur. Appliquées extérieurement, avant l'accès des fiévres intermittentes, elles en diminuent la force. Elles diſſipent les vents. Elles excitent à l'amour. Elles guériſſent la cacohexie qui vient d'une cauſe froide, ou de quelque déſordre du foie. Elles remédient aux obſtructions. Elles relâchent les contractions de nerfs. Elles ſont un ſpécifique pour l'hydropiſie. Priſes dans l'eau froide, elles deviennent un bon vomitif (86). Enfin, c'eſt un excellent remede contre toutes les affections froides, en évacuant la cauſe du mal par l'urine & les (87) ſueurs. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, mais la principale eſt celle qui ſe nomme proprement Cempoalxochitl.

Herbe de même nom.

Cependant on honore du même nom une Plante fort différente, dont les feuilles reſſemblent à celle de la Chicorée dentelée, mais ſont rudes, épi-

(86) De-là peut être l'opinion de ceux qui les croient un peu vénimeuſes.

(87) Quelques-uns en font un Baume pour les bleſſures. Ils en font bouillir les fleurs dans de l'huile commune, ils y joignent du ſuc des mêmes fleurs, & paſſant tout à la chauſſe, ils y mettent un peu de cire, pour lui donner la conſiſtance d'onguent. C'eſt un remede ſingulier pour les plaies & pour les hemorrhoïdes. Laet, *ubi ſuprà*, Liv. 5. p. 230.

neuses, & noirâtres ou cendrées vers leurs tiges. Elle porte une fleur qui ressemble au fioccini du Chardon ; sa décoction est amere ; mais on lui attribue la propriété de lâcher le ventre, d'en appaiser les douleurs, d'exciter l'urine, &c.

Quatre sortes d'Herbes singulieres.

On ne trouve point d'autres fleurs, décrites ou nommées dans les Relations : mais quelques Voyageurs ont observé particuliérement quatre sortes d'Herbes, dont la figure & les qualités leur ont paru mériter plus d'attention.

1. Celle, que les Mexiquains nomment *Yeuinpatli*, & *Quimihpatli*, a reçu des Espagnols le nom de *Cevadilla* Il s'en trouve plusieurs especes ; mais la principale a les feuilles longues & étroites, avec des lignes séparées qui regnent dans toute leur longueur. Elle jette une sorte de bouton, qui prend la forme d'un épi, & qui porte des grains semblables à ceux de l'orge, mais de moindre grosseur, si chauds & si caustiques, que dans la gangrene, & pour tous les ulceres malins qui demandent un cautere, ils produisent les mêmes effets que le fer brûlant.

2. Le *Tlilxolchitl* est une espece de volubilis, qui s'éleve autour des arbres & qui les embrasse. Il porte des fili-

Granadille Fleur de la Passion.



Tom. XII. Nº IV. *

ques oblongues, étroites & presque ronde, qui ont l'odeur du Baume de la Nouvelle Espagne. On les fait entrer dans la composition du chocolat. Leur poulpe est noire, & pleine de petits grains qui ressemblent au poivre. Deux de ces grains macerés dans l'eau, provoquent merveilleusement l'urine (89).

3. Le *Chichimecapatli* a les feuilles longues & minces. Sa racine, qui a la forme & la grosseur d'une noix, est blanche en dedans, noire en dehors, & rend un suc visqueux. Cette herbe est séche & chaude au quatriéme dégré, & d'une force si singuliere, qu'on n'en use point sans précaution. Au poids d'un scrupule, prise dans quelque liqueur, elle purge par les deux voies. Les Mexiquains y mêlent une autre herbe, qu'ils nomment *Cocozlic*; & de ce mêlangent ils composent des Trochisques, dont une dragme fait encore une puissante purgation, mais sans danger.

4. Le *Mecaxuchitl* est une herbe rempante, dont les épis sont ronds, unis & tortus. Ses feuilles sont grandes, d'une épaisseur qui tire aussi sur le rond, & d'une saveur fort âcre. Elle

(89) Laet, *ibid*, & Monardes, Chap. 54.

porte un fruit qui ressemble au poivre long, & qu'on mêle au chocolat pour en relever le goût. Il subtilise les humeurs lentes & épaisses. C'est un antidote renommé contre toutes sortes de poisons.

Progrès des Plantes d'Espagne au Mexique.

On n'a point suivi d'autre ordre, dans cette courte peinture des Plantes Mexiquaines, que celui qu'on a trouvé dans les Voyageurs. A l'égard de celles que les Espagnols y ont transportées, on a déja remarqué que chaque Province offre aujourd'hui tout ce qui croît en Espagne » meilleur dans » quelques-unes, suivant le témoi» gnage d'Acosta, & pire dans d'au» tres, comme le Froment, l'Orge » les Porées & toutes sortes de légu» mes, les Laitues, Choux, Raves, » Oignons, Ail, Persil, Navets, Pas» tenades, Berangenes ou Pommes d'a» mour, Scarolles, Bétes, Epinards, » Garances, Pois, Féves, Lentilles, » enfin tout ce que la Nature donne » ici d'utile. Entre les Arbres, ceux qui ont fructifié avec plus d'abondance sont les Orangers, les Limoniers & les Citroniers. On en vit bientôt des Forêts ; spectacle fort étonnant pour le même Ecrivain, qui étant au Mexique, demanda, dit-il, d'où venoient tant

d'Orangers : on lui répondit que c'étoit l'effet du hasard, & que les oranges étant tombées à terre, où elles s'étoient pourries, leurs semences, dispersées par les eaux & le vent, avoient germé d'elles-mêmes. Il ne visita aucune partie de la Nouvelle Espagne où les deux qualités dominantes du Pays, qui sont la chaleur & l'humidité, n'ayent multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même succès. Cependant ils ne croissent pas facilement dans les Montagnes. On les y transporte des Vallées & des Côtes maritimes (89).

Les Figues, les Pêches, les Presses, les Abricots & les Grenades mêmes, ne se sont pas ressentis moins avantageusement de la faveur du climat. Mais il n'en est pas de même des Pommes, des Poires, des Prunes & des Cerises, soit que leur culture ait été négligée, ou que dans une grande Région, dont la temperature est inégale, on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient. Il s'y trouve néanmoins une si grande abondance de Coings, qu'on en donne cinquante à choisir pour une demi-réale. D'ailleurs, ajoûte Acosta, les Mexiquains regrettent peu quelques

(89) Acosta, Liv. 4. Ch. 31.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

fruits grossiers qu'on n'a pu faire croître jusqu'à présent dans leur Pays, tels que les Châtaignes, les Nefles, les Cormes, les Noisettes, & même les Amandes, qui n'y viennent pas facilement. On leur en porte d'Espagne, & l'on ne s'apperçoit point qu'ils soient fort avides à les rechercher (1).

§. III.

ANIMAUX.

Oiseaux.

LE principal ornement des Mexiquains consistant dans les belles plumes, qu'ils emploient non-seulement à se parer, mais à faire des Etoffes & des Tableaux, dont on a vanté mille fois la beauté (2), on ne regardera

(1) *Ibidem.*

(2) Ecoutons le savant & judicieux Acosta » : On » s'émerveille que l'on » puisse faire avec des plu- » mes une œuvre si déli- » cate & si parfaitement » égale, qu'elles semblent » être des vraies couleurs » de peintures & ont un » œil & un regard si gai, » si vif, & si agréable, » que le Peintre n'en peut » pas faire de si beau avec » son pinceau & ses cou- » leurs. Le Précepteur du » Prince d'Espagne Dom » Philippe lui donna trois » Estampes ou Portraits » faits de plumes, comme » pour mettre en un Bre- » viaire, lesquels son Al- » tesse montra au Roi Dom » Philippe notre Sieur, » son Pere, lesquels Sa » Majesté contemplant, » dit qu'il n'avoit jamais » vu, en œuvre si petite, » une si grande perfection » & excellence. Et comme » on eut un jour présenté » à la Sainteté de Six- » te V un autre quarré » plus grand, où étoit

point

point comme une exagération, dans les Voyageurs, ce qu'ils racontent de l'excellence & de la variété des Oiſeaux de la Nouvelle Eſpagne. Acoſta déclare que l'Europe n'a rien qui en approche (3). Carreri prononce que le reſte de l'Univers n'a rien qu'on puiſſe leur comparer (4).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Senſoutlé.

On donne le premier rang au *Sanſoutlé*. Cet Oiſeau joint à l'éclat du plumage un chant ſi agréable, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le repréſenter que par ſon nom, qui ſignifie *cinq cens voix*. Il eſt un peu moins gros que la Grive, & d'un cendré très luiſant, avec

» pourtrait Saint François, » & qu'on lui eût dit que » les Indiens faiſoient cela » de plumes, il le voulut » éprouver, touchant des » doigts le tableau, pour » voir ſi c'étoit plume, » d'autant que la vue ne » pouvoit diſcerner ſi c'é- » toit couleurs naturelles » de plumes, ou artificiel- » les de pinceau. C'eſt une » choſe fort belle que les » rais & regards que jette » un verd un orangé com- » me doré & autres cou- » leurs fines; & eſt digne » de remarque que les » regardant d'une autre » façon, on les voit » comme couleurs mortes. » Les meilleures & plus » belles Images de plumes » ſe font en la Province de » Méchoacan & au Bourg » de Paſcaro. La façon eſt » qu'avec de petites pin- » ces délicates, ils arra- » chent les plumes des » Oiſeaux morts, & avec » une colle déliée qu'ils » ont, les vont attachant » légerement & poliment. » Les mêmes Oiſeaux y » ſont encore aujourd'hui; » mais les Mexiquains ne » ſont plus tant curieux, » & ne font plus de gentil- » leſſes comme ils ſou- » loient. Liv. 4 Ch. 37.

(3) *Ibidem.*

(4) Tome VI, Ch. 9.

des taches blanches fort régulieres aux aîles & à la queue.

Le Gorion.

On n'admire pas moins le beau noir, qui fait la couleur du *Gorion*, que les agrémens de ſon ramage; ſur-tout du Mâle, qui eſt de la groſſeur d'un Moineau.

Le Cardinal.

Le *Cardinal* chante bien auſſi; mais il eſt moins diſtingué par cette qualité, que par ſa figure. Il eſt de la grandeur d'une Allouette de Bois. Son plumage & ſon bec ſont du plus beau rouge, & ſa tête eſt ornée d'une très-belle hupe, de la même couleur. On le prend dans les parties temperées de la Nouvelle Eſpagne & de la Floride. Les Eſpagnols achetent cet Oiſeau juſqu'à dix ou douze piaſtres, pour le tranſporter en Europe. On en diſtingue un plus petit, qui eſt de la même couleur, mais qui ne chante jamais.

Le Tigrillo.

Le chant du *Tigrillo*, eſt eſtimé; & ſa couleur, qui eſt un véritable tigré, ne l'eſt pas moins. Il eſt de la groſſeur d'une Grive.

Le Cuirlacoche.

Le *Cuirlacoche* a les aîles brunes & les yeux rouges. Il eſt auſſi grand que le Senſoutlé, mais il a le bec plus long. Lorſqu'on le garde en cage, on eſt obligé d'y mettre une pierre de ponce, afin qu'il puiſſe y limer ſon bec, dont

la longueur l'empêcheroit de manger. DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le *Cacalotocotl* eſt de la grandeur d'un Merle. Sa couleur eſt jaune, & ſon chant fort agréable. Le Cacalotocotl.

On recherche beaucoup, pour la cage, le *Silgueros*, qui eſt blanc & noir, & de la groſſeur d'un Moineau. Le Silgueros.

Entre les *Alouettes* de bois, ils s'en trouve de jaunes & noires, qui font leurs nids à certaines Plantes, en les y ſuſpendant avec des crins, tiſſus en forme de bourſe. Elles chantent bien. Alouettes jaunes & noires.

On diſtingue pluſieurs belles eſpeces de Perroquets. Les *Caterinillas* ont le plumage entiérement verd. Les *Loros* l'ont verd auſſi, à l'exception de la tête & de l'extrêmité des aîles, qui ſont d'un beau jaune. Les *Periccos* ſont de la même couleur & n'ont que la groſſeur d'une Grive. Les *Guavamayas* ont celle d'un Pigeon, & ſont d'une parfaite beauté. Leur couleur eſt un mêlange de plumes incarnates, vertes & jaunes, avec une très-belle queue, de la longueur de celle du Faiſan. Mais ils n'apprenoient point à parler. Caterinillas. Loros. Periccos. Guavamayas.

On voit, au Mexique, deux eſpeces de Faiſans : l'une, qui ſe nomme *Grittone*, a la queue & les aîles noires, & le reſte du corps brun ; l'autre, nommée *Reale*, eſt d'une couleur plus claire, Grittone. Reale.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

relevée par une eſpece de couronne qu'elle a ſur la tête (5).

Le Vicicili.

L'Oiſeau que les Mexiquains nomment *Vicicili* paroît peu différent de celui que les Européens ont nommé *René* dans d'autres lieux, & *Tomincios* au Perou. Gomara le décrit : » Il » n'a pas le corps plus gros qu'une » Guêpe. Son bec eſt long & très- » délié. Il ſe nourrit de la roſée & de » l'odeur des fleurs, en voltigeant, » ſans jamais ſe repoſer. Son plumage » eſt une eſpece de duvet, mais varié » de différentes couleurs, qui le ren- » dent fort agréable. Les Indiens l'eſti- » ment beaucoup, ſur-tout celui du » cou & de l'eſtomac, pour le met- » tre en œuvre avec l'or. Le Vicicili » meurt, ou plutôt, s'endort au mois » d'Octobre, ſur quelque branche à » laquelle il demeure attaché par les » piés, juſqu'au mois d'Avril, princi- » pale ſaiſon des fleurs. Il ſe réveille » alors ; & de-là vient ſon nom, qui » ſignifie reſſuſcité.

Cozquauhtli ou Aure.

Le *Cozquauhtli*, qui ſe nomme vulgairement *Aure*, eſt un grand Oiſeau, fort commun dans toute la Nouvelle Eſpagne, & de la groſſeur d'une Poule

(5) Carreri, Tome VI, Chap. 9, pages 210 & précédentes. Gomara, Liv. 2. Ch. 98.

d'Inde. Tout le plumage de ſon corps eſt noir, à l'exception du cou & de la poitrine, où il tire ſur le rouge. Ses aîles ſont noires vers la jointure, & tout le reſte eſt mêlé de couleur de cendre, de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus, le bec des Perroquets, noir à l'extrêmité, les narines fort épaiſſes, la prunelle des yeux jaune, les paupieres rougeâtres, le front couleur de ſang, & ſilloné de rides, qu'il ouvre & qu'il reſſerre à ſon gré, & ſur leſquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue, qui eſt celle de l'Aigle, eſt moitié noire & moitié cendré. Il ſe nourrit de Serpens, de Léſards, & d'excrémens humains. Il vole preſque continuellement, avec une force qui le fait réſiſter au vent le plus impétueux. Sa chair ne peut être mangée, & jette une odeur fort puante. On diſtingue une autre eſpece d'Aure, que les Mexiquains nomment *Tzopilotl.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Tzopilotl.

Chiacchialaccas.

Les *Chiacchialaccas* ſont une eſpece de Poules, qui reſſemblent beaucoup aux nôtres; mais elles ſont plus petites, & leur plumage eſt toujours brunâtre.

Les Bois & les Campagnes du Me-

xique sont remplis de *Coqs d'Inde sauvages*, qu'on tue facilement, pendant le clair de la Lune, lorsqu'ils sont juchés sur les arbres secs où ils passent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu fasse partir les autres (6).

Coqs d'Inde sauvages.

Grives Mexiquaines.

On compte diverses sortes de *Grives*; les unes noires, & si familieres, qu'elles entrent dans les maisons. D'autres ont les aîles rouges; d'autres la tête & l'estomac jaunes. Leur chair se mange, sans être aussi fines que celle des nôtres.

Pivert, & ses vertus.

Le Mexique a son *Pivert*, qui n'est pas plus grand que la Tourterelle, mais qui a le bec aussi long que le corps. Son plumage est entiérement noir, à l'exception de la gorge, où il est jaune. On assure que de l'eau tiéde, où l'on a fait tremper sa langue, est un spécifique pour les maux de cœur, & que la fumée de ses plumes guérit d'autres douleurs du corps, par une espece de sympathie; c'est-à dire, que celles des aîles guérissent les maux de bras, celles des cuisses, les maux des cuisses & des jambes, &c. (7).

(6) Carreri, Tome VI, page 210.
(7) *Ibidem*.

Le *Guachichil*, dont le nom signifie *Sucesleur*, est un petit Oiseau qu'on voit sans cesse en mouvement autour des fleurs, & qui vit de leur suc. On prétend que pour dormir il se tient par le bec entre les petites branches de quelque arbre. Les Indiens emploient ses plumes à leurs plus beaux ouvrages.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Guachichil, ou Sucesleur.

Les *Suppilotes* sont des Oiseaux, de la grandeur du Corbeau, & l'on en distingue deux especes; l'une qui a sur la tête une crête de chair, & l'autre, une hupe de plumes. Ces Oiseaux se nourrissent de charognes & d'immondices. Il est défendu à Vera-Cruz de les tuer, parce qu'on les croit utiles à purifier l'air; comme il y est permis au contraire de tuer les Pigeons, domestiques & sauvages, parce qu'on en craint le mal opposé.

Suppilotes.

L'Oiseau, que Dampier nomme *Bourdonnant*, sans nous apprendre son nom Mexiquain, a le plumage fort joli, le bec noir & fort délié, les jambes & les piés d'une extrême délicatesse. Sa grosseur est celle d'un Hanneton. Dans son vol, il ne bat point les aîles; mais les tenant toujours étendues, il se meut avec beaucoup

Le Bourdonnant.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de vîteſſe, ſans ceſſer jamais de faire entendre une ſorte de bourdonnement. On ne le voit qu'au milieu des fleurs & des fruits, voltigeant à l'entour, & paroiſſant les examiner ſous toutes leurs faces. Quelquefois il y poſe un pié, ou tous les deux; il ſe retire tout-d'un cop; il y revient avec la même légereté, & chaque fleur l'arrête ainſi pendant cinq ou ſix minutes. On en diſtingue deux ou trois eſpeces, dont les unes ſont plus groſſes que les autres, & n'ont pas le même plumage, mais elles ſont toutes fort petites. La groſſe eſt noirâtre (8).

Le Quam.

Le *Quam* a la groſſeur d'une Poule d'Inde, comme il en a le bec. Sa couleur eſt un brun noirâtre. Il habite les Bois, où il ſe nourrit de bayes, & ſa chair eſt excellente.

Le Correſo.

Le *Correſo* eſt un autre Oiſeau qui ſe nourrit de bayes, & dont la chair eſt très-bonne; mais on croit ſes os ſi venimeux, qu'on prend ſoin de les enterrer, ou de les jetter au feu, de peur qu'ils n'empoiſonnent les Chiens. Il eſt plus gros que le Quam. Le Mâle eſt noir, avec une hupe ſur la tête; & la Femelle eſt d'un brun obſcur.

(8) Dampier, Tome III, page 278.

On nomme *Subtiles* une espece de Corneilles, qui sont de la grosseur d'un Pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bout des aîles & le bec tirent sur le jaune. Elles ont une maniere extraordinaire de bâtir leurs nids. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrêmité des plus hautes & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ce qu'ils ont d'étrange, ce qu'on les voit toujours à deux ou trois piés de la branche à laquelle ils sont suspendus, & qu'ils ont la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils, qui attachent le nid à la branche, & le nid même, sont composés d'une herbe longue fort adroitement entrelacée, & déliés proche de la branche, mais plus gros vers le nid. On apperçoit, à côté du nid, un trou qui sert d'entrée à l'Oiseau ; & le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus, qui forment un spectacle fort agréable (9).

Les Corneilles subtiles, singularités de leurs nids.

Les *Corneilles carnassieres*, sont noirâtres, à-peu-près de la grosseur de nos Corbeaux. Elles ont la tête sans plumes, & le cou si chauve & si rouge, qu'en les voyant pour la premiere fois, on les prend pour des Coqs d'Inde. Il

Corneilles carnassieres.

(9) *Ibidem.*

s'en trouve de tout-à-fait blanches, qui n'en ont pas moins la tête & le cou chauves, & qui ſont de la même groſſeur. Mais on n'en voit jamais plus de deux à la fois ; & dans les troupes des noires, ils s'en trouve preſque toujours une blanche. A Campêche, où ces Oiſeaux ſont en fort grand nombre, les Coupeurs de bois regardent les blancs comme les Rois de l'eſpece. Ils croient avoir obſervé que lorſqu'une troupe s'aſſemble autour d'une carcaſſe, c'eſt le blanc qui commence la curée, ſans qu'aucun des autres oſe y toucher, juſqu'à ce qu'il ſoit rempli, & qu'auſſi-tôt qu'ils lui voient prendre ſon vol, ils fondent tous enſemble ſur la proie. Dampier, qui avoit paſſé quelque tems dans cette Baye, ne fit pas la même obſervation ; mais il nous apprend que les Coupeurs de bois ne vivant que des Vaches ſauvages qu'ils tuent ſans ceſſe, & laiſſant à l'abandon une partie de la chair & des inteſtins, les Eſpagnols du Pays défendent aux Habitans, ſous de groſſes peines, de tirer les Corneilles, parce qu'ils les croient utiles à garantir l'air, de l'infection des charognes. Quoique les Anglois, qui viennent couper le bois de Campêche, ne croient pas de-

voir beaucoup de soumission à cette loi, ils ne laissent pas de s'y assujettir, par un sentiment de superstition, qui leur fait regarder la mort d'une Corneille comme le présage de quelque désastre (10).

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Trois sortes de Canards.

La Nouvelle Espagne a trois sortes de Canards : les uns plus petits que les nôtres, qui se perchent sur les vieux arbres sans feuilles, & qui ne vont à terre que pour manger ; d'autres, qui se nomment, en langue du Pays, *Canards sifflans*, parce que leurs aîles font une espece de sifflement dans leur vol, & qui se perchent comme les premiers ; les troisiémes, qui ne se perchent point & qui ressemblent à ceux de l'Europe. Ils ont tous la chair très-bonne.

Le Tout-bec.

L'Oiseau, qu'on nomme *Tout-bec*, tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps. Les plus gros ne le sont pas plus que nos Piverts, & leur ressemblent assez par la figure ; mais il s'en trouve de plus petits, qui sont beaucoup plus rares.

Le Cogrecos.

Les *Cogrecos* sont des Oiseaux qui ont les aîles courtes. Ils sont moins

(10) Dampier, T. III p. 280. D'ailleurs la même loi, dit-il, est établie à la Jamaïque, comme elle l'est à Vera Cruz, pour les Aures.

gros & moins ronds que la Perdrix ; dont ils ont la couleur ; mais ils ont les jambes plus longues. Ils se plaisent à courir sur terre, dans les Bois marécageux, ou sur le bord des Criques. Ils ont une sorte de ramage, qu'ils font entendre soir & matin, par lequel il paroît qu'ils s'appellent & qu'ils se répondent. Leur chair est un aliment délicat.

Le Faucon Pêcheur.

Le *Faucon Pêcheur* ressemble, par la figure & la couleur, à nos plus petits Faucons. Il en a le bec & les serres. On le trouve ordinairement perché sur le tronc des arbres, ou sur les branches séches qui donnent sur l'eau, près de la Mer ou des Rivieres. Dès qu'il apperçoit quelque Poisson, il y vole à fleur-d'eau, il l'enfile avec ses ergots, & s'éleve aussi tôt en l'air, sans toucher l'eau de ses aîles. Il n'avalle pas le poisson entier, comme d'autres Oiseaux qui en vivent ; mais il le déchire de son bec, pour le manger en morceau.

Merles & Tourterelles.

Les *Merles* de la Nouvelle Espagne sont un peu plus gros que les nôtres. Ils ont la queue plus longue, & leur rame est un caquet comme celui des Pies ; mais leur couleur n'est pas différente. On distingue trois sortes de Tour-

Descript. de la Nouvelle Espagne.

terelles : les unes ont le jabot blanc ; les autres ſont de couleur brune, & les troiſiémes d'un gris fort ſombre. Les premieres ſont les plus groſſes, & le reſte de leur plumage eſt d'un gris qui tire ſur le bleu. Elles ſont bonnes, rondes, dodues & de la groſſeur d'un Pigeon. Celles de la ſeconde eſpece ſont de couleur brune, mais plus petites & moins graſſes que les premieres. Les troiſiémes, qu'on nomme auſſi *Tourterelles de terre*, parce qu'elles vont ſouvent à pié ſur la terre, ſont plus groſſes qu'une Allouette, & rondes de graiſſe.

L'Oiſeau du Tropique.

On a donné le nom d'*Oiſeau du Tropique*, à un Oiſeau qu'on ne voit effectivement que vers ce cercle, ſoit en Mer, ſoit ſur les Côtes où il fait ſon nid. Il eſt de la groſſeur d'un Pigeon, rond comme le Perdrix & tout blanc, à la réſerve de deux ou trois plumes de l'aîle, qui ſont d'un gris clair. Son bec eſt jaune, gros & court. Il a ſur le croupion une groſſe plume, ou plutôt un tuyau, d'environ ſept pouces de long, qui lui tient lieu de queue. Cette deſcription fait juger que c'eſt le même que nos Matelots nomment *Paille-en-cu*, ſur les Côtes

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

d'Afrique, vers la même hauteur (11).

Totoqueſtal.

Le *Totoqueſtal* eſt de la groſſeur du Pigeon ramier. Son plumage eſt verd, & ſa queue fort longue. Les Mexiquains ſe paroient de ſes plumes, dans leurs plus grandes Fêtes (12).

La Boubie.

La *Boubie*, dont on a vu ſi ſouvent le nom dans les Relations de la Mer du Sud, eſt un Oiſeau aquatique, un peu moins gros qu'une Poule, & d'un gris clair. Dans les Iſles, il eſt plus blanc que ſur les Côtes de la Terre ferme. Son bec eſt fort, plus long & plus gros que celui des Corneilles, & plus large

(11) On ne parle ici d'un Oiſeau ſi connu, que pour en prendre occaſion de remarquer qu'il y en a plus d'une eſpece, puiſque le Pere Labat, qui l'avoit obſervé d'auſſi près que Dampier, mais dans un autre lieu, en donne la deſcription ſuivante. Il eſt à peu-près de la groſſeur d'un Pigeon. Il a la tête petite & bien faite, le bec d'environ trois pouces de longueur, aſſez gros, fort & pointu, tout rouge comme les piés, qui reſſemblent à ceux des Canards. Ses aîles ſont beaucoup plus grandes & plus fortes que ſon corps ne ſemble le demander. Les plumes des aîles & de tout le corps ſont très-blanches. La queue eſt compoſée de douze à quinze plumes, de cinq à ſix pouces de long, du milieu deſquelles ſortent deux plumes, de quinze à dix huit pouces de long, accolées, & qui ſemblent n'en faire qu'une ſeule. C'eſt ce qui a donné lieu aux Matelots de les nommer *Paille en cu*, ou *Feu en cu*. Ces Oiſeaux volent très-bien & très-haut. Ils ſe repoſent ſur l'eau, comme les Canards. Ils vivent de Poiſſon. Ils élevent leurs Petits dans des lieux déſerts & dorment vraiſemblablement ſur l'eau. Tome VIII, page 305.

(12) Laet, p. 324.

par le bout. Ses piés sont plats, comme ceux du Canard. C'est un Oiseau fort stupide, & qui s'écarte à peine du chemin par lequel il voit venir des Hommes. Du côté de la Mer du Sud, il fait son nid à terre, & dans la Mer du Nord il le fait sur des arbres (13). Sa chair est noire, & plaît à ceux qui aiment le Poisson, parce qu'elle en a le goût.

Le Guerrier.

Le *Guerrier*, autre Oiseau aquatique, est de la grosseur d'un Milan, auquel il ressemble aussi par la forme, mais il est noir, à l'exception du cou, qu'il a rouge. Il vit de Poisson. Cependant il ne voltige jamais sur l'eau; mais se tenant en l'air, comme le Milan, il s'élance sur sa proie, l'emporte légerement avec le bec, & retourne dans les airs, sans avoir autrement touché l'eau, que de la pointe du bec. Ses aîles sont fort longues, & ses piés ne diffèrent point de ceux des Animaux terrestres. Il fait son nid à terre ou sur les arbres, suivant les commodités qu'il y trouve.

(13) L'isle d'Aves, qui est à huit ou neuf lieues de Buenos Ayres, & d'autre. Isles voisines, où le Comte d'Estrées fit naufrage avec toute sa Flotte en 1668, sont peuplées de Boubies, qui ne font leurs nids que sur les arbres. Dampier, Tome I, page 56.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Observation sur les Boubies & les Guerriers.

Dampier fait un curieux récit (14) de l'établissement des Boubies, des Guerriers, & d'une autre espece d'Oiseaux qui sont de la grosseur d'un œuf, dans les Isles Alcranes, sur la Côte d'Yucatan, vers le vingt-troisiéme dégré de latitude du Nord. Les plus Septentrionales de ces Isles sont habitées par un prodigieux nombre de ces Oiseaux. Chaque espece y occupe son canton. Les Boubies tiennent plus de terrein que les autres, parce qu'elles sont en plus grand nombre. Quoique les Oiseaux de la grosseur d'un œuf soient aussi fort nombreux, leur petitesse, qui demande moins de place, les resserre dans un canton plus borné; mais ils ne laissent pas d'y dominer seuls, sans être inquiétés par leurs voisins. Les trois especes sont peu farouches, sur-tout, les Boubies, » dont la foule » est d'ailleurs si grande, qu'on ne sau» roit passer dans leur quartier, sans » être incommodé de leurs coups de » bec. J'observai, continue le même » Voyageur, que ces Animaux étoient » rangés par couples; ce qui me fit croire » d'abord que c'étoit le mâle & la fe-

(14) Dampier, T. III p. 129 & suiv. Il faut mettre toutes les Relations au rang des Fables, si l'on doute ici du témoignage d'un Voyageur tel que Dampier.

» melle : mais les ayant frappés, l'un » des deux s'envola de chaque endroit, » & celui qui resta de chaque couple » me parut aussi malin que ceux qui » s'étoient éloignés. J'admirois la har- » diesse de ceux qui ne s'envoloient » point, malgré les efforts que je fai- » sois pour les y contraindre, lorsque » je m'apperçus que c'étoient des jeu- » nes, qui n'avoient point encore » appris à se servir de leurs aîles, » quoiqu'ils fussent aussi gros que leurs » Meres, & qu'ils ne fussent pas moins » fournis de plumes. Ils les avoient » seulement un peu plus blanches & » plus nouvelles. Je remarquai aussi » que les Guerriers & les Boubies laif- » soient toujours des gardes près de » leurs Petits, sur-tout dans le tems » où les vieux alloient faire leurs pro- » visions sur Mer. On voyoit un assez » grand nombre de Guerriers, mala- » des ou estropiés, qui paroissoient » hors d'état d'aller chercher de quoi » se nourrir. Ils ne demeuroient pas » avec les Oiseaux de leur espece, » & soit qu'ils fussent exclus de la » société, ou qu'ils s'en fussent séparés » volontairement, ils étoient dispersés » en divers endroits, pour y trouver » apparemment l'occasion de piller.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» J'en vis, un jour, plus de vingt, » sur une des Isles, qui faisoient de » tems en tems des sorties en plate » campagne, pour y chercher du butin: » mais ils se retiroient presqu'aussitôt. » Celui qui surprenoit une jeune Boubie » sans garde, lui donnoit d'abord un » grand coup de bec sur le dos, pour » lui faire rendre gorge; ce qu'elle » faisoit à l'instant. Elle rendoit quel- » quefois un Poisson ou deux, de la » grosseur du poignet, & le vieux » Guerrier l'avalloit encore plus vîte. » Les Guerriers, qui sont en bonne santé, » jouent le même tour aux vieilles Bou- » bies qu'ils trouvent sur Mer. J'en vis » un moi-même, qui vola droit contre » une Boubie, & qui d'un coup de » bec lui fit rendre le Poisson qu'elle » venoit d'avaller. Le Guerrier fondit » si rapidement sur la proye qu'il avoit » fait rendre à l'autre, qu'il s'en saisit » en l'air, avant qu'elle fût tombée » dans l'eau.

L'Oiseau Monstrueux.

Ximenez décrit un Oiseau du Mexique, qu'il appelle monstrueux; de la grandeur, dit-il, du plus gros Coq d'Inde, & presque de la même forme. Son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a le bec d'un Epervier, mais plus aigu. Il

vit de proye, ſur Mer & ſur Terre. Son pié gauche reſſemble à celui de l'Oye, & lui ſert à nâger. Du pié droit, qui eſt ſemblable à celui du Faucon, il tient ſa proye, dans l'eau, comme dans les airs (15).

Animaux Quadrupedes.

Acoſta diſtingue trois ſortes d'Animaux, dans la Nouvelle Eſpagne : ceux qu'on y a portés d'Europe ; ceux de la même eſpece, qu'on y-a trouvés, & ceux qui ſont propres au Pays. Il met, dans la premiere claſſe, les Vaches, les Brebis, les Chevres, les Porcs, les Chevaux, les Anes, les Chiens & les Chats. Rien ne cauſe tant d'admiration, que la facilité avec laquelle ils s'y ſont multipliés. Le nombre des Brebis eſt au-deſſus de l'imagination. Il ſe trouve des Particuliers qui en poſſédent juſqu'à cent mille, avec peu de difficulté pour les nourrir, dans le choix d'une infinité de pâturages communs, où chacun a la liberté de faire paître ſes Troupeaux. Les laines feroient une richeſſe pour l'Europe, ſi la qualité des herbes, qui ſont fort hautes, & ſouvent trop dures, ne rendoit cet avantage preſqu'inutile. On l'a même négligé long-tems, juſqu'à laiſſer périr toutes les laines, qui paroiſſoient trop

(15) Laet, *ubi ſuprà.*

féches & trop grossieres pour être employés : mais à la fin quelques Espagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures qui ne servent néanmoins qu'aux Indiens, & qui n'empêchent point que les draps d'Espagne, ne se vendent fort cher. Ainsi la principale utilité, qu'on tire de ces Trouppeaux innombrables, est d'en avoir à vil prix la chair, le lait & le fromage (16).

Vaches domestiques & sauvages.

Les Vaches ne se sont pas moins multipliées, dans la proportion de leur espece, & rapportent plus d'avantages à la Nouvelle Espagne. On distingue les Vaches domestiques, dont on tire le lait, la chair & les Veaux, comme en Europe, tandis qu'on employe les Bœufs au travail ; & les Vaches sauvages, qui habitent les Montagnes & les Forêts, où n'ayant point de Maîtres, elles sont comptées au rang des Bêtes de chasse, qui appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les Campagnes, & les Espagnols ne leur font la guerre, que pour enlever leurs peaux.

Comment les Espagnols tuent les Vaches sauvages.

La maniere de les tuer mérite une description. Ceux qui s'y plaisent, ou qui s'en font un métier, ont des Chevaux

(16) Acosta, Liv. 4. Chap. 33.

élevés à cette chaſſe, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le Cavalier n'a point d'embarras à les conduire. Les armes ſont un Fer, de la figure d'un croiſſant, dont le tranchant eſt fort aigu, & qui a ſix ou ſept pouces de large, d'une corne à l'autre. Ce fer eſt enchaſſé, par une douille, au bout d'une hampe de quatorze ou quinze piés de long. Le Chaſſeur poſe ſon épieu ſur la tête de ſon Cheval, le fer devant, & court après la Bête. S'il la joint, il lui enfonce ſon fer au-deſſus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens. Son Cheval fait auſſi-tôt un tour à gauche, pour éviter l'Animal furieux, qui ne manque point, lorſqu'il ſe ſent bleſſé, de courir ſur lui de toute ſa force. Si les ligamens n'ont pas été tout-à-fait coupés, il ne manque preſque jamais de les rompre, à force d'agiter ſa jambe; ou s'il continue de courir vers ſon Ennemi, ce n'eſt plus qu'en boitant & ſur trois piés. Le Chaſſeur, après s'être éloigné au grand galop, ſe rapproche à petit pas, & le frappe de ſon fer ſur une des jambes de devant. Ce coup le rénverſe. Il ne reſte alors qu'à deſcendre, en tirant un grand couteau fort pointu, dont tous les Chaſſeurs ſont armés, & dont

ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Un ſeul coup dans la nuque, un peu au-deſſous des cornes, lui abbat la tête. C'eſt ce qui ſe nomme décapiter. Le Vainqueur remonte enſuite à Cheval, & va chercher une autre proie; pendant que les Ecorcheurs, dont il eſt toujours ſuivi, dépouillent celle qu'il leur laiſſe. L'oreille droite du Cheval, qui ſert à cette chaſſe, eſt ordinairement abbatue; ce qui vient de la péſanteur de l'épieu, qu'on tient long-tems ſur ſa tête. C'eſt à cette marque, qu'on connoît les Chevaux bien exercés. Dampier obſerve que les Eſpagnols ne tuent jamais que les Taureaux & les vieilles Vaches. Il condamne les Anglois de la Jamaïque, & les François de Saint Domingue, qui n'ayant point eu la même modération dans ces deux Iſles; où les Vaches ſauvages ne s'étoient pas moins multipliées, ſe ſont privés d'un important ſecours, en lés détruiſant preſqu'entiérement (17).

La guerre qu'on fait ſans ceſſe à ces

(17) Il ajoûte que le dégât n'a été réparé, à la Jamaïque, que ſous le gouvernemet du Chevalier Thomas Linch, qui fit venir de Cuba un renfort de Bêtes à cornes; & qu'aujourd'hui chacun ſait ce qui lui appartient, au lieu qu'autrefois tout étoit commun Tom. III, pag. 314. On verra, dans l'article des Iſles, comment les Boucaniers tuent ces Animaux.

Animaux les a rendus si féroces, qu'il y a du danger, pour un Homme seul, à les tirer dans les Savanes. Les vieux Taureaux, qui ont déja reçu quelques blessures, n'attendent pas toujours qu'ils soient attaqués, pour se précipiter sur leur Ennemi. Lorsqu'on approche d'un Troupeau, toutes les Bêtes, qui le composent, se rangent comme en bataille, & se tiennent sur la défensive. Les vieux Taureaux sont à la tête; les Vaches viennent ensuite, & le jeune Bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche, pour donner sur l'arriere-garde, les Taureaux ne manquent point de tourner en même-tems, & de faire face aux Chasseurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en troupe. On les observe du bord d'un Bois, pour surprendre ceux qui s'écartent dans les Savanes. Un Taureau légérement blessé, prend ordinairement la fuite; mais si sa blessure est mortelle, ou capable de l'estropier, il fond, tête baissée, sur le Chasseur. On prétend que, dans le même cas, une Vache est plus dangereuse encore, parce qu'elle attaque son Ennemi, les yeux ouverts; au lieu que le Taureau les ferme, & qu'on a, par conséquent, moins de peine à

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

l'éviter. Sans décider de cette proprieté, qui paroît fort incertaine (18) à Dampier, ajoutons que les Cuirs, qu'on transporte en Europe, sont une des plus constantes richesses de la Nouvelle Espagne (19).

Chevres.

Les Chevres, qui sont en fort grand nombre, fournissent non-seulement du lait & des Cabris, mais un fort bon suif, dont on fait plus d'usage que d'huile, pour s'éclairer & pour la préparation du maroquin dont on se chausse.

Chevaux.

Le climat s'est trouvé si propre aux Chevaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse propagation, la plûpart des Provinces en ont d'aussi bonnes races, que l'Espagne. On s'en sert communément pour voyager, & l'on n'employe que des Mulets pour le transport des Marchandises & du Bagage (20). Une Loi, qu'on fait remonter jusqu'à l'origine de l'Etablissement Espagnol, oblige toutes les Communautés des Villes & des Bourgs, de fournir, à ceux qui voyagent avec un Passeport des Officiers royaux, l'Hospice, des Vivres & des Chevaux sur toute leur

(18) Dampier, *ubi suprà*, page 518.
(19) Acosta, Liv. 4. Chapitre 33.
(20) *Ibidem.*

route

route ; ſans autre retribution qu'une legere diminution d'Impôts, qu'elles obtiennent en produiſant, dans leurs Regîtres publics, la dépenſe de l'Etranger, ſignée de ſon nom, avec la date du jour & du mois (21).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Chevaux ſauvages.

Il ſe trouve auſſi des Chevaux ſauvages dans la Nouvelle Eſpagne ; mais en moindre nombre que dans l'Iſle Eſpagnole, où les Relations aſſurent qu'on en voit quelquefois courir des troupes de cinq cens. Lorſqu'ils découvrent un Homme à quelque diſtance, un d'entr'eux ſe détache, approche de la perſonne qu'il a vue, ſe met à ſouffler des naſeaux, & prend enſuite une autre route, en courant de toute ſa force. A l'inſtant tous les autres le ſuivent. Quoique ces Animaux ſoient de la même race que les domeſtiques, ils ont dégénéré dans les Forêts qu'ils habitent : la plûpart ont la tête fort groſſe, & les jambes raboteuſes, les oreilles & le cou longs. Ils ſont d'ailleurs aſſez propres au travail, s'apprivoiſent facilement. Pour les prendre, on tend des lacs de corde, ſur les routes qu'ils fréquentent. Ils ne manquent point d'y donner ; mais ils

(21) Thomas Gage, p. 2. Ch. 20. Waffer borne cet uſage à l'Audience de Guatimala, p. 392.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

s'étranglent quelquefois lorſqu'ils ſont arrêtés par le cou. Auſſi-tôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre, pour les y laiſſer deux jours ſans boire & ſans manger. Dès le troiſiéme, à la vue de la nourriture qu'on préſente, ils deviennent auſſi doux que s'ils avoient toujours vécu parmi les Hommes. On raconte même que ceux qu'on a quelquefois lâchés, après les avoir nourris pendant pluſieurs jours, ſont revenus enſuite dans les mêmes lieux; qu'ils ont reconnu leurs Maîtres, & que les venant flairer, ils ſe ſont laiſſés reprendre.

Chiens ſauvages.

On voit dans la Nouvelle Eſpagne, comme au Perou & dans l'Iſle Eſpagnole, quantité de Chiens ſauvages, dont on attribue l'origine à ceux des premiers Caſtillans, qui peuvent avoir quitté leurs Maîtres, & s'être égarés dans les Bois. Ils marchent en troupes, & la plûpart reſſemblent à nos Levriers. Quoiqu'extrêmement voraces, ils manquent de hardieſſe ou de force pour attaquer les Chevaux & les Vaches; mais ils mangent les Veaux & les Poulains. Un Sanglier même les effraie peu (22).

(22) On lit dans l'Hiſtoire des Flibuſtiers, que vingt-cinq ou trente de ces Chiens; ayant pourſuivi

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Animaux Mexiquains qui ressemblent aux nôtres.

On ne peut douter, sur le témoignage des premiers Conquérans, que la Nouvelle Espagne n'eût avant leur arrivée, des Lions, des Tigres, des Ours, des Sangliers, des Cerfs & des Renards. Acosta s'efforce (23) d'expli-

long tems un Sanglier, l'entourerent dans une petite Prairie, où le combat dura près de deux heures L'Historien en fut témoin, sur un arbre où il s'étoit posté avec un Boucanier François. Les Chiens déchirerent enfin la gorge au Sanglier. Après l'avoir tué, ils se retirerent tous à quelque distance, & bientôt un d'entr'eux se détacha, pour aller commencer la curée. Lorsqu'il eut cessé de manger, tous les autres se jetterent sur ce qui restoit de leur proie. Un coup de fusil, tiré de l'arbre, en tua deux & fit prendre la fuite à tous les autres. Ils n'avoient encore mangé que la gorge & les testicules. » Mon Compagnon, continue l'Historien Anglois, m'expliqua pourquoi le premier Chien avoit mangé seul : c'est que dans toutes les Meutes, il y a un Braque qui trouve le Sanglier, & que pour reconnoître ce service, les autres chiens lui déferent l'honneur de manger le premier. Il me jura qu'il avoit toujours fait cette observation ; & je l'ai faite vingt fois depuis, du-moins dans les Meutes des Boucaniers. Ils ont un Braque, qui marche toujours devant. Aussi tôt qu'il a découvert le Sanglier, il aboie deux ou trois fois ; & les autres Chiens poursuivent la Bête, tandis qu'il demeure à les regarder. Lorsque le Sanglier est mort, le Chasseur en donne, à son Braque, un morceau qu'il mange seul : & les autres n'ont rien qu'à la fin du jour, lorsqu'ils sont revenus de la chasse. Oexmelin conclut que les Chiens sauvages étant venus apparemment de quelques Meutes égarées dans les Bois, ils ont pu retenir, dans leurs chasses l'ordre auquel les premiers avoient été formés. Tome I, page 353 & 354 Il faut se souvenir que pour faire la guerre aux Indiens, les Espagnols menoient d'Espagne un grand nombre de Chiens.

(23) Acosta, Liv. 1. Chap. 20 ; & Liv. 4. Ch. 34 & suiv.

quer comment ils ont pu paſſer, depuis le déluge, dans le Continent de l'Amérique; mais à quelqu'opinion qu'on s'attache ſur un point ſi mal éclairci, il paroît que ſi tous ces Animaux ſont venus de notre Hémiſphere, ils n'ont pas conſervé une exacte reſſemblance avec ceux dont on veut qu'ils tirent leur origine.

Lions. Les Lions Mexiquains ne ſont pas roux. Ils n'ont pas ces crins, avec leſquels on repréſente ceux de notre Continent. Leur couleur eſt griſe; & loin d'être auſſi furieux que les Lions d'Afrique & d'Aſie, ils ſe laiſſent prendre, ou tuer à coups de pierres & de bâtons, dans un cercle d'Hommes, où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils ſont pourſuivis par des Chiens, ils grimpent ſur les arbres, d'où le plus timide Chaſſeur les abbat facilement à coups de lance & d'arquebuſe (24).

Tigres. Les Tigres ont la couleur de ceux d'Afrique, & ne ſont pas moins dangereux, par leur adreſſe & leur cruauté, mais ils n'ont pas la même groſſeur. On prétend qu'ils portent une haine particuliere aux Naturels du Pays, &

(24) *Ibidem.* Carreri, Tome VI. Ch. 9.

qu'au milieu de plusieurs Espagnols, ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer (25).

Ours.

Les Ours ont la figure & la férocité des nôtres ; mais on en rencontre peu. Ils se terrissent, & ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Sangliers.

Les Sangliers, que les Mexiquains nomment *Sainos*, sont beaucoup moins gros qu'en Europe, & different encore plus par une propriété fort étrange, qui est d'avoir le nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les Bois. Leurs dents sont tranchantes, & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent point qu'on les offense, pour attaquer les Chasseurs. Ceux, qui leur font la guerre, sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses Bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre. Elles mordent le tronc, lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'Homme. Mais on les tue facilement dans cette situation ; & la vue de celles qui tombent, ou le bruit des armes à feu, éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente ; mais si l'on ne prend soin de leur couper le nombril, qu'ils ont sur l'épine du dos, elle

(25) Acosta, *ubi suprà*,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

se corrompt avant la fin de l'année (26).

Cerfs.

On ne conoît pas aisément nos Cerfs, dans la Description d'Acosta, quoiqu'il compte ces Animaux entre ceux de l'Amérique, qui ressemblent aux nôtres (27). Mais il est certain d'ailleurs que la Nouvelle Espagne a de véritables Cerfs (28).

Renards.

Les Renards n'y sont pas plus grands que nos Chats. Ils ont le poil blanc & noir, & la queue très-belle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils s'arrêtent, après avoir un peu couru; & pour leur défense, ils rendent une urine si puante, qu'elle empoisonne l'air, dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur un habit, on est forcé de l'ensévelir long-tems sous terre, pour en dissiper la (29) puanteur.

Animaux propres au Pays.

Les Loups de la Nouvelle Espagne, s'il faut s'en rapporter à Gemelli Carreri, ressemblent au Léopard (30).

Le Dante.

Le Beori, que les Espagnols ont nommé Dante, ou Vache du Mexique,

(26) *Ibid.* Chap. 38.

(27) » Tels sont les » Cerfs, dit-il, & autres » dont il y a grande abon- » dance dans les Forêts. » Mais la plus grande » partie est une venaison » sans cornes, à tout le » moins je n'y en ai pas » vu d'autre, ni oui par- » ler qu'on y en ait vu, » & tous sont sans cornes, » comme Corcos. *Ibid.* Ch. 34

(28) Carreri, Tome VI. p. 204, 205 & 207.

(29) *Ibid.* p. 213, Laet, Liv. 5, p. 207.

(30) *Ibid.*

est un Animal sans cornes, de la grandeur d'une petite Vache, qu'Acosta croit néanmoins plus semblable au Mulet, & dont le cuir est fort estimé pour sa dureté, qui le rend impénétrable à toutes sortes de coups (31).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Sibole.

Carreri nomme *Sibole* un autre Animal, de la grandeur d'une Vache, dont on n'estime pas moins la peau, pour la douceur & la longueur de ses poils (32).

Animal sans nom.

On trouve, dans la Province de Vera-Paz, un Animal sauvage, qui n'est pas moins gros que l'Ours, & qui a le poil noir, la queue large, des mains

(31) Acosta, Ch. 38. Laet, en donne cette description : » c'est le plus » grand des Quadrupedes » du Pays. Il a la forme » d'un Veau, mais les » jambes plus courtes, arti- » culées comme celles de » l'Elephant. Il a cinq » doigts, ou cinq ongles » aux piés de devant, & » quatre seulement aux » deux autres. Sa tête est » oblongue, & son front » étroit; ses yeux sont pe- » tits pour sa grosseur. Il » lui pend sur le museau » une trompe, longue » d'environ quatre doigts » Lorsqu'il est irrité, il » se dresse, & montre les » dents, qu'il a sembla- » bles à celles du Porc. » Il a les oreilles aigues, » le cou ridé, la queue » courte & presque sans » poil, la peau si épaisse, » qu'à peine peut-on la » prendre avec la main, » ou la froisser avec le » fer. Il vit d'herbes & » de feuilles. Les Mexi- » quains mangent sa chair, » & prétendent tenir de » lui l'art de la Saignée. » En effet, lorsqu'il a » trop de sang, il s'ouvre » une veine des jambes en » se frottant contre une » pierre, & se soulage au- » tant qu'il en a besoin. » Liv. 7 Chap. 7.

(32) *Ubi suprà*, p. 212.

& des piés presque de la forme humaine, la face large, sans poil ridée, & le nez camus, à peu-près comme les Negres.

La Province de Guatimala produit une espece de Daims, qui ont reçu de la Nature deux ventricules; l'un pour la digestion des alimens, l'autre qui sert de réceptacle, comme on l'a souvent observé, à diverses sortes de bois pourri, sans qu'on puisse deviner le but de la Nature dans une organisation si singuliere. Les Indiens mangent la chair de ces Animaux, quoique visqueuse & vraisemblablement fort mal saine (33).

Le Squache.

Le *Squache* est un Animal à quatre piés, plus gros qu'un Chat, & dont la tête ressemble à celle du Renard. Il a les oreilles courtes, & le museau long. Ses piés sont armés de griffes aigues, qui lui servent à grimper sur les arbres. Il a la peau couverte d'un poil court, fin & jaunâtre; sa chair est saine & de très-bon goût. Aussi cet Animal ne vit-il que d'excellens fruits, sur-tout de Sapotilles; dont les arbres sont sa retraite ordinaire. Ceux, qu'on prend jeunes s'apprivoisent aussi faci-

(33) Laet, Liv. 7. Ch. 11.

lement qu'un Chien, & ne font pas moins de tours que les Singes. Ils font communs dans la Province d'Yucatan *(34)*.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Ours à Fourmis.

L'*Ours à Fourmis*, eſt une autre Bête à quatre piés, de la groſſeur d'un Chien de bonne taille. Il a le poil rude, & d'un brun qui tire ſur le noir, les jambes courtes, le muſeau long, de petits yeux, la gueule fort petite, & la langue auſſi déliée qu'un Ver de terre, de cinq ou ſix pouces de long. Cet Animal ſe nourrit de Fourmis, & ne ſe trouve guere qu'auprès des Fourmillieres. Il couche ſon muſeau à terre, ſur le bord du ſentier où les Fourmis paſſent. Il pouſſe la langue au travers du ſentier. Les Fourmis s'y arrêtent; & dans un inſtant elle en eſt couverte. Il la tire alors, pour les avaller. Enſuite il recommence le même exercice, auſſi long-tems qu'il eſt preſſé de la faim. Ces Animaux jettent une forte odeur de Fourmis; mais leur chair peut ſe manger, quoiqu'elle en ait auſſi le goût. Ils ſont aſſez communs dans le Continent du Mexique & ſur les Côtes de la Mer du Sud (35).

(34) Dampier, T. III, p. 270.

(35) *Ibid.* p. 272. Laet. p. 332.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Sloth.

Le *Sloth* (36), autre Bête à quatre piés, est couvert de poil brun. Sa grosseur est un peu moindre que celle de l'Ours à Fourmis; il n'est pas non plus si hérissé. Il a la tête ronde, les yeux petits, le museau court, les dents fort aigues, les jambes courtes, & les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles, sans qu'on sache, s'il en mange indifféremment de toutes les sortes, ou seulement celles de quelques arbres. Il est si lent à se remuer; qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, il employe cinq ou six jours à descendre, pour monter sur un autre; & quoique fort gras en quittant le premier, il arrive maigre sur le second. Jamais il n'abandonne un arbre, sans l'avoir entiérement dépouillé. Dampier assure qu'il ne lui faut pas moins de huit ou neuf minutes, pour avancer un pié à la distance de trois pouces; qu'il ne remue l'un qu'après l'autre, avec la même lenteur; & que les coups sont inutiles pour lui faire doubler le pas (37). » J'en ai frappé

(36) Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même Animal qu'on a déja décrit, dans l'Isle Espagnole, comme une espèce de Singe, sous le nom de *Paresseux*; car *Sloth* a la même signification en Anglois. Cependant on y trouvera ici quelque différence.

(37) Dampier, p. 273.

» quelques-uns, dit ce Voyageur, dans » l'espérance de les animer. Ils paroissent insensibles, rien ne les effraye & » ne peut les contraindre à marcher » plus vîte.

L'Ayotochtli ou l'Armadillo.

L'Armadillo de la Nouvelle Espagne tire son nom, comme celui de l'Isle Espagnole, de l'espece d'armure, dont il est revêtu ; mais il a le corps plus long, & de la grosseur d'un Cochon de lait. Les Mexiquains le nomment *Ayotochtli.* Son écaille lui couvre tout le dos, & se rejoint sous le ventre, où elle ne laisse que la place des quatre pattes. Il a la tête petite, le grouin du Porc, & le cou assez long. Dans sa marche, il laisse voir entiérement sa tête ; mais, à la moindre crainte, il la cache sous sa coquille, où retirant aussi ses piés, il demeure immobile comme une Tortue de terre. Son écaille est partagée en croix, au milieu du dos, & ces jointures lui servent à se tourner. Ses piés ressemblent à ceux de la Tortue de terre. Il a des ongles très-forts, avec lesquels il creuse la terre comme les Lapins. Sa chair est estimée (38).

(38) Laet avertit que cet Animal se trouve dans toute l'Amérique, mais qu'il est différent dans chaque Pays, sur-tout par la grosseur. Livre 16. p. 216.

Le Tlaquatzin.

Le *Tlaquatzin* est un Animal, de la forme d'un petit Chien, qui a le museau long & sans poil, la tête petite, les oreilles fort minces, les yeux petits & noirs, le poil du corps assez long, & blanc jusqu'à l'extrêmité qui est noire; la queue ronde, longue de huit ou neuf pouces, de couleur tigrée, & si flexible, qu'il s'en sert pour se tenir suspendu à tout ce qu'elle peut embrasser. La Femelle porte à la fois quatre ou cinq Petits, qui ne sont pas plutôt nés, qu'elle les met dans un sac de peau, que la Nature lui a formé sous les mammelles, où elle les nourrit facilement de son lait. Ce sac est si bien disposé, qu'on n'en découvre pas aisément l'ouverture. Le Tlaquatzin monte sur les arbres avec une merveilleuse légereté, & fait la guerre, comme le Renard aux Oiseaux domestiques. Sa queue passe pour un spécifique contre la gravelle & plusieurs autres maux. Laet assure qu'elle a d'incroyables vertus (39).

Le Chat-Tigre.

Le Chat-Tigre, qui est commun dans la Province d'Yucatan, est un Animal farouche, de la grosseur de nos Mâtins. Il a les jambes courtes, & le corps ramassé comme un Mâtin; mais

(39) Laet, Liv. 5. p. 232.

par la tête, le poil, & la maniere de quêter sa proie, il ressemble fort au Tigre. Le nombre en est si grand dans la Baye de Campêche, qu'ils y seroient redoutables aux Habitans, s'ils n'avoient, pour leur nourriture les jeunes Veaux sauvages qu'ils trouvent en abondance. Ils ont la mine altiere, & le regard si farouche, que le Voyageur, qu'on cite, n'en rencontroit jamais sans frémir (40).

La Vache montagnarde & ses singularités.

On compte, entre les plus singuliers Animaux de la Nouvelle Espagne, une espece de Vache qui habite les bois, dans le voisinage des grandes Rivieres. Elle est de la grosseur d'un Taureau de deux ans, & de la figure d'une Vache par le corps : mais sa tête est beaucoup plus grosse, plus ramassée, plus ronde & sans cornes. Son musle est court, ses yeux ronds, pleins, & d'une prodigieuse grandeur. Elle a de grosses levres, & les oreilles plus longues, mais moins épaisses, que celles des Vaches communes ; le cou épais & court ; les jambes plus courtes que celles de nos Vaches ; la queue assez longue, & peu garnie de poil ; le corps entiérement couvert d'un gros poil,

(40) Dampier, T. III, p. 274.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

clair ſemé ; la peau épaiſſe d'environ deux pouces. Sa chair eſt rouge, & ſa graiſſe blanche. C'eſt un aliment fort ſain & de bon goût. On trouve de ces Animaux, qui peſent cinq & ſix cens livres. Ils ſe nourriſſent d'une ſorte d'herbe, ou de mouſſe longue & déliée, qui croît en abondance ſur le bord des Rivieres. Lorſqu'ils ſont raſſaſiés, ils ſe couchent ordinairement dans les mêmes lieux ; & le moindre bruit les réveillant, ils ſe jettent dans l'eau, de quelque profondeur qu'elle ſoit, non pour y nâger, mais pour aller au fond, où ils marchent comme ſur un terrein ſec. Ils ſont aſſez communs dans les Provinces d'Yucatan & de Honduras, juſqu'à la Riviere de Darien (41).

Outre les Chevres communes, qui

(41) Quelques-uns ont cru, ſur cette deſcription, que c'étoit le Cheval marin, mais Dampier, & d'autres Voyageurs, qui connoiſſent parfaitement ce dernier Animal, y trouvent des différences eſſentielles dans la figure, ſurtout dans la groſſeur, qui l'emporte de plus de la moitié ſur celle de la Vache montagnarde ; ſans compter que celle ci n'approche jamais de la Mer, & qu'elle n'a point les dents longues, &c. D'ailleurs les Chevaux marins peſent juſqu'à quinze ou ſeize cens livres. *Ibid.* page 324 & précédentes. La Vache montagnarde reſſemble encore moins à la Vache marine, qui ſe nomme *Lamantin* ou *Manatée*, & qui eſt commune ſur les Côtes de la Nouvelle Eſpagne, mais qui ne vient jamais à terre.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

paroiſſent venues d'Eſpagne, on en trouve une eſpece fort ſinguliere, que les Eſpagnols ont nommée *Corneras de terra*, & dont quelques-uns rapportent l'origine à celles qui portent le même nom au Chili, d'où elles peuvent avoir été tranſportées. Waffer nous en donne la deſcription. Ces Bêtes ſont fort majeſtueuſes, & n'ont pas moins de quatre piés & demi de haut. Elles s'apprivoiſent ſi facilement, que ſe laiſſant brider, elles portent ſur le dos deux Hommes des plus robuſtes. Pendant que le Cavalier eſt deſſus, leur pas eſt l'amble, ou le petit galop. Leur muſeau reſſemble à celui du Lievre; elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant : mais leur tête approche beaucoup de celle des Gazelles. Elles ſont armées de cornes torſes, qu'elles poſent tous les ans, & qui n'étant d'aucun uſage, demeurent diſperſées dans les lieux qu'elles habitent. Leurs oreilles ſont celles de l'Ane. Elles ont le cou délié, comme les Chameaux, & le portent droit comme les Cygnes; la poitrine large, comme le Cheval, & le dos à-peu-près ſemblable à celui d'un beau Levrier. Leurs feſſes & leur queue ne reſſemblent pas mal à celles du Daim. Elles ont le

Corneras de terra.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pié fourchu, comme la Brebis, avec un éperon en dedans, de la grosseur du doigt, aussi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui sont d'environ deux pouces au dessus de l'endroit où la corne du pié se divise, leur servent à grimper sur les Rochers, & à se tenir fermes dans toutes leurs situations. Le poil, qu'elles ont sous le ventre, a douze ou quatorze pouces de long; mais elles ont sur le dos une espece de laine plus courte, à demi frisée. Ce sont des Animaux fort innocens, d'un grand usage, & propres à toutes sortes de fatigues. Leur chair a le goût de celle du Mouton. Waffer en tua plusieurs; dans l'estomac de l'une il trouva treize pierres de Bezoard, de différentes figures, dont quelques-unes ressembloient au Corail. Quoiqu'elles fussent entiérement vertes, lorsqu'il les découvrit, elles devinrent ensuite de couleur cendrée. Il apprit des Espagnols, qu'ils employent fort utilement ces Bêtes aux Mines du Perou. Elles leur servent à transporter le Métal aux Villes situées vers la Mer, par des précipices, ou des chemins si rompus, que les Hommes & les autres Animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'en-

trée de ces lieux inacceſſibles, où leurs Maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans une eſpace de ſeize lieues, tandis, qu'ils ſont obligés d'en faire plus de cinquante, par de longs détours, au bout deſquels ils les retrouvent. Les mêmes Eſpagnols aſſuroient que dans une Ville de la Côte, qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de diſtance, on dreſſe ces Chevres à l'aller prendre ſans guide, avec deux jarres ſur le dos; qu'en arrivant à la Riviere, elles s'y enfoncent aſſez pour remplir les jarres, & qu'elles les rapportent pleines chez leurs Maîtres. Ils ajoutoient qu'elles refuſent de travailler auſſi-tôt que le jour a diſparu, & que la force eſt inutile pour les y contraindre. Waffer eut la curioſité de vérifier une partie de ce récit. Il les trouva ſi rétives, le ſoir, qu'il les frappoit en vain pour les faire lever. Les unes pouſſoient un cri, les autres un ſoupir; & quoiqu'elles n'euſſent rien fait de fatiguant pendant tout le jour, il lui fut impoſſible de les mettre en mouvement (42).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Les Serpens ſont en ſi grand nombre au Mexique, & diſtingués par tant de noms différens, que pour éviter

Serpens & Bêtes venimeuſes.

(42) Voyage de Lionnel Waffer, dans le Recueil de Paul Marret, p. 257. & ſuiv.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

une multitude de mots barbares, dont il y a peu d'utilité à recueillir, on prend, avec quelques Voyageurs, le parti de les divifer en quatre efpeces principales; qui font les Jaunes, les Vers, les Bruns, & ceux qui font mêlés de quelques taches blanches & jaunes. Les premiers font ordinairement auffi gros que la partie inférieure de la jambe humaine, & longs de fix ou fept piés. Ils font lâches, & fi pareffeux, qu'ils ne s'éloignent guere du même lieu, lorfqu'ils peuvent y vivre des Léfards, de Guanos, & d'autres Animaux, qui paffent dans leur retraite. Cependant la faim les fait quelquefois monter fur les arbres, pour furprendre les gros Oifeaux, & d'autres Bêtes qui s'y retirent. On affure que dans cette fituation, ils ont la force d'arrêter une Vache qui s'approche de l'arbre; & que s'entortillant tout-à-la fois autour d'une branche & d'une des deux cornes, ils fe rendent maîtres de leur proie. Ils font fi peu venimeux, qu'on en mange la chair; mais un Voyageur, qui eut la curiofité d'en goûter, en parle avec peu d'éloge (43). Il apprit qu'il s'en trouve d'auffi gros que le corps d'un Homme (44).

(43) Dampier, Tome III. p. 272. (44) *Ibid.*

Serpens verds.

Les Serpens verds n'ont qu'environ la grosseur du pouce, quoiqu'ils ayent quatre ou cinq piés de long. Leur dos est d'un verd fort vif ; mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, où ils vivent des petits Oiseaux qui viennent s'y percher. Ils sont extrêmement venimeux.

Serpens bruns.

Le Serpent brun est un peu plus gros que le verd ; mais il n'a pas plus d'un pié & demi, ou deux piés de long. Il doit être peu dangereux, puisqu'on ne s'étonne point de le voir entrer dans les maisons, & qu'on ne s'attache pas même à le tuer. Il fait la guerre aux Souris, qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Serpens tachetés.

Le Caltete.

Il n'y a point de Serpens tachetés de jaune, qui ne soient redoutables aux Mexiquains. Celui, qu'ils appellent *Caltete*, & *Thema Cuilcahuga*, est une espece de Lésard, que les Espagnols n'ont pas laissé de nommer *Scorpion*. Il est long de trois quarts d'aune ; mais sa queue fait la plus grande partie de cette longueur. Il a les jambes fort courtes, la langue d'un rouge ardent, la peau fort dure, tachetée de jaune & de blanc. L'aspect en est effrayant. Cependant ses morsures ne sont que

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

douloureuses, ou ne deviennent mortelles que pour ceux qui négligent trop long-tems d'y remédier. D'ailleurs il ne blesse que ceux qui l'offensent.

Le Calipegue.

Les *Galipegues* sont une autre espece de Lésards, tachetés de brun obscur & de jaune, qui ont la grosseur du bras d'un Homme, quatre jambes, & la queue fort courte. Ils vivent dans les troncs creux des vieux arbres, surtout dans les endroits marécageux ; & les Indiens n'en approchent jamais sans précautions, parce qu'ils les croyent fort venimeux.

Le Teuthlacozauhquin.

Un des plus terribles Serpens de la Nouvelle Espagne est celui que les Indiens nomment *Teuthlacozauhquin*, & que les Espagnols appellent *Vipere*, par la seule raison que ses morsures causent infailliblement la mort ; il ne ressemble du moins aux Viperes, que par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces ; sa grosseur médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une espece d'écailles blanches, rayées, par intervalles, de lignes noires ; le dos tigré, avec des lignes brunes, qui aboutissent à l'épine. On en distingue plusieurs especes, qui ne different que par la couleur. Il se remue fort lentement,

entre les rochers, ou dans les masures & plus lentement encore dans les lieux plats ; ce qui lui a fait donner par les Mexiquains, le surnom d'Ocozoalt. Chaque année de son existence lui apporte, au bout de la queue, une espece de sonnette, qui se joint en forme d'anneau, à celles qui y sont déja. Elles se succedent, comme les nœuds de l'épine du dos, & rendent un véritable son, lorsqu'il se remue. Ses yeux sont noirs & d'une moyenne grandeur. Il a deux dents, à la mâchoire supérieure, par lesquels on croit qu'il jette son venin, & cinq, de chaque côté des mâchoires, qu'on apperçoit aisément, lorsque sa gueule s'ouvre. Ceux, qui sont mordus de ce terrible Animal, meurent dans de cruels tourmens, avant l'espace de vingt-quatre heures. Lorsqu'il est irrité, il secoue violemment ses sonnettes, qui font alors beaucoup de bruit. On prétend que la Province de Panuco a les plus gros Serpens de cette espece, & que les Indiens en mangent la chair, après en avoir ôté le poison. Leurs Médecins employent les dents & la graisse à la guérison de quelques (45) maladies.

(45) Laet, Liv. 5. p. 253.

Scorpions & Crapauds monstrueux.

Le Canton d'Yzalcos, dans la Province de Guatimala, produit des Scorpions de la grosseur d'un Lapin, & des Crapauds, qui n'étant guere moins gros, sautent comme des Oiseaux sur les branches des arbres, où ils font un étrange bruit dans les tems pluvieux. Il se trouve, dans le même Canton, une espece de grandes Fourmis, que les Habitans mangent, & qui se vendent au Marché.

Montagnes peuplées de Serpens.

Dans les Montagnes de Misteque, les Indiens en montrent deux remplies de Serpens, qui se tiennent renfermés dans ces bornes, où la vue peut s'étendre de quelques autres Montagnes voisines, mais dont aucun autre Animal n'ose approcher.

Araignées énormes.

On voit, dans plusieurs Provinces, une sorte d'Araignées, dont le corps est de la grosseur du poing, & dont les jambes sont aussi déliées, que celles des Araignées d'Angleterre. Elles ont deux dents ou plutôt deux cornes, longues d'un pouce & demi, ou de deux, d'une grosseur proportionnée, noires, polies & fort pointues. On garde toujours ces dents, lorsqu'on tue les Araignées. Quelques-uns les portent dans leur sac à tabac, pour nettoyer leurs pipes ; d'autres s'en nettoient les

dents, dont on prétend qu'elles guérissent la douleur. Le dos de ces laids insectes est couvert d'un duvet jaunâtre & fort doux. On est partagé sur leur nature, que les uns croient sans danger, & d'autres fort venimeuse, sans que personne ait osé recourir à l'expérience (46).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Fourmis de plusieurs espèces.

Quoique les Parties de la Nouvelle Espagne, qui regardent la Mer du Nord, soient souvent exposés à l'inondation, elles sont remplies de diverses sortes de Fourmis. On distingue les grosses & les petites, les noires & les jaunes, &c. La piqûure des grosses Fourmies noires est presqu'aussi dangereuse que celle des Scorpions ; & les petites Fourmis noires ne sont guere moins nuisibles. Leur aiguillon perce comme le feu. Elles sont en si grand nombre sur les arbres, qu'on s'en trouve quelquefois couvert, avant qu'on les ait apperçues ; mais elles piquent rarement sans être offensées. Dans les Provinces méridionales, c'est sur les grands arbres qu'elles font leurs nids, entre le tronc & les branches. Elles y passent l'Hyver, c'est-à-dire la saison pluvieuse, avec leurs œufs, qu'elles conservent soigneusement. Les

(46) Dampier, Tome III, p. 276.

Comment elles f n. l. rs nids dans les Provinces meridionales.

Eſpagnols ſont beaucoup de cas de ces œufs, pour nourrir leurs Poules. Pendant la ſaiſon ſéche, elles ſe répandent dans tous les lieux qui ont des arbres, & jamais on n'en voit dans les Savanes. Les Bois ſont alors remplis de leurs ſentiers, qui ſont auſſi battus que nos grands chemins, & larges de trois ou quatre pouces. Elles partent fort legeres ; mais elles reviennent chargées de peſans fardeaux, tous de la même matiere & d'une égale groſſeur. On ne leur a jamais vu porter que des monceaux de feuilles vertes, ſi gros qu'à peine voit-on l'Inſecte par-deſſous. Cependant elles marchent fort vîte, dans une fort longue file, & comme empreſſées à ſe devancer mutuellement.

Fourmis errantes.

On diſtingue une aurre eſpece de groſſes Fourmis noires, qui ont les jambes longues, & qui marchent en troupes. Elles paroiſſent occupées d'un objet commun, qu'elles cherchent avec les mêmes mouvemens, & la même inquiétude ; ce qui ne les empêche point de ſuivre réguliérement leurs Chefs. Elles n'ont pas de ſentiers battus, & leur marche eſt comme incertaine. Dans l'Yucatan, où elles ſont en fort grand nombre, on en voit quelquefois entrer

entrer des bandes entieres dans les Cabanes, où elles s'arrêtent à fureter & à piller, jusqu'à la nuit. L'habitude où l'on est, de les voir partir avant la fin du jour, rend les Habitans tranquilles ; sans compter qu'il seroit difficile de les chasser. Dampier en vit des bandes si nombreuses, que malgré la vîtesse de leur marche, elles employoient deux ou trois heures à passer (47).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Abeilles.

Les Abeilles ne s'écartent guere des Bois, où elles se nichent dans le creux des arbres. Cependant les Indiens ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espece, en leur creusant des troncs d'arbres pour servir de ruches. Ils posent sur un ais l'un des bouts de ce tronc, après l'avoir scié fort également, & laissent, pour l'entrée & la sortie des Abeilles, un trou sur le bout supérieur, qu'ils couvrent d'un autre ais. Ces Abeilles privées ressemblent aux nôtres, avec cette seule différence, qu'elles sont d'une couleur plus brune, & que leur aiguillon n'est pas assez fort pour percer la peau d'un Homme. Elles ne s'en jettent pas avec moins de furie sur ceux qui les inquiétent ; mais leur piquûre n'est qu'un chatouillement

(47) Dampier, T III, p. 277.

dont il ne reste aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, & la couleur en est blanche. Celles des Bois sont de deux sortes ; les unes assez grosses, & capables de piquer fortement ; les autres, de la grosseur de nos Mouches noires, mais plus longues. Quantité d'Indiens s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans les arbres creux, le vendent fort bien, & vivent honnêtement de cette profession (48).

Alligator.

Quoique l'Animal amphibie, que la plûpart des Relations nomment *Alligator*, soit commun à la plus grande partie de l'Amérique, son abondance est si singuliere dans la Nouvelle Espagne, où l'on ne trouve point de Bayes, de Rivieres, de Criques, de Lacs & d'Etangs, qui n'en soient (49) peuplés, que c'est proprement ici l'occasion d'éclaircir un point, sur lequel plusieurs Naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait, entre l'Alligator & le Crocodile, tant de ressemblance par la figure & le naturel, qu'on doive les prendre pour deux Animaux de même espece, & supposer que l'un est le Mâle, & l'autre la Fe-

(48) *Ibid.* pag. 330.
(49) Dampier, *ubi sup.* pag. 287.

melle. Un Voyageur fort célébre en appelle aux obſervations ſuivantes.

Obſervations ſur ſa reſſemblance avec le Crocodile.

De pluſieurs milliers d'Alligators qu'il avoit vus dans ſes courſes, il n'en avoit jamais trouvé un qui eût plus de ſeize à dix-ſept piés de long, ni qui fût plus gros qu'un Poulain de bonne taille. Cet Animal a la figure du Léſard. Sa couleur eſt d'un brun fort ſombre. Il a la tête groſſe, les mâchoires longues, de groſſes & fortes dents, deux deſquelles ſont d'une longueur conſidérable, & placées au bout de la mâchoire inférieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté. La machoire ſupérieure a deux trous, pour les recevoir; ſans quoi la gueule ne pourroit ſe fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pattes & la queue longue. Son dos, de la tête juſqu'au bout de la queue, eſt couvert d'écailles aſſez dures & jointes enſemble par une peau fort épaiſſe. Au-deſſus des yeux, il a deux boſſes dures & couvertes d'écailles de la groſſeur du poing. Depuis la tête juſqu'à la queue, l'épine eſt comme formée de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas comme celles des Poiſſons, & qui ſont ſi fortement unies à la peau, que ne faiſant qu'un tout,

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

elles ne peuvent être séparées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'épine sur les côtes, & vers le ventre, qui est d'un jaune obscur, comme celui des Grenouilles, il se trouve aussi plusieurs de ces écailles, mais moins épaisses & moins ramassées. Aussi ne l'empêchent-elles point de se tourner avec une extrême vîtesse, si l'on considere la longueur de son corps. Lorsqu'il marche, sa queue traîne derriere lui. La chair de ces Animaux jette une forte odeur de musc; sur-tout quatre glandes, deux desquelles viennent dans l'aine, près de chaque cuisse, & les deux autres vers la poitrine, sur chaque jambe de devant. Elles sont de la grosseur d'un œuf de jeune Poule. On les porte comme un parfum. Mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair, que dans une extrême nécessité.

Les Crocodiles n'ont aucune de ces glandes, & leur chair ne jette aucune odeur de musc. Leur couleur est jaune. Ils n'ont point de longues dents à la mâchoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues que celles de l'Alligator. Lorsqu'ils courent, ils tiennent la queue retroussée, & recoquillée en forme d'arc, par le bout. Les nœuds de leurs

écailles, sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Dans la Baye de Campêche, par exemple, où le nombre des Alligators est infini, on n'a jamais vu de Crocodiles. Au contraire, il y a des Crocodiles dans quelques endroits de la même Mer, où l'on ne voit point d'Alligators. Les Espagnols donnent aux uns & aux autres le nom de *Caymans*, qu'ils ont emprunté des Indiens; & c'est apparemment cette appellation commune, qui a donné naissance à l'erreur.

D'un autre côté, Dampier convient que les œufs des deux Amphibies se ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont de la grosseur des œufs d'Oye, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres sont un très-bon aliment, quoique ceux de l'Alligator aient l'odeur de musc. Ces Animaux vivent tous deux sur terre & dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau douce & l'eau salée. Ils aiment également la chair & le poisson. De tous les Amphibies, on n'en connoît aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour & d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du

Chien. La plûpart des Voyageurs obſervent que les Chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes Rivieres & les Anſes, où les Crocodiles & les Alligators peuvent ſe tenir cachés. Ils s'arrêtent à quelque diſtance du bord : ils aboyent aſſez long-tems, avant que d'en approcher. Si la ſoif les force, la ſeule vue de leur propre ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboyemens. Dampier aſſure que dans la ſaiſon ſéche, où l'on ne trouve de l'eau douce que dans les Etangs & les Rivieres, il étoit obligé d'en faire apporter à ſes Chiens. Souvent, lorſqu'il étoit à la chaſſe, & qu'il avoit à traverſer une Crique, à gué, ſes Chiens ne vouloient pas le ſuivre, & l'obligeoient de les faire porter.

Mais ce qui détermine abſolument Dampier à regarder le Crocodile & l'Alligator comme deux Animaux d'eſpece différente, c'eſt que le premier eſt bien plus féroce & plus hardi que l'autre. On ſait qu'il pourſuit également les Hommes & les Bêtes ; au lieu que l'Alligator ne cauſe jamais de mal que par accident, c'eſt-à-dire lorſqu'on l'offenſe (50).

(50) Dampier, Tome III, pages 290 & précédentes.

Quoiqu'on ne puiſſe douter que dans le grand nombre de Rivieres qui traverſent une ſi vaſte Contrée, il n'y ait quantité de poiſſons auſſi ſinguliers que les Plantes & les Animaux des Terres qu'elles arroſent, les Eſpagnols ont négligé juſqu'à préſent de les obſerver. On n'en connoît pas de plus remarquable que celui que les Mexiquains nomment *Axolotl*, & les Eſpagnols *Inguete de Agua.* Il a la peau fort unie, mouchetée ſous le ventre de petites taches, dont la grandeur dimininue depuis le milieu du corps juſqu'à la queue. Sa longueur eſt d'environ ſix doigts, & ſon épaiſſeur de deux. Il a quatre jambes, comme le Léſard. Sa queue eſt longue, & fort menue par le bout. Ses piés, qui lui ſervent à nager, ſont diviſés en quatre doigts, comme ceux de la Grenouille. Il a la tête plus groſſe, qu'il ne convient à la groſſeur du corps, la gueule noire & preſque toujours ouverte. On prétend, ſur de fréquentes obſervations, qu'il a un *uterus* & ſes mois comme les femmes. Sa chair eſt fort bonne, & d'un gout qui tire ſur celui de l'Anguille (51).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Poiſſons.

l'Axolotl ou l'Inguete de Agua.

Ce n'eſt pas ſuppléer déſavantageuſement au ſilence des Eſpagnols & des

(51) Fr. Ximenez; *ubi ſuprà.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Voyageurs sur le Poisson des Lacs & des Rivieres, que de joindre ici quelques observations sur plusieurs especes de Tortues, qui semblent particulieres aux deux grandes Côtes du Mexique.

Observations sur les Tortues.

Les Voyageurs François ne connoissent que trois sortes de Tortues : la *Franche*, qu'ils appellent aussi *Tortue verte*, & qui est la seule dont la chair puisse passer pour un bon aliment ; le *Caret*, qui n'est jamais si grand que la Tortue franche, & dont l'écaille est celle qui porte en Europe le nom d'écaille de Tortue, mais dont la chair est un aliment dangereux ; la *Caouane*, plus grande ordinairement que les deux autres, mais dont l'écaille est mauvaise, & la chair coriace & de mauvaise odeur (52).

Huit sortes de Tortues.

Dampier en nomme un bien plus grand nombre. 1, Les grosses Tortues ou Tortues à bahu ; 2 les grosses Têtes ; 3 les Bec-à-Faucons ; 4 les Tortues vertes ; 5 les *Hecates* ; 6 les *Terrapenes* ; 7 les Tortues bâtardes ; 8 la petite Tortue.

Les premieres sont communément plus grosses que les autres, ont le dos

(52) Voyez le Tome I des Voyages de Labat, Ch. 32. On renvoie à l'Histoire naturelle de l'Amérique ; la Pêche, & les propriétés de la Tortue.

plus haut & plus rond, la chair puante & mal ſaine. Les *Groſſes Têtes* ont reçu ce nom, parce qu'elles ont en effet la tête plus groſſes que toutes les autres : la chair en eſt auſſi fort puante. Elles ſe nourriſſent de la mouſſe qui croît autour des Rochers (53). Les *Bec-à-Faucons* ſont les moindres de (54) toutes. On les nomme ainſi, parce qu'elles ont la gueule longue & petite, tirant en effet ſur la figure du bec des Faucons. Leur dos eſt couvert de cette belle écaille, dont on fait un riche commerce. Les plus groſſes ont environ trois livres & demie d'écaille. Elles ont la chair d'une bonté médiocre, & ſi mal-ſaine en certains lieux : qu'elle cauſe des vomiſſemens exceſſifs. Leur bonne ou leur mauvaiſe qualité dépend de leur nourriture. Les unes ſe nourriſſent de bonnes herbes, comme les Tortues vertes ; & d'autres, ſe tenant entre les Rochers, ne mangent que de la mouſſe ou de l'herbe ſauvage, dont l'effet ſe communique juſqu'à leur écaille, qui eſt couverte de taches & par conſéquent peu tranſpa-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Tortues à bahu.

Groſſes Têtes.

Bec-à-Faucons.

(53) Les François confondent apparemment ces deux premieres eſpeces, ſous le nom de *Caouanes*.

(54) C'eſt notre Caret. Labat fait conſiſter ſa dépouille en treize feuilles, qui peſent, dit-il, quatre livres & demie à cinq livres. *ubi ſup.*

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

rente. La chair d'ailleurs en eſt jaune ; ſur-tout le gras. Elles cherchent des lieux particuliers pour leur ponte (55), & rarement elles ſe mêlent avec les autres. Leur ſaiſon ordinaire eſt dans le cours de Mai, de Juin & de Juillet. On n'en voit point dans la Mer du Sud ; mais elles aiment à pondre dans les Iſles de la Baye de Honduras, & le long de la Côte du Continent, depuis la Trinité juſqu'à Vera-Cruz. On ne parle point ici de celles des Côtes de Guinée & des Indes orientales.

Tortues vertes.

Les *Tortues vertes* tirent ce nom de leur écaille, qu'elles ont plus verte que les autres. Elle eſt fort déliée, fort tranſparente, & les nuages en ſont plus beaux que ceux du Bec-à-Faucon ; mais on ne s'en ſert que pour les piéces de rapport, parce qu'elle eſt extrêmement fine. Ces Tortues ſont en général plus groſſes que les Bec-à-Faucons, & peſent juſqu'à trois cens livres. Leur dos eſt plus plat auſſi que celui des Bec-à-Faucons. Leur tête eſt ronde & petite. » J'ai remarqué, dit le Voyageur dont » on donne les obſervations, qu'à » Blanco, Cap de la Nouvelle Eſpagne

(55) Elles ne pondent que ſoixante ou quatre-vingt œufs ; au lieu que les autres en pondent ſuivant Labat, juſqu'à deux cens cinquante.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

» dans la Mer du Sud, les Tortues » vertes, qui ſont les ſeules qu'on y » trouve, ſont plus groſſes que toutes » celles de la même Mer. Elles y peſent » ordinairement deux cens quatre-vingt » ou trois cens livres. Le gras en eſt » jaune, le maigre blanc, & la chair » extraordinairement douce. A Bocca-» Toro de Veragua, elles ne ſont pas ſi » groſſes, leur chair eſt moins blanche, » & leur gras moins jaune. Celles des » Bayes de Honduras & de Campêche » ſont encore plus petites ; le gras en » eſt verd, & le maigre plus noir : » cependant un Capitaine Anglois en » prit une à Port-Royal, dans la Baye » de Campêche, qui avoit quatre piés » du dos au ventre, & ſix piés de » ventre en largeur. Le gras produiſit » huit galons d'huile, qui reviennent » à trente-cinq pintes de Paris (56). Celles des petites Iſles, qui bordent le Continent de la Nouvelle Eſpagne au Midi de Cuba, ſont d'inégale groſſeur. Les unes ont la chair verte ; les autres noire, & les autres jaune. On y envoye, de la Jamaïque, des Vaiſſeaux, qui les prennent au filet, & qui les portent dans cette Iſle, où les recevant en vie on leur fait des réſervoirs en Mer,

(56) Dampier, Tome I, pag. 113.

pour les garder vivantes. C'eſt la nourriture ordinaire du Peuple. La Tortue verte vit d'une herbe, qui croît à trois, quatre, cinq ou ſix braſſes d'eau, dans la plûpart des lieux qu'on vient de nommer. Cette herbe eſt différente de celle qui nourrit la Manatée ou le Lamantin. Sa feuille eſt plus petite. Dampier lui donne un quart de pouce de large; ſur ſix pouces de long.

Hecates. Les *Hecates*, nom qui vient des Eſpagnols, aiment l'eau douce, & cherchent les Etangs & les Lacs, d'où elles viennent rarement à terre. Leur poids n'eſt que de douze ou quinze livres. Elles ont les jambes petites, les piés plats, le cou long & menu. Leur chair eſt un fort bon aliment.

Terrapenes. Les *Terrapenes*, ſont une autre eſpece de Tortues, beaucoup moins graſſes que les Hecates. Elles ont le dos plus rond (57), quoique d'ailleurs elles leur reſſemblent fort. Leur écaille eſt comme naturellement taillée. Elle aiment les lieux humides & marécageux. On eſtime auſſi leur chair. Il s'en trouve beaucoup ſur les Côtes de l'Iſle des Pins, qui eſt entre le Continent & celle de Cuba. Elles pénétrent dans les Bois, où les Chaſſeurs Eſpagnols, qui

(57) Le dos des Tortues ſe nomme *Carapace*.

les trouvent, ont peu de peine à les prendre. Ils les portent à leurs cabanes; & leur faisant une marque sur l'écaille, ils les laissent aller, avec la certitude de les retrouver à si peu de distance, qu'après un mois de chasse chacun reconnoît les siennes & les emporte à Cuba.

Tortues bâtardes.

Les *Tortues bâtardes* sont des Tortues vertes, mais dont l'écaille est beaucoup plus épaisse que celle des autres Tortues de la même couleur, & dont la chair n'est pas si douce. Elles sont fort communes aux Isles de Gallapagos, vis-à-vis du Continent de la Nouvelle Espagne dans la Mer du Sud. On ne connoît point d'espece plus large; car la largeur de leur ventre est ordinairement de cinq piés. Dampier croît devoir l'attribuer à l'abondance de l'herbe qu'elles trouvent entre ces Isles, & qui en fait, dit-il, les Tortues les mieux nourries de la Mer du Sud. Il s'en trouve de la même espece, mais beaucoup plus petites, autour de quelques autres Isles, telles que Plata, où elles vivent d'une mousse, qui les rend fort puantes. Outre la différence qu'on a remarquée, ces Tortues viennent à terre en plein jour, Mâle & Femelle, & se couchent au Soleil; au lieu que parmi les autres, la Femelle va seule à terre pour y déposer ses œufs

dans le ſable, & n'y va jamais que pendant la nuit.

Petite Tortue.

La petite Tortue eſt encore une eſpece différente, qui ſe trouve ſur la Côte occidentale du Mexique, & dont on vante la chair : mais Dampier ne la diſtingue que par ſa petiteſſe & n'en donne point d'autre deſcription.

Obſervation remarquable.

Il ajoute, comme une obſervation très-remarquable, & qu'il doit à ſon expérience, que les Tortues, dans le tems de leur ponte, abandonnent pour deux ou trois mois les lieux où elles ſe nourriſſent pendant la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs, ſeulement pour y dépoſer leurs œufs. On croit, dit-il, qu'elles ne mangent rien dans cet intervalle. Auſſi le Mâle & la Femelle deviennent-ils extrêmement maigres, ſur-tout le Mâle, qui l'eſt alors juſqu'à ne pouvoir être mangé. Les lieux les plus connus, qu'elles choiſiſſent pour leur ponte, ſont l'Iſle des Caymans & celle de l'Aſcenſion ; mais elles n'ont pas plutôt fini, qu'elle retournent dans leurs retraites ordinaires. On ne doute point qu'elle ne faſſent de centaines de lieues à la nage, pour ſe rendre à ces Iſles ; car on a ſouvent remarqué que pendant la ſaiſon de la ponte, il ſe trouve ; dans l'Iſle des Caymans, des

Tortues de toutes les eſpeces qu'on a nommées. Les Iſles au Midi de Cuba en ſont à plus de quarante lieues. C'eſt l'endroit le plus proche d'où ces Animaux puiſſent partir ; & l'on ne peut s'imaginer que la prodigieuſe quantité de Tortues, qui ſe voient alors dans l'Iſle des Caymans, y trouvent de quoi ſubſiſter. Celles qui vont pondre à l'Aſcenſion font bien plus de chemin ; car la terre la plus proche en eſt à trois cens lieues, & perſonne n'ignore que dans les autres tems, ces Animaux ſe tiennent toujours près du rivage. Des Iſles Gallapagos, qui en ſont remplies pendant la plus grande partie de l'année, elles paſſent la Mer & vont pondre ſur le rivage du Continent, qui en eſt éloigné de plus de cent lieues. Cependant on remarque auſſi qu'au départ du plus grand nombre, il en reſte toujours quelques-unes dans le lieu de leur demeure habituelle & de leur nourriture. On obſerve encore qu'elles ſont ſuivies, dans leur route, d'une infinité de Poiſſons, ſur-tout de Goulus, dont on n'apperçoit plus un dans les lieux qu'elles quittent, & qui ne reparoiſſent qu'à leur retour.

Dampier nous apprend que les Tortues travaillent dans l'eau à la propa-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

gation de leur espece, que le Mâle est neuf jours sur la Femelle, & qu'il ne l'abandonne pas aisément dans cette situation. » J'ai pris, dit-il, des Mâles » dans cette posture. On perce facile- » ment le Mâle, car il n'est pas sauvage. » La Femelle, à la vue d'un Canot, » fait des efforts pour s'échapper; mais » il la retient avec ses deux nageoires » de devant. Lorsqu'on les surprend » accouplés, le plus sûr est de darder la » Femelle; on est sûr alors du Mâle (58).

§. IV.

Mines, Métaux, Pierres précieuses, & autres Productions ou singularités de la Nouvelle Espagne.

GAGE fait observer que dans la premiere ivresse du triomphe, les Espagnols apporterent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystere des richesses qu'ils découvroient de jour en jour, ils les publierent avec ostentation; & pendant quelques années, leurs plus célébres Historiens n'eurent pas d'autre objet. Mais la Politique se fit entendre, après avoir été long-tems étouffée par la joie, & porta

(58) Dampier, *Ibid.* p. 118 & précédentes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſa jalouſie juſqu'à défendre, aux Sujets de l'Eſpagne, d'écrire ou de parler publiquement de ce qui ſe paſſoit au Mexique. Ainſi l'on n'a guere d'autres lumieres, ſur l'or & l'argent du Pays, que celles qui ſe ſont conſervées dans les anciennes Hiſtoires ; joint à quelques traits dont on eſt redevable aux Voyageurs étrangers.

Mines d'or, d'argent, de cuivre, &c.

Les riches Mines d'argent de *Pachuca*, dont on a donné la deſcription dans le Journal de Carreri (59), étoient déja dans la plus grande ſplendeur en 1568. Un Anglois, nommé *Milon Philipſon*, que le Chevalier Jean *Hawkins* avoit abandonné ſur la Côte de Panuco, étant tombé entre les mains des Eſpagnols, fut conduit à Mexico, dans le cours de la même année. Ce voyage, qui fut de quatre-vingt-dix lieues, lui donna occaſion d'apprendre, en paſſant par *Meſtitlan*, qui n'eſt qu'à treize ou quatorze lieues de la Capitale, que la Ville de Pachuca en eſt éloignée d'une journée, & que les Mines du même nom ſont à ſix lieues de cette Ville au Nord (60).

Dans la Province, qui ſe nomme

(59) Voyez le Tome 44 de ce Recueil, pages 1 & ſuivantes.

(60) Journal de Sir John Hawkins, dans la collection d'Hackluyt.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

proprement Mexique, les Cantons de Tuculula & de Tlapa, au Sud, ont quantité de veines d'or. Ceux de Tlaſco & de Maltepeque, à l'Oueſt, ſont célébres par leurs Mines d'argent. Guaximango, du côté du Nord, ne l'eſt pas moins par les ſiennes. Le Canton de Meſtitltan abonde en Mines de fer & d'alun. Yzquiquilpa, qui eſt à vingt-deux lieues de Mexico, a des Mines de plomb. Talpayana, qui en eſt à vingt quatre; Temozcaltepeque, à dix-huit; Cultepeque, à vingt-deux; Zacualpo, à vingt; Zumpango, à quarante; Guanaxuato, à ſoixante; Comania, à ſoixante-ſept; Achiacico, à dix-huit de los Angeles, enfin Gautla, Zumatlan & San-Luiz de la Paz, dont on ne marque pas la diſtance de la Capitale, ſont autant de Mines (61) d'argent.

La Province de Guaxaca renferme une Montagne nommée *Cocola*, proche du Canton de Guaxolotitlan, à dix-huit dégrés de latitude du Nord, dans laquelle on a découvert pluſieurs Mines d'or & d'argent, du cryſtal de roche, du vitriol, & différentes ſortes de pierres précieuſes. A ſix lieues d'Antequera, dans la même Province, en-

(61) Laet, Liv. 5, Chap. 6.

tre les Montagnes que les Eſpagnols ont nommées Peñolas, il s'en trouve une qui a conſervé le nom Mexiquain d'*Itzquitepeque*, où l'on ne fouille pas longtems, ſans appercevoir des paillettes d'or; mais en moindre abondance que les veines de plomb, qui s'y offrent de toutes parts.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On lit, dans Herrera, qu'en 1525, les Eſpagnols découvrirent, dans la Province de Mechoacan, une des plus riches Mines qu'on ait jamais connues, » où les Officiers royaux, ne ſe bornant point à tirer le quint de la » Couronne, entreprirent ſous divers » prétextes, de faire tourner tout à » leur profit. Mais, ſoit par un châ» timent du Ciel, ou par des cauſes » naturelles, elle diſparut tout-d'un» coup, ſans qu'on ait jamais pu la » retrouver. Quelques-uns prétendent » que les Indiens la boucherent; d'au» tres, avec plus de vraiſemblance, » qu'elle fut couverte d'une Monta» gne par un tremblement de (62) » terre.

Leon, Ville de la même Province, à ſoixante lieues de Mexico, renferme dans ſon Canton, un grand nombre de Mines d'argent. *Guanaxati* & *Tal-*

(62) Herrera, Déc. 3. Liv. 8, Chap. 11.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

puiaga ſont deux autres Mines fort célébres ; la premiere à vingt-huit lieues de Valladolid, au Nord ; l'autre à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Mechoacan.

Tout le Canton de Colyman, ſur-tout vers Acatlan, eſt rempli de deux ſortes de Cuivre ; l'une ſi molle & ſi ductile, que les Habitans en font de très-beaux vaſes ; l'autre ſi dure, qu'ils l'emploient, au lieu de fer, pour tous les inſtrumens de l'Agriculture (63).

Toutes les recherches des Eſpagnols ne leur ont jamais fait trouver de Mines d'aucun métal, dans la Province d'Yucatan ; d'où Laet prend occaſion de reprocher une inſigne fauſſeté à quelques Ecrivains, qui ont prétendu que les Eſpagnols, en abordant pour la premiere fois ſur cette Côte, y trouverent des croix de laiton. Il ajoûte que c'eſt d'ailleurs un métal auquel on n'a jamais rien découvert de ſemblable, dans aucune partie de l'Amérique (64).

Dans la Province de *Guadalajara*, vers les Zacateques, la nature a placé une Montagne d'une lieue de hauteur, inacceſſible de toutes parts aux Voitures, & même aux Bêtes de charge, cou-

(63) Laet, *ubi ſuprà*, p. 270.
(64) *Ibid.* p. 272.

verte de Pins & de Chênes d'une grandeur extraordinaire, & sans autres Habitans qu'un prodigieux nombre de Loups. Elle renferme quantité de Mines d'argent & de cuivre, qui sont mêlées de beaucoup de plomb.

La Province de *Xalisco*, qui ne fut conquise qu'en 1554, par François de Ybarra, passe pour une des plus riches de la Nouvelle Espagne, par ses Mines d'argent, autour desquelles il s'est formé des Habitations nombreuses, avec des Fonderies, des Moulins, & tout ce qui est nécessaire au travail.

Celle de *Culuacan* ne connoissoit aucune sorte de métal, lorsqu'elle fut conquise en 1531, par Nuñez Guzman; mais peu d'années après la conquête, les Espagnols y découvrirent des Mines d'argent.

Les Zacateques ou *Zacatecas*, sont un grand nombre de petits Cantons, qui forment, sous ce nom commun, la plus riche Province de la Nouvelle Espagne. On y compte douze ou quinze Mines d'argent, dont les plus célébres sont, 1°. Celle qui se nomme par excellence *Zacatecas*, à quarante lieues de la Ville de Guadalajara, vers le Nord, & à quatre-vingt de Mexico: 2°. Celle de *Avinno*, qui fut décou-

verte en 1554, par François de Ybarra, ſous le Gouvernement de Dom Louis de Velaſco : 3°. Celle de *Saint-Martin*, qui eſt à vingt-ſept lieues, au Nord, de la premiere : 4°. Celle de *Saint-Luc*, proche de Durango : 5°. Celle de *Somberiette*, vers Saint-Martin : 6°. Celle d'*Erena*, proche de la petite Ville du même nom : 7°. Celle de *los Ranchos* : 8°. Celles de *los Chalcuitos* & de *las Nieves*, toutes deux abondantes, mais infeſtées par des Indiens très-féroces, qui réſiſtent encore au joug Eſpagnol : 9°. Enfin celle *del Freſnillo*, qui paroît inépuiſable juſqu'aujourd'hui.

La Province, qui porte le nom de Nouvelle Biſcaye, & qui en comprend une autre nommée *Topia*, offre les Mines d'*Ende*, de *Saint-Jean*, & de *Sainte-Barbe* : les deux dernieres, à trois lieues l'une de l'autre, & toutes deux, à vingt lieues de celle d'Ende. Elles ſont d'une abondance extraordinaire, & voiſines de pluſieurs Mines de plomb, qui ſont d'une extrême utilité pour la purification de l'argent. Herrera place celle de Sainte-Barbe, à cent lieues de celle de Zacatecas. Elle eſt à cent ſoixante de Mexico, ſuivant Jean Gonzales ; & cet Ecrivain

ajoûte, qu'à soixante & dix lieues de la même, vers le Nord, on trouve les quatre grandes Villes que les Espagnols nomment *las quatro Ciudades* (65).

Descript. de la Nouvelle Espagne.

Vaines espérances dans la Province de Cibola.

Marc *de Nisa*, fameux Cordelier, que diverses avantures avoient conduit dans la Province de Cibola, publia une Relation de son Voyage, dans laquelle il promettoit plus d'or, aux Espagnols, qu'on n'en a jamais tiré de toutes les parties de l'Amérique. Il représentoit un Pays si riche, qu'on n'y employoit que des vases d'or, & que les murs des Temples étoient revêtus du même métal. Antoine de Mendoza, Viceroi de la Nouvelle Espagne en 1540, fut assez ébloui de cette manifique chimere, pour y envoyer un corps de Troupes, sous la conduite de François Vasquez de Coronado. On n'y trouve que de la misere & de la barbarie, ce qui n'empêche point que la Relation de Nisa n'ait eu jusqu'aujourd'hui ses Partisans, qui se promettent, de l'avenir, des trésors que les recherches de deux siécles n'ont pas encore fait découvrir. A la vérité, *Coronado* rendit témoignage au Viceroi, que les Turquoises étoient fort communes entre

(65) *Ibid.* page 290. On n'a pas d'autre connoissance de ces quatre Villes.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

les Habitans de Cibola, & qu'ayant trouvé peu de Femmes & d'Enfans dans le Pays, il y avoit beaucoup d'apparence qu'une grande partie de cette ſauvage Nation s'étoit retirée dans des lieux inacceſſibles avec ce qu'elle avoit de plus précieux : mais la difficulté d'y pénétrer n'a pas permis juſqu'à préſent de vérifier une ſi flatteuſe conjecture. Alphonſe de *Benavidez*, autre Cordelier, dont nous avons une Relation du Pays de Quivira & du nouveau Mexique, auſſi ſuſpecte que celle de Niſa, prétend que ces deux Régions, qui ſont encore peu connues, & qui bornent les Provinces ſeptentrionales de la Nouvelle Eſpagne, abondent auſſi en Mines d'or & d'argent. Il ajoûte qu'une partie de Quivira, qu'il place au trente-ſeptiéme dégré du Nord, & dont il nomme les Habitans *Aixaoros* n'eſt pas éloignée des Etabliſſemens Anglois, où il ſuppoſe, ſans aucune preuve, que ces Barbares répandent continuellement leurs tréſors (66).

Tous les Hiſtoriens de la Conquête aſſurent que la Province de Guatimala étoit remplie d'Idoles d'or, que les In-

(66) Laet, *ubi ſuprà*, pages 305 & précédentes On renvoye le Nouveau Mexique & le Quivira, à l'année où ces Pays furent découverts.

diens

diens livrerent volontairement aux Espagnols ; mais il ne paroît point qu'on y ait jamais découvert des Mines, ni que cette belle Contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses, que son Commerce & la culture de ses Terres.

La Province de Chiapa étoit autrefois riche en or, en argent, en étaim, en plomb, en vif-argent & en cuivre. Ses principales Mines sont épuisées ; & quoiqu'il se trouve encore des veines d'or dans ses Montagnes, le travail est si difficile, & le nombre des Indiens qu'on y employoit est tellement diminué, qu'elles sont abandonnées depuis plus d'un siécle.

Vera-Paz avoit donné de grandes espérances aux Espagnols, sur-tout par la qualité de ses eaux, dont l'âcreté semble marquer qu'elles passent par des veines métalliques. On y a fait souvent de grandes entreprises sur les indices & la foi des Habitans ; mais elles n'ont eu de succès que vers *Golfo dolce*, où les Historiens rendent témoignage qu'on a trouvé une Mine d'or, assez riche, & quelques veines de soufre.

Les Montagnes, qui séparent le Honduras de la Province de Nicaragua, ont fourni beaucoup d'or & d'argent aux Espagnols, quoique les Habitans

naturels ignoraſſent qu'ils avoient ces richeſſes autour d'eux, ou que l'extrême fertilité du Pays les leur fit négliger. Elles leur ont couté, s'il en faut croire Barthelemi de las Caſas, plus de deux millions d'ames, que les Conquérans ſactifierent à leur avarice ; comme s'ils ne s'étoient crus ſûrs de la poſſeſſion des Mines, que par la deſtruction d'un malheureux Peuple, qui ne leur conteſtoit rien, & qui préféroit ſes belles citrouilles aux plus précieux métaux. C'eſt de l'excellence de ces Plantes, qu'ils nommoient *Hibueras*, qu'on avoit donné d'abord le même nom à leur Province. Ses principales Mines ſont celles des Montagnes de Valladolid, ou Comayagua, celle de Gracias à Dios, & celles des Vallées de Xaticalpa & d'Olancho, dont tous les torrens roulent de l'or, ſur-tout celui de *Guayape*, à qui on donne la qualité de Fleuve, & qui coule à douze lieues d'une Ville nommée *Saint-Jean-d'Olancho.*

La Province de Coſta-ricca, dont *Waffer*, Anglois, *Vaz*, Portugais, & d'autres Voyageurs étrangers font une peinture qui répond mal à ſon nom, ne laiſſoit pas de renfermer auſſi quelques Mines d'or & d'argent : mais la

difficulté du travail les a fait abandonner avec les Habitations voisines, telles que Castro d'Austria & Bruxelles, où les Espagnols s'étoient établis pour le travail, & dont il ne reste aucune trace.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Enfin, ceux qui se rappellent le troisieme Voyage de Christophe Colomb, ne doivent pas trouver d'exagération dans l'idée que Laet donne du Veragua, lorsqu'il assure » que cette Pro-» vince est encore très riche en métaux, » sur-tout en or, qu'on y tire du sein » de la terre à chaque pas, & qu'on » puise, dit-il, avec l'eau dans les tor-» rens & les Fleuves (67). La petite Ville de *Sainte-Foi*, située à douze lieues de celle de la Conception vers le Sud, est le lieu de la fonte, & le séjour des Officiers royaux.

On a donné dans une autre partie de cet Ouvrage (68) quelques observations sur les Mines du Mexique, & la méthode des Espagnols pour la séparation & la fonte des métaux. Ne craignons pas de répéter ici, pour l'intelligence de cet article, que tout Particulier, qui découvre une Mine d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en

(67) Laet, *ubi suprà*, page 345.

(68) Tome 44, page 16.

Descript. de la Nouvelle Espagne.

payant au Roi le cinquiéme du produit : mais il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens piés de terrein, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine ; ou d'un seul côté, au choix du Propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit piés de la premiere ; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrein du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses Ouvriers. Alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la Mine, qu'il ouvre au-dessous est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixieme partie de ce qu'il tire ; & si l'eau venoit de la Mine supérieure, le Possesseur de cette Mine est obligé de la faire vuider.

Produit annuel des Mines de la Nouvelle Espagne.

Tout l'or & l'argent, qui sort des Mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à l'Hôtel de la Monnoie. Un Voyageur célebre a publié, vers la fin du dernier siecle, qu'il y entroit chaque année, deux millions de marcs d'argent, outre ce qui se passoit par des voies indirec-

tes, & qu'on en frappoit tous les ans, à la Monnoie, 700000 marcs en pieces de huit.

Descript. de la Nouvell. Espagne.

Les Propriétaires ne payent pas seulement les frais de la Fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit royal de l'ancienne déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vasselage. Quoique chaque Particulier puisse faire fabriquer de la monnoie, on travaille presqu'uniquement pour les Marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pieces de seize, de huit, de quatre, & de deux pieces de huit, qui se nomment des Ecus d'or. La différence pour les droits est d'une réale & demie, qu'on paye de plus pour les pieces d'or. Le titre auquel il doit être pour recevoir la marque est vingt-deux carats; & celui de l'argent, deux mille deux cens dix maravedis.

Hotel des Monnoies de Mexico.

On apprend, du même Voyageur, sur les informations qu'il reçut d'un Gentilhomme Espagnol, qui avoit exercé, pendant trente ans l'Office d'Essayeur, qu'il y a, dans Mexico, huit Fourneaux pour la Monnoie, & dans

l'Hôtel qui les contient, un Chef, ſous le titre de Tréſorier, avec huit ou dix principaux Officiers qu'il commande. On conſigne au Chef les barres d'argent : elles ſont peſées devant lui : il tient compte du poids. Après les avoir miſes au feu pour les couper, on eſt obligé de les mouiller, pour les y remettre, parce que le métal eſt aigre, & qu'il ne ſe fabriqueroit pas aiſément ſans cette opération.

On fait cinq ſortes de Monnoies : des pieces de huit, de quatre, de deux, des pieces ſimples & des deniers. Lorſqu'elles ont leur juſte poids, on les remet au Tréſorier, qui les reçoit de la main même du Peſeur, ſous les yeux du Sécretaire & des autres Officiers. Comme l'argent ſe noircit par le mélange de l'écume de cuivre, qui ſert à la ſéparation (69), on envoye d'abord la Monnoie aux Blanchiſſeurs. Elle paſſe enſuite chez les Gardes, qui vérifient le poids. Delà elle eſt conſignée aux Monnoyeurs, qui travaillent dans une même Salle, & qui ont auſſi,

(69) On ne ſe ſervoit autrefois, à Mexico, que de Mercure & de Sel pour ſéparer l'argent; mais cette opération étant fort longue, un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre qui échauffe ſur le champ la maſſe. Carreri, Tome VI, Liv. I. Chap. 10.

pendant le jour, les cinq coins, nommés *Truxeles*, dont les Gardes font chargés, pendant la nuit, & dont ils répondent fur leur tête. Après ces formalités, la Monnoie retourne entre les mains du Tréforier pour la délivrer aux Propriétaires ; mais il en retire auparavant ce qui revient aux Officiers, c'eft-à-dire à lui-même, à l'Effayeur, au Coupeur, au Sécretaire, au Pefeur, aux deux Gardes, au Merino, qui eft un Sous-Sécretaire, à un Alcade, aux Forgerons & aux Monnoyeurs. Cette déduction n'eft pas une perte pour le Propriétaire, parce qu'elle fe fait fur les deux réales qu'on ajoute à la valeur de l'argent avant qu'il foit frappé. Le Payement fe fait aux Officiers par Maravedis & par Raciones (70).

(70) Chaque Maravedi vaut 137 Raciones. Voici l'ordre & les proportions du payement.

	Maravedis		*Raciones.*
Au Tréforier	22	&	126
A l'Effayeur	1		60
Au Coupeur	5		60
Au Sécretaire	1		60
Au Pefeur	1		80
A chacun des deux Gardes.	1		60
Au Merino	2		16
A l'Alcade	2		16
Aux Forgerons	24		
Aux Monnoyeurs	8		

TOTAL 60 *Maravedis.*

Tous les hauts Officiers ſont nommés par le Roi, & les autres achetent leurs Places, du Tréſorier, pour la ſomme de trois mille pieces de huit. Les premiers répondent ſolidairement des fraudes de leurs Aſſociés. Quoique toutes ces Charges, & celles qui s'achetent, ne ſoient pas héréditaires, chaque Officier a le droit de réſigner la ſienne ; mais pour la validité de ſa réſignation, elle doit être ſignée vingt jours avant ſa mort. Celui, que cette faveur regarde, eſt obligé d'en informer le Viceroi dans le terme de ſoixante jours. Il doit payer au Roi un tiers de la valeur de ſa Charge, & les deux autres tiers, au Propriétaire ou à ſes héritiers ; ſans quoi elle retourne à la Couronne. Auſſi les Poſſeſſeurs font-ils, chaque mois, leur démiſſion, pour éviter toute ombre de difficultés ſur les vingt jours qu'ils doivent ſurvivre. Le revenu annuel du Tréſorier eſt d'environ ſoixante mille pieces de huit. Les Charges d'Eſſayeur & de Fondeur, qui appartiennent en propriété au Couvent des Carmes Déchaux de Mexico, & qui ſont exercées par un ſeul Officier, rapportent ſeize mille pieces ; celle du Coupeur, dix mille ; & les autres, environ trois mille cinq

cens. Les Forgerons, ou les Maîtres des huit Fourneaux, & les Monnoyeurs, qui ſont au nombre de vingt, ont chacun, depuis huit cens juſqu'à mille pieces. Il n'y a point de ſi bas Offices, qu'ils ne vaillent par jour une piece de huit : mais comme la plûpart de ceux qui les poſſedent ſont des Eſclaves du Tréſorier, il en tire ouvertement le profit.

Maiſon Départ.

Comme l'expérience a fait obſerver qu'il y avoit un peu d'or dans l'argent, les Officiers royaux ont établi un autre Hôtel, qui porte le nom de *Maiſon du Départ*, & qui n'a point d'autre objet que la ſéparation de ces deux Métaux. Carreri nous en donne auſſi la méthode. On fond l'argent en très-petites balles, qu'on fait diſſoudre dans l'eau forte, l'or reſte au fond, en poudre noire; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaiſſeaux de terre, dont les bouches ſe joignent, on les échauffe : l'eau ſe retire dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Enſuite l'or eſt fondu en plaques & en barres, pour être porté à l'Eſſayeur, comme l'argent. On paye, pour cette opération, ſix réales par marc à la Maiſon du départ. L'Office de *Départeur* appartient à un Particu-

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

lier, qui a payé au Roi, pour la Propriété, soixante & quatorze mille pieces de huit (71). Tous les Cantons de la Nouvelle Espagne, où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers royaux, qui sont un Trésorier, un Controlleur & un Major.

On n'ajoûtera rien, à ce qu'on a lu jusqu'ici dans un grand nombre de Relations, sur le transport de ces richesses & de celles qui entrent dans la Nouvelle Espagne par l'arrivée annuelle des Vaisseaux de Manille: mais comme on a donné le nom de secondes Mines du Mexique aux Ports d'Acapulco & de Vera-Cruz, qui servent de Passage à tant de trésors, on peut regarder comme les troisiémes, une multitude de Droits royaux, qui augmentent sans cesse les revenus de la Monarchie Espagnole, & dont cette idée a fait remettre ici l'explication.

Droits royaux qui sont une troisieme espece de Mines.

On met au premier rang le quint de tous les métaux, des perles & de toutes les pierres précieuses, sans compter un & demi par cent pour la sortie, & ce qui se leve sur toutes les monnoies qu'on fabrique à Mexico. Les Espagnols donnent à ce Droit le nom de

(71) Gemelli Carreri, Tome VI, Chap. 1 & 2.

Señoraje, ou droit de Seigneurie (72). On peut y comprendre celui qui réserve au Roi d'Espagne la moitié des *Huvacas*, c'est-à-dire, de tous les trésors cachés qu'on découvre dans les anciennes Habitations des Indiens, qui les ensevelissoient en terre, pour les besoins dont ils se croient menacés après leur mort, & de tous ceux qui se trouvent dans les débris des anciens Temples.

Le Droit, qui se nomme *Vacantes en Monstrencas*, donne au Roi les biens de ceux qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatriéme dégré du sang.

Estanca de Naypes est un droit considérable sur les Cartes à jouer. Il s'afferme ; & dans toutes les Indes la Cou-

(75) L'Auteur dont on emprunte ce détail assure qu'outre ces deux droits, la Couronne prend un certain espace dans toutes les Mines qui se découvrent ; soixante perches, dans celles d'argent, de fer, de cuivre, d'étaim & de Plomb, cinquante dans celles d'or ; & que pour celles de vif argent, comme c'est un métal nécessaire pour découvrir les autres, le Roi en retient entiérement la propriété, mais qu'il laisse trente ans de jouissance à celui qui les a découvertes, *Mémoire* publié à la fin du second Tome de l'Histoire des Flibustiers, par *Oexmelin*, sous le titre d'Etablissement d'une Chambre des Comptes dans les Indes occidentales ; troisiéme Partie, Ch. 1. L'Editeur assure que c'est la traduction d'un Manuscrit Espagnol composé sur des Pieces autentiques dont il a vu les originaux.

ronne en tire plus de deux millions d'écus.

On nomme *Almajarifalgos*, d'Almajarife, mot Arabe, qui signifie Homme de métier, un Droit de cinq pour cent, sur tous les Ouvrages de Manufactures d'Espagne, qu'on porte aux Indes. Ces mêmes Ouvrages payent deux & demi pour cent, de sortie, & cinq d'entrée, autant de fois qu'ils changent de lieu dans les Indes.

Le Droit d'*Averia* est un droit de Marine, dont le revenu est employé à l'équippement des Vaisseaux qui portent l'argent du Roi. Il n'a rien de commun avec un autre Droit, qui donne au Roi la cinquieme partie de toutes les prises de Mer.

Le Droit d'*Alcavala* ne s'est pas établi sans difficulté. Il consiste dans un Impôt sur tout ce qui se vend & s'achete dans le Pays, sur tout ce qui s'y échange, sur les Testamens & sur les Dons mutuels, enfin, sur toutes les Charges qui se vendent. Il a commencé par deux pour cent; ensuite on l'a fait monter jusqu'à quatre. Dans le cours d'une année, il rapporte, à la Couronne, environ trois cens vingt-cinq mille ducats.

Le Droit de *Commissos* regarde tous les biens qui tombent par saisie entre

les mains du Procureur Fiscal, tels en particulier que les Marchandises de contrebande. Il est defendu de recevoir de la Chine, des Philippines, du Perou, &c. & d'y envoyer des Marchandises qui n'ayent point été déclarées aux Commissaires du Roi, sous peine de confiscation du Navire & des effets.

Waffer nous apprend, qu'en vertu d'une somme de huit mille ducats que la *Contratacion* de Séville paye annuellement au Roi, elle a fermé la correspondance des Ports du Pérou avec ceux de la Nouvelle Espagne; ce qui fait perdre à la Couronne plus de trois cens mille ducats, qu'elle tireroit des Droits royaux, si la liberté du Commerce étoit établie entre ces deux Régions. Elles s'aideroient mutuellement d'un grand nombre de Marchandises, qui abondent dans l'une, & qui manquent dans l'autre (73).

Tributos vacos est le nom d'un Droit royal sur tous les Offices qui dépendent de la Cour. Il consiste dans la jouissance de leurs revenus, jusqu'à ce qu'ils soient remplis.

Le Droit, qui se nomme *Tircios de Encommiendos*, regarde les Offices qui

(73) Voyages de Lionnel Waffer, Edition de Paris, page 255.

changent de possesseurs, par résignation. Ceux qui sont choisis pour les remplir, doivent payer au Roi le tiers de leur valeur.

Le *Janaconas* est un Droit qui ne regarde que les Indiens, & qui les oblige de payer leur sortie lorsqu'ils quittent leurs Bourgs ou leurs Villages.

Le *Hatenuras* tombe aussi sur les Indiens, lorsque par guerre ou par confiscation, ils sont chassés de leurs biens propres. Ce droit leur impose l'obligation de servir à gages, & de travailler tour-à-tour aux Mines du Roi.

Les *Pulperias* sont des Cabarets où l'on donne à manger, & le nombre en est reglé dans toutes les Villes & dans tous les Bourgs. Ceux, qui passent ce nombre, payent au Roi un Tribut annuel de quarante piastres. Dans la multitude de Villes & de Bourgs dont la Nouvelle Espagne est remplie, ce Droit rapporte une fort grosse somme.

Le Droit d'entrée, pour les Négres, n'est pas moins considérable. Il est de deux piastres par tête; & tous les ans, on en apporte un grand nombre.

La Cour avoit entrepris de mettre un Impôt sur le Pulque, breuvage favori des Mexiquains, pour lequel il paroît que les Espagnols n'ont pas moins

de goût : mais on a déja rapporté, d'après Carreri, qu'elle s'est vue comme forcée d'abandonner cette entreprise. Celle d'affermer les Salines ne lui a pas réussi plus heureusement. Les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le sel : d'ailleurs, il s'en trouve quantité de Mines dans les Montagnes, dont il est impossible de leur fermer l'accès.

On lit, dans Waffer, que pendant la durée de l'Impôt, un Particulier, nommé François de Cordoue, qui en avoit l'administration, devint si riche en peu d'années, qu'il bâtit dans la rue de Saint François, une maison, qui passe pour la plus belle de Mexico, & qui n'est connue que sous le nom de *Pulcherrimo*, en sous-entendant le mot d'Édifice ; parce qu'elle doit son origine au Pulque (74).

On ne parle point du droit de la *Cruzade*, qui se paye avec plus de zele dans la Nouvelle Espagne que dans tout autre lieu, mais on en nomme un autre, qui regarde aussi le Saint Siege, & qui est fondé de même sur une Bulle de composition, par laquelle ceux qui possedent, sans le savoir, quelque partie du bien d'autrui, sont absous de la valeur de trente ducats

(74) Waffer, *ibid.* page 364.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pour douze réales. Les droits de *Nejada* & de *Media añata*, qui regardent les Biens eccléfiaftiques, font en vigueur dans toute l'Amérique Efpagnole, & forment, fuivant l'Auteur de ces obfervations, un revenu fi important pour la Couronne, qu'elle en tire plus que de l'Efpagne entiere (75).

Pour la levée de tous ces Droits, chaque Province a des Officiers royaux, qui ont leurs Subftituts, dans les lieux éloignés de leur demeure, & le pouvoir continuel de faire refpecter leurs ordres.

Productions utiles ou curieufes.

Cette vafte étendue de Pays offre auffi quantité de productions utiles ou curieufes. Entre les minéraux, on vante une efpece de jafpe, que les Mexiquains nomment *Eztetl*, de couleur d'herbe, avec quelques petites taches de fang, dont la moindre piece, liée au bras ou au cou, arrête toutes les dyffenteries. Il s'en trouve un autre, qu'ils appellent *Iztlia-yotli Quatzalitztli* (76) moucheté de blanc, qui, porté dans la région des reins, appaife les douleurs néphretiques, diffout la gravelle, & triomphe de toutes fortes d'obftructions. Une troifieme efpece, nommée *Tlilayctic*, de couleur plus

(75) Oexmelin, *ubi fuprà*, page 41.

(76) C'eft-à-dire, *Emeraude obfcure*.

obſcure & ſans taches, mais plus peſante, ne demande que d'être appliquée ſur le nombril pour guérir les plus douloureuſes coliques. Enfin une autre pierre noire, peſante & fort unie, paſſe pour un admirable ſpecifique, contre les maladies de l'*uterus* (77).

Dans le voiſinage de Chiotla, qui appartient à la Province de Mexique, c'eſt-à-dire au milieu du Continent, on voit un grand puits d'eau ſalée, dont les Habitans font d'excellent (78) ſel. Les Montagnes de Contacomapa & de Gualtepeque, qui ſont à un peu diſtance, fourniſſent un beau jaſpe verd, qui approche du porphyre.

Dans un Bourg nommé *Guadalupa*, on voit une ſource d'eau très-froide, qui guérit de la fiévre ceux qui en boivent, & qui ne ſort jamais de ſon lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ſes bords (79).

A Queretaro, dans le Canton de Xilotepeque, on trouve une ſource d'eau chaude, qui eſt capable de brûler en ſortant de terre, & qui étant bue tiede par les Beſtiaux, ſert merveilleuſement à les engraiſſer. Une autre

(77) Monardes, dans les Exotiques de Cluſius, *ubi ſupra.*

(78) Laet, page 233.

(79) Waffer, *ubi ſup.* page 365.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſource, du même Canton, coule en abondance pendant quatre ans, & tarit alternativement pendant quatre autres années. Il doit paroître encore plus ſingulier que pendant qu'elle coule, elle n'eſt jamais plus abondante que dans les tems de ſécchereſſe (80).

Proche de l'ancien Volcan de Nixapa, dans la Province de Guatimala, un torrent d'excellente eau, qui deſcend de la Montagne même du Volcan, coule réguliérement pendant la nuit, & ceſſe de couler pendant le jour. Un autre, dans le Canton de Chuleteque, coule chaque jour juſqu'à midi, & ſeche enſuite juſqu'au ſoir (81).

Il ſe trouve des Mouches, entre Mexico & le Port d'Acapulco, dont la piqûre eſt ſi dangereuſe, qu'elle cauſe quelquefois la mort. (82).

Dans le Canton de Guaſteque, les Habitans ſont affligés d'une fâcheuſe Maladie, cauſée par un grand nombre de vers, qui commencent par ſe former dans leurs lèvres. Ils n'y connoiſſent point d'autre remede, que de porter continuellement du ſel dans la bouche (83).

(80) Laet, page 238.

(81) Waffer, *ubi ſuprà*, page 334.

(82) Laet, *ubi ſuprà*.

(83) Journal de Jean Chilton, en 1572, dans la Collection d'Hackluyt.

Les eaux d'un Fleuve nommé *Zahuatl*, dans la Province de Tlaſcala donnent la galle à ceux qui s'y baignent ; on y trouve peu de poiſſon (84).

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Caverne ſurprenante.

Entre les Villes de Cuertlavaca & de Tequiciſtepeque, on voit, au pié d'une haute Montagne, une Caverne fort renommée. Un Dominiquain Eſpagnol, ayant eu la curioſité de la viſiter ſous la conduite de quelques Indiens, y deſcendit par une ouverture fort étroite, & trouva d'abord un grand eſpace quarré, d'environ cinquante pas, qui contient pluſieurs puits, avec des dégrés pour y deſcendre. Delà, un chemin fort tortueux le conduiſit ſous terre dans un autre eſpace beaucoup plus grand que le premier, au milieu duquel ſort impétueuſement une ſource d'eau vive, qui forme un ruiſſeau. Après l'avoir ſuivi plus d'une heure, la crainte de s'égarer, dans un lieu dont il ne voyoit pas le terme, le fit retourner ſur ſes pas, avec le ſecours d'une ficelle dont il avoit attaché le bout à l'ouverture, & qui commençoit à manquer de longueur (85).

Longues vies.

L'Yucatan jouit d'un air ſi ſain dans les Montagnes, qu'on y a trou-

(84) Laet, page 251 & 252.
(85) *Ibid.* page 261.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

vé des Vieillards de cent quarante ans. Un Missionnaire Franciſquain a rendu témoignage qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards, il avoit vu parmi eux un Homme, qui, de ſon propre aveu & ſur les informations de ſes voiſins, n'avoit pas vêcu moins de trois ſiécles. Il avoit le corps ſi courbé, que ſes genoux touchoient à ſa tête, & la peau ſi dure, qu'on l'auroit cru couvert d'une écaille (86).

Pétrification d'eau.

Dans la Province de Vera-Paz, proche d'une Ville Eſpagnole qui ſe nomme Saint-Auguſtin, on voit entre deux Montagnes une Caverne formée dans le Roc, aſſez ſpacieuſe pour contenir un grand nombre d'Hommes, dans laquelle il ſort continuellement, de diverſes fentes, une liqueur qui ſe change bientôt en pierre fort dure, & de la blancheur de l'albâtre. Les divers obſtacles, que cette liqueur trouve à ſon cours, lui font prendre différentes formes dans ſa tranſmutation. On trouve, à peu de diſtance, des Colomnes, & juſqu'à des Statues, qui paroiſſent un ſimple ouvrage de la nature (87). Le froid eſt ſi vif, dans l'intérieur de la Caverne, que l'Homme le plus ro-

(86) Herrera, Déc. 2. Liv. 3. & Laet, p. 273.
(87) *Ibid.* page 328.

buste n'y peut résister long-tems. On y entend d'ailleurs un bruit confus d'eaux, qui semblent couler à l'entour, & qui sortant dans les lieux voisins, par quantité de torrens, se précipitent d'abord au fond d'un abyme, où elles forment une sorte de Lac, & s'échapent ensuite par un Canal, qu'elles se sont ouvert d'elles-mêmes, assez grand, tout-d'un-coup, pour recevoir toutes sortes de Barques.

Eau de Golfo dolce.

On admire que l'eau de Golfo dolce, qui touche au Golfe de Honduras, soit parfaitement douce, comme on doit en juger par son nom. Cette singularité ne peut venir que de la multitude & de l'impétuosité des torrens, qui forment ce Golfe en sortant des Montagnes, & qui ont assez de force pour repousser constamment l'eau salée. Quelques Etrangers se sont flattés de pouvoir pénétrer, par cette voie, jusqu'à la Mer du Sud. Deux Anglois, Antoine *Sherley* & Guillaume *Parker*, en avoient formé l'espérance; mais, s'étant avancés l'espace de trente milles avec quelques bâtimens legers, ils apprirent des Indiens de la Côte, qu'il ne leur restoit pas moins de vingt lieues de terre, & que la route étoit

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

coupée par des Montagnes inacceſſibles ; ſans compter que la mauvaiſe qualité de l'air, & les attaques des plus cruelles Mouches du monde, les forceroient d'abandonner leur réſolution (88).

Célèbre poudre.

Non-ſeulement c'eſt à Guaxaca que ſe fait le meilleur chocolat de toutes les Indes, mais on y compoſe une excellente poudre, nommée *Polvilla*, qui eſt la plus exquiſe de toutes les odeurs. Elle eſt ſi recherchée, & par conſéquent ſi chere, que la livre en coute autant que ſix de chocolat. Il s'en fait un débit ſurprenant, dans toutes les Provinces du Mexique, au Pérou, & même en Eſpagne. Il n'y a que les Religieuſes de Sainte Catherine de Guaxaca, qui en aient la compoſition ; celles des autres Monaſteres de la Ville ne peuvent y parvenir (89).

Orgues de bois.

A *Paſcaro*, Ville éloignée d'environ huit lieues du Port d'Acapulco, on admire des Orgues de bois, compoſées par un habile Indien, qui rendent des ſons auſſi harmonieux que les meilleurs Orgues de l'Europe ; la curioſité porte tous ceux qui arrivent dans la Nouvelle Eſpagne à les viſiter.

(88) *Ibid.* p. 330.
(89) Waffer, p. 327.

On a parlé de quelques petites Isles flottantes sur le Lac de Mexico ; mais elles n'approchent point de celles d'un autre Lac, que Waffer nomme *Mexicalsingo*, dont l'eau est si favorable à la végétation, que les Indiens l'ont presque changé en Jardins. Ce spectacle, dit-il, cause de l'admiration. Ils étendent, sur trois ou quatre grosses cordes, un grand nombre d'osiers, les uns sur les autres, de la longueur de soixante piés en quarré, & d'un demi-pié de hauteur ; ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le Lac, & couvrent cette machine, de gason, sur lequel ils répandent de la terre & du fumier : ensuite ils y sement des fleurs & des légumes, qui croissent dans une singuliere abondance. De tant de matieres différentes, il se forme, avec le tems, une masse épaisse & solide, sur laquelle ils se construisent des maisons, accompagnées de petits bâtimens pour la Volaille, & de colombiers. Il arrive quelquefois que le Maître d'une Isle, étant allé vendre ses denrées dans son Canot, avec sa Femme & ses Enfans, ne retrouve plus, à son retour, son Habitation dans le lieu où il l'avoit laiss-

Isles flottantes.

ſée, parce que les cordages qui l'arrêtoient ſe ſont rompus de pourriture, & l'ont abandonnée à l'incoſtance du vent. Alors il demande à ſes voiſins s'ils n'ont pas vu paſſer ſon Iſle ; & la retrouvant à force d'information, il la remorque avec de nouvelles cordes (90).

Entre les Volcans qui ſont en ſi grand nombre dans la Nouvelle Eſpagne, & dont les éruptions cauſent tant de ravages, Waffer fait admirer celui du Lac de Nicaragua, qui étant ſitué dans une Iſle, au milieu du Lac, paroît vômir ſes flammes du ſein des eaux (91). Le même Ecrivain donne quatre-vingt lieues de tour à ce (92) Lac, & Laet cent trente milles (93). Quoique l'eau en ſoit douce, dans toute ſon étendue, il a ſon flux & ſon reflux comme la Mer. On ſait que ſa tête n'eſt ſéparée de la Mer du Sud, que par trois ou quatre lieues de terre (94); mais aucun Voyageur n'a marqué la longueur du *Deſaguador*, qui eſt le Canal par lequel il ſe jette dans

(90) Waffer, p. 397 & précédentes.

(91) Waffer, *ibid*, page 388.

(92) *Ibid.* page 387.

(93) Laet, page 342.

(94) *Ibid.*

celle

celle du Nord, & qui sert au Commerce de la Province avec Carthagene & Porto-bello. On le représente long & fort étroit. Alfonse Carera & Didace Machica de Suaso sont les premiers Espagnols qui ont découvert cette voie de communication, & qui en ont surmonté les dangers (96). Assez proche de Grenade, seconde Ville de la même Province, on trouve un autre Lac, dont l'ancien nom est *Lindiri*, & qui se joint au grand, par un Canal, à sept lieues de cette Ville. Sur ses bords s'éleve une montagne, nommée *Mumbacho*, à la fertilité de laquelle il ne manque rien pour les arbres & pour les fruits, mais dont le sommet n'en est pas moins un épouvantable Volcan. On a décrit, dans un autre lieu, ceux de Tlascala & de Saint-Jacques de Guatimala (97). Les autres n'ont rien de plus remarquable que leur nombre.

Ce mêlange de singularités, dont la plûpart ne sont connues qu'imparfaitement par les observations des Etrangers, doit augmenter le regret de voir tant d'utiles connoissances absolument négligées des Espagnols, & comme perdues, entre leurs mains, pour

(96) *Idem.*
(97) Voyez le T. 46, p. 397, & le T. 47, p. 360.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le reste de l'Univers. C'est une réflexion qui renaîtra souvent dans la suite de cet Ouvrage, si mes forces répondent à l'intention que j'ai de l'achever.

Fin du XLVIIIe. Volume.

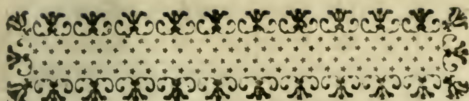


TABLE
DES TITRES
ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLVe.

LIVRE CINQUIÉME.

PREMIERS VOYAGES,
DÉCOUVERTES ET ÉTABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

TABLE DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLVI.

SUITE DU LIVRE V^e.

TABLE
DES TITRES
ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLVII.

SUITE DU LIVRE Vᵉ.

TABLE
DES TITRES
ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLVIII.

SUITE DU LIVRE V[e]*.*

Suite de la Defcription du Mexique.

FIN DES TABLES.

A CHARTRES, de l'Imprimerie de F. LE TELLIER.

AVIS AUX RELIEURS

POUR PLACER LES CARTES.

Tome XLV.

Tome XLVI.

Tome XLVII.

POUR PLACER LES FIGURES.

Tome XLV.

Tome XLVI.

Tome XLVII.

Tome XLVIII.





